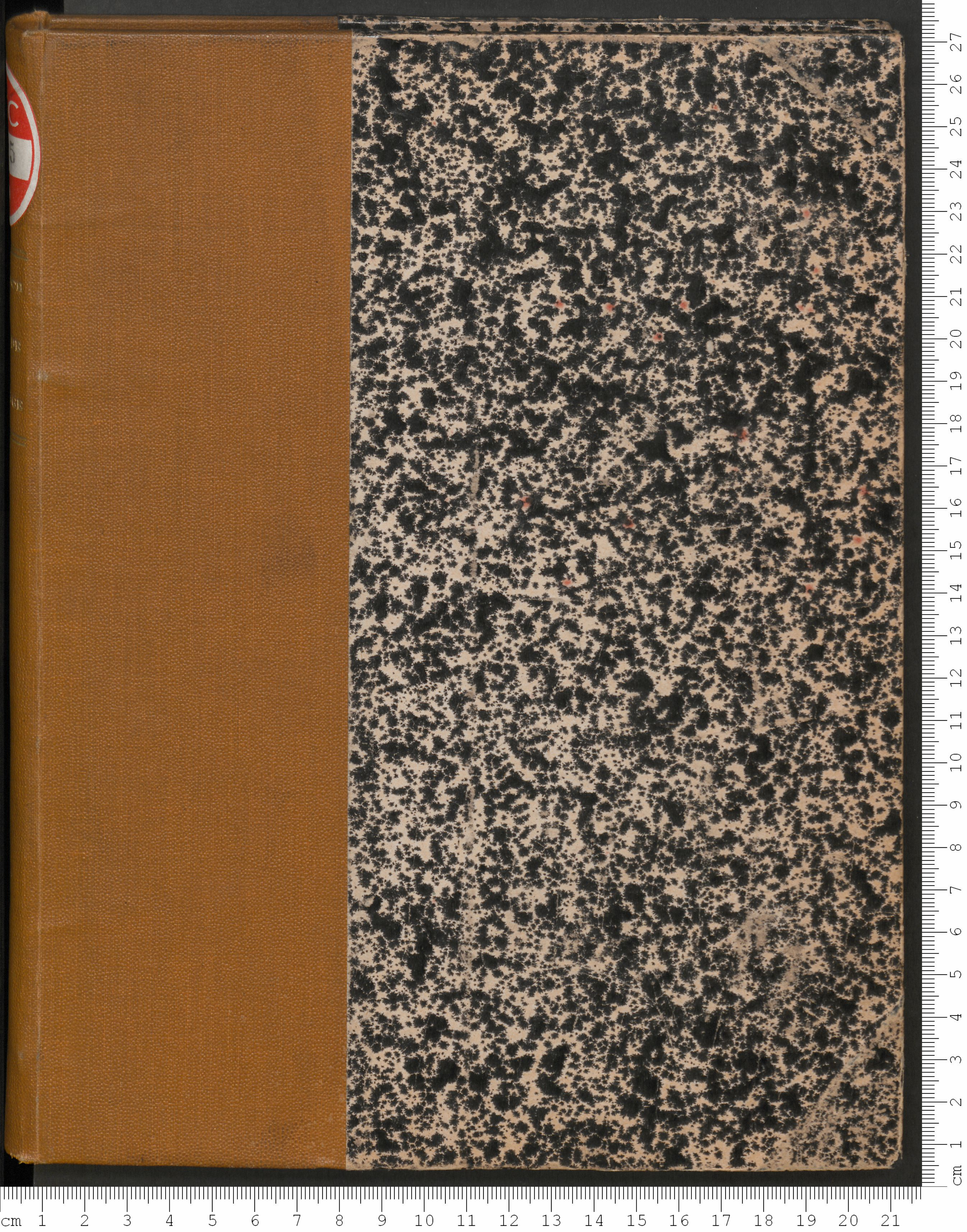
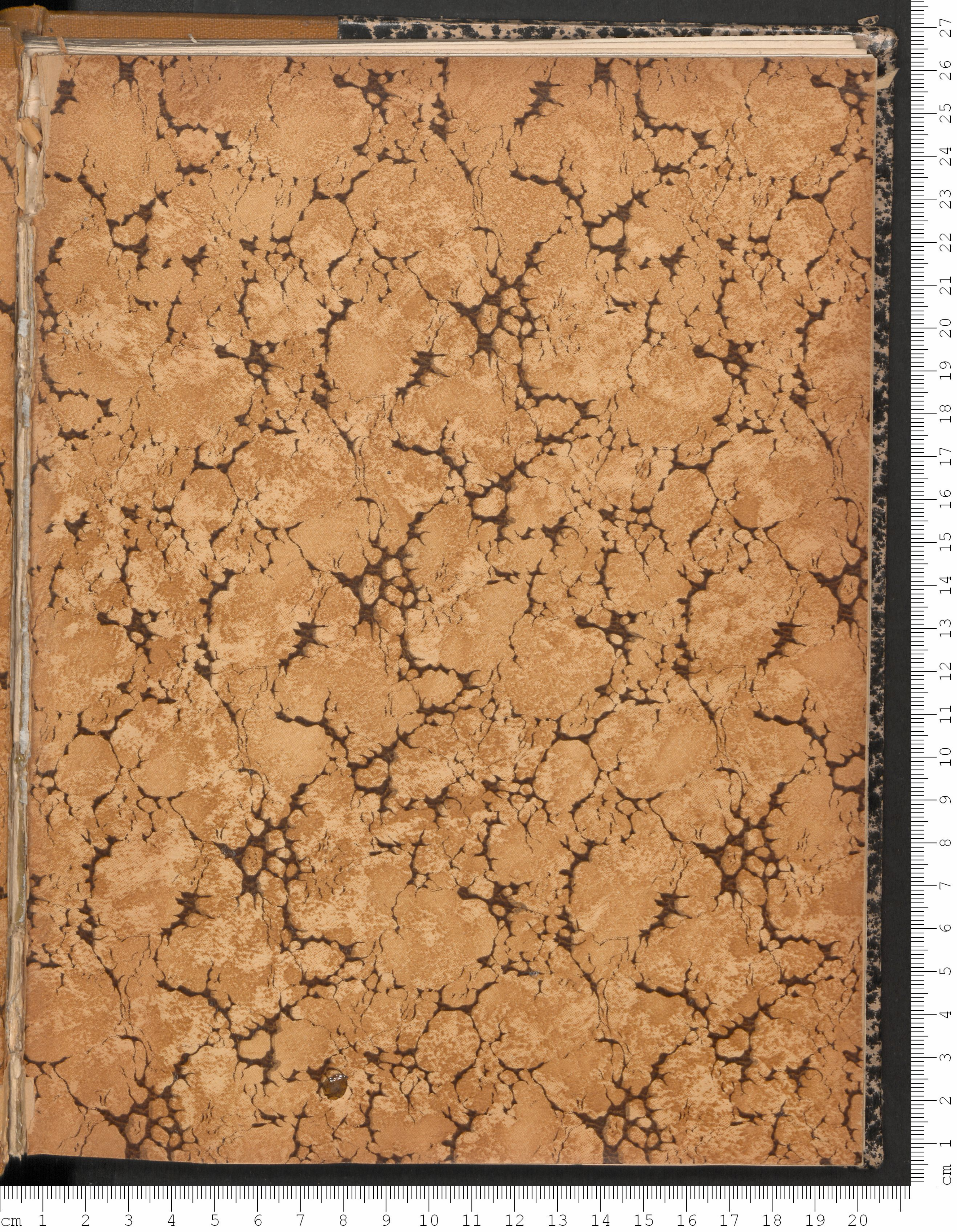
F. LE SEC'H

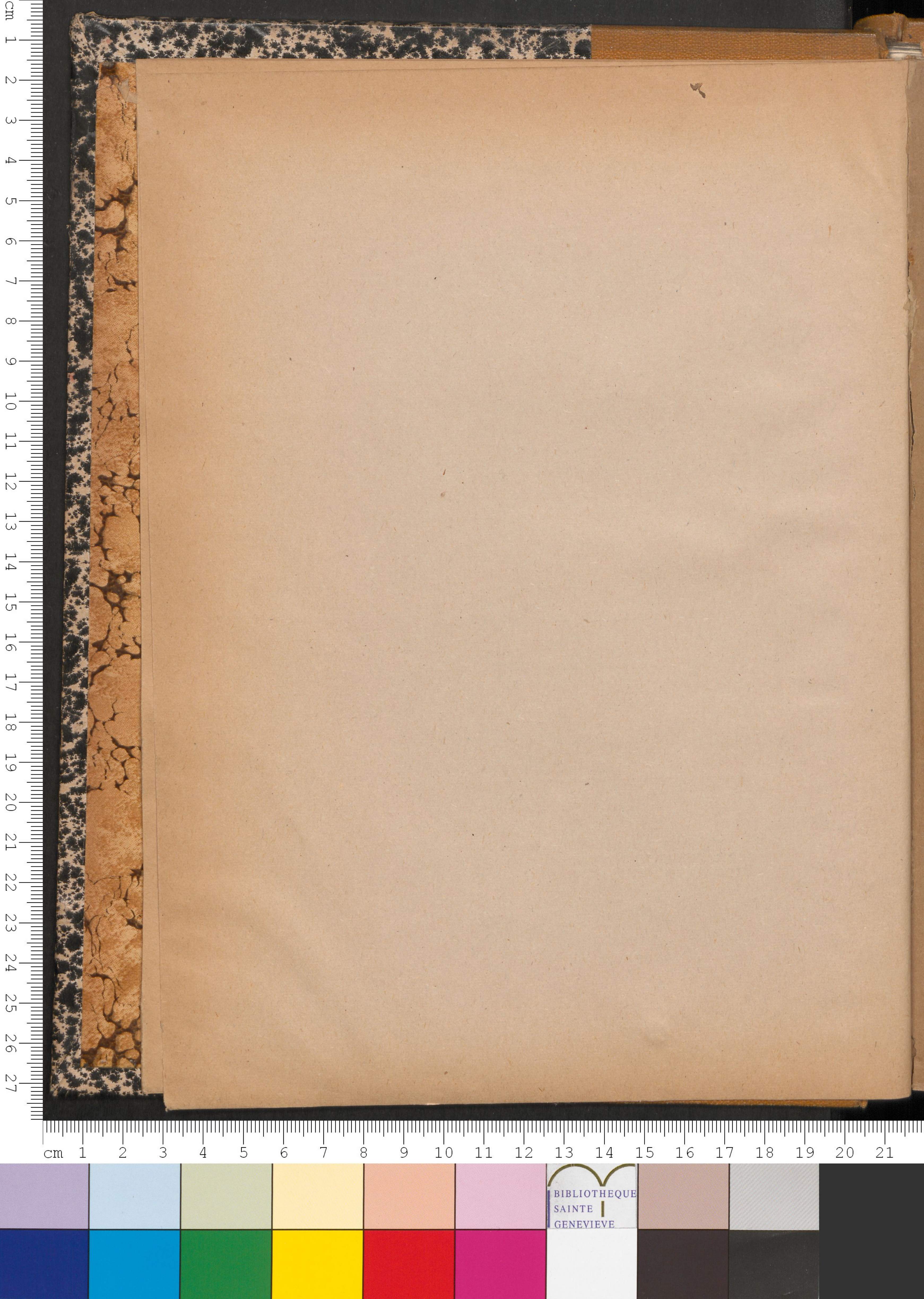
ISLANDE
ET
NORVÈGE

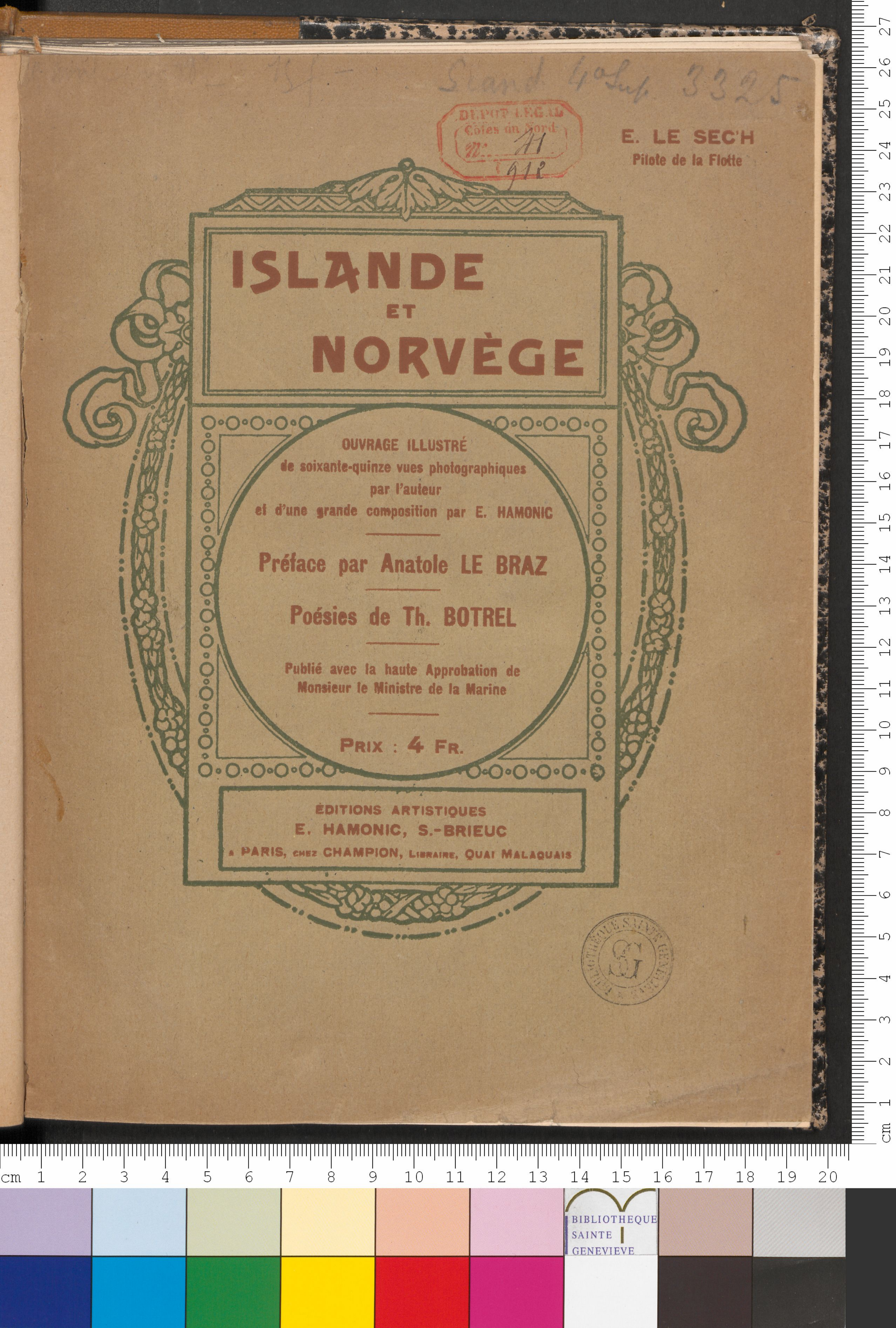









BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE



E. LE SEC'H
Pilote de la Flotte

ISLANDE ET NORVÈGE

OUVRAGE ILLUSTRÉ
de soixante-quinze vues photographiques
par l'auteur
et d'une grande composition par E. HAMONIC

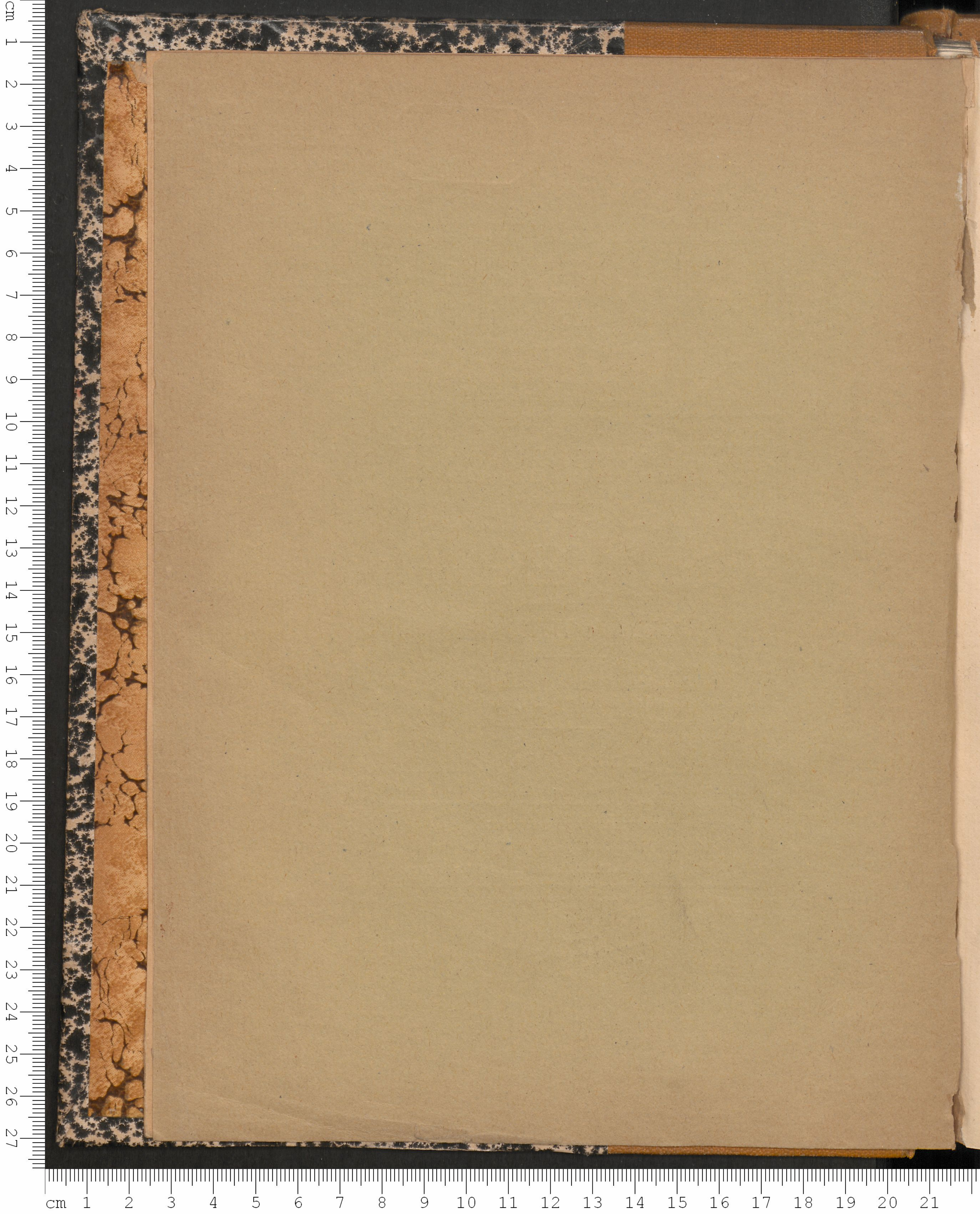
Préface par Anatole LE BRAZ

Poésies de Th. BOTREL

Publié avec la haute Approbation de
Monsieur le Ministre de la Marine

PRIX : 4 FR.

ÉDITIONS ARTISTIQUES
E. HAMONIC, S.-BRIEUC
A PARIS, CHEZ CHAMPION, LIBRAIRE, QUAI MALAQUAIS



E. LE SEC'H
Pilote de la Flotte.

OUVRAGE PUBLIÉ avec la Haute Approbation
de Monsieur le Ministre de la Marine

ISLANDE
ET
NORVÈGE

Journal de Bord d'un Marin Breton

ORNÉ DE SOIXANTE-QUINZE ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIQUES PAR L'AUTEUR

Préface d'Anatole LE BRAZ
Poésies de Th. BOTREL





Éditions Artistiques
E. HAMONIC
Saint-Brieuc

A Paris
CHAMPION, Libraire
Quai Malaquais.

1912

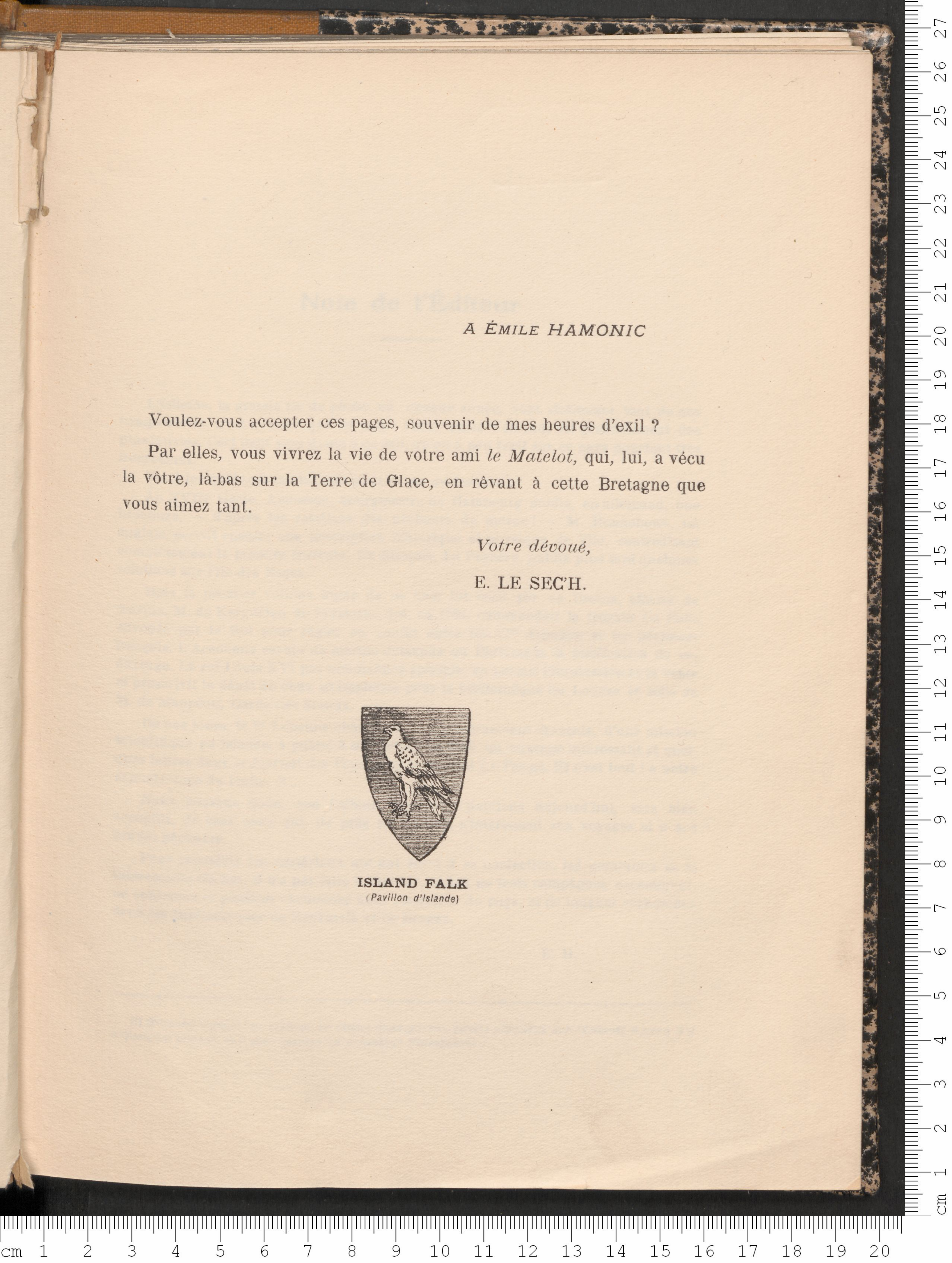
A ÉMILE HAMONIC

Voulez-vous accepter ces pages, souvenir de mes heures d'exil ?

Par elles, vous vivrez la vie de votre ami *le Matelot*, qui, lui, a vécu la vôtre, là-bas sur la Terre de Glace, en rêvant à cette Bretagne que vous aimez tant.

Votre dévoué,

E. LE SEC'H.



ISLAND FALK
(Pavillon d'Islande)

Note de l'Éditeur

L'Islande, la grande île de pêche, ou, chaque année, vont stationner tant de nos compatriotes, n'est connue que de nom ; l'idée qu'on s'en fait, est généralement des plus fausses. Ceci tient sans doute à ce fait, qu'on a peu écrit sur ce pays pourtant très intéressant.

Voici les quelques études que nous avons pu trouver :

Au XVIII[e] siècle, Anderson, bourgmestre de Hambourg publia, en allemand, une brochure, — d'après les relations des pêcheurs de morue ! — M. Honnebows, un anglais, écrivit ensuite une description historique et physique de l'île, contredisant complètement le premier écrivain. Un français, La Peyrère, publia plus tard quelques relations sur l'île des Sagas.

Mais le premier volume digne de ce nom fut écrit par un Breton, officier de marine, M. de Kerguelen de Trémarec qui, en 1760, commandait la frégate *La Folle* envoyée par le Roi pour régler un conflit entre les C[ies] danoises et les pêcheurs français. L'Académie royale de marine demanda au Parlement la publication de cet ouvrage. Le roi Louis XVI par ordonnance spéciale, en permit l'impression et la vente et prescrivit le dépôt de deux exemplaires pour la bibliothèque du Louvre et celle de M. de Maupéou, Garde des Sceaux.

De nos jours, le D[r] Labonne chargé par le Gouvernement français, d'une mission scientifique en Islande, a publié à son retour en 1886, un ouvrage intéressant et quelques lettres dans le *Journal des Voyages* et le journal *Le Temps*. Et c'est tout ! à notre connaissance du moins (1).

Nous pensons donc, que l'album que nous publions aujourd'hui, sera bien accueilli, de tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent aux voyages et à nos braves pêcheurs.

Pour recueillir les matériaux qui ont servi à sa confection, les nombreux et si intéressants clichés, il n'a pas fallu à l'auteur, moins de trois campagnes successives, de coûteuses et pénibles excursions dans l'intérieur du pays, et de longues recherches dans les Bibliothèques de Reykiavik et de Bergen.

E. H.

---

(1) *On nous signale, au moment de mettre sous presse, qu'une plaquette sur l'Islande a paru il y a quelques années, et a pour auteur un armateur Paimpolais.*

PRÉFACE

Il y a des pays qu'on n'a jamais vus et qui vous sont cependant des Patries : telle, pour moi, cette Islande que vous évoquez de façon si simple et si directe, mon cher Monsieur Le Sec'h. Tout enfant, elle planait déjà dans mes songes, avec son air lointain de vierge mystérieuse, de pâle et froide vierge du Nord, ne soulevant que pour quelques initiés les voiles immenses de ses brumes, mais leur découvrant alors des grâces secrètes et paradoxales, toutes les magies, toutes les fantasmagories hallucinantes des lieux hyperboréens. Plus grand, j'appris des « Islandais » du Trégor et du Goëlo à me figurer ce qui se cachait de réalité tantôt souriante, tantôt tragique, derrière ces noms aux sonorités barbares : Izafjord, Patriksfjord, Seydisfjord... Oh ! ces fiords de Thulé ! Que de fois j'y suis entré sur les goëlettes du rêve ! Que de nuits visionnaires j'y ai passées, au mouillage, entre les hauts murs de basalte noir où la coulée des neiges s'incrustait en damasquineries étincelantes, tandis que dans le ciel, le ciel violet du pôle, les fées tricoteuses, les « marionnettes » dont parlent nos pêcheurs, entrelaçaient les nuances changeantes d'une aurore sans jour !

Plus tard encore j'ai failli faire le voyage pour de bon. Un ami m'attendait à Leith, en Ecosse : nous devions prendre ensemble le bateau qui relie le pays d'Ossian à l'île des Sagas. Hélas ! force lui fut de partir sans moi. Les récits dont il m'enchanta au retour ne furent point pour atténuer mes regrets de n'avoir pu l'accompagner. Sur ces plages de sable et de galet que vous nous dépeignez d'un trait si précis, il avait débarqué à dos d'homme. Plus heureux que vous, il n'avait pas seulement contemplé du large le sombre roi des champs de neige, le Snefell Jocküll : il l'avait à moitié gravi. Pour un peu, et n'eût été la défaillance d'un des insulaires qui l'escortaient, il eût conquis la gloire, que se promit en vain un anglais, lord Garvagh, de planter son bâton de montagne sur la cime volcanique encore inviolée. Ce n'est point, je l'avoue, ce qui m'eut tenté dans son fait. Non, mais combien, en revanche, je me fusse réjoui de trotter à califourchon sur l'échine élastique des poneys sauvages, à travers les plaines stygiennes, que hérissent des laves pareilles à

des artichauts pétrifiés ! Et comme je l'eusse goûtée, la douceur d'arriver, le soir, à l'étape, dans une de ces fermes, une de ces isbas hospitalières qui, jusque dans les déserts les plus inaccoutumés au passage de l'homme, ont toujours une chambre pour les étrangers !

Me sera-t-il donné, quelque jour, de m'y asseoir, dans la petite maison de bois, aux vitres fixes, jamais ouvertes, par lesquelles on peut voir, de sa couchette, des étoiles d'un éclat aigu monter dans un firmament de cristal, à la fois compact et transparent comme un glacier ? La belle fille aux nattes blondes sert le voyageur; le père fait à haute voix la lecture de la Bible, cependant que l'indécise clarté de la nuit polaire enveloppe son visage d'un halo trouble où ses traits se dissolvent peu à peu comme il advint pour l'apparition du Christ dans la scène des pélerins d'Emmaüs. Dehors, le blizzard souffle, âme impétueuse de ces solitudes qui, malgré de rares présences humaines, gardent tout le solennel, tout le religieux de l'inexploré... Parfois, à rêver de ces choses, j'ai la vive impression qu'elles sont en moi comme des souvenirs.

Mais je n'en ai jamais été plus persuadé qu'en lisant votre journal de bord, mon cher Monsieur Le Sec'h. Ah! les clairs yeux du marin breton, du marin français, comme ils savent voir et comme ils savent retenir ! Comme les images s'y peignent d'une couleur franche et nette ! Quelle vérité tout ensemble et quelle sobriété ! Il semble que celà vous change des vaines floritures littéraires, comme un matinal débarbouillage à plein seau sur le pont ! Si je réalise mon vœu d'atterrir enfin à cette patrie Islandaise dont je nourris au plus profond de moi l'impérieuse nostalgie, c'est votre livre, o pilote, que je prendrai pour guide. Il y en a de plus copieux, il y en a de plus « écrits », mais je les aime, ces pages, parce qu'elles disent posément bravement, à la bretonne, et non sans une sorte de feu caché, ce que vous avez vu, ce que vous avez senti. Si j'avais un reproche à vous faire, ce serait d'avoir été trop court. Et, par exemple, j'eusse souhaité, quant à moi, de m'attarder davantage avec vous dans ce « cimetière des Bretons » qui aligne ses tertres mornes et ses pauvres croix dans la plaine de Reykiavik. De quels dramatiques enseignements ce misérable arpent de terre polaire n'est-il pas rempli ! Et quelles histoires à serrer le cœur ne conte-t-il pas, dans la nuit hyperborée, aux vents plus tièdes qui soufflent du sud !... Mais consolez-vous : ceux-là sont les livres attachants, qui ne comblent pas notre curiosité et qu'on referme, comme j'ai fait pour le vôtre, mon cher monsieur Le Sec'h, avec le désir d'en savoir plus. Puis, il y a les vues photographiques dont l'éloquence achève la vôtre, et que je louerai d'un mot en disant qu'elles respirent tout l'art d'Hamonic.

ANATOLE LE BRAZ.



Composition de E. HAMONIC, extraite de la Revue « *La Bonne Chanson* »



Cl. E. Hamonic

RETOUR D'ISLANDE

par

Théodore BOTREL



Les trois dernières goélettes
Aujourd'hui rentrent au pays
Là-bas, leurs blanches silhouettes
Se profilent sur le ciel gris ;

Par mer calme à peine moirée
Et légère brise du Nord
Les bateaux, avec la marée,
S'avancent, penchés sur bâbord ;

Et, les poings crispés aux bordages,
Déjà les graves morutiers
Voient les clochers de leurs villages
Leur dire : bonjour, les premiers !

Or, de Porz-Even les falaises
Depuis un mois, dès le matin,
Sont couvertes de Paimpolaises
Observant l'horizon lointain ;

L'*Ave* têtu d'un cœur fidèle
Monte vers la Reine des Cieux
Implorant la « Bonne Nouvelle »
D'un retour hâtif et joyeux ;

L'Espoir monte à la mer montante
D'une lourde Angoisse suivi :
Tout le pays est en attente
De Paimpol jusqu'à Loguivy !





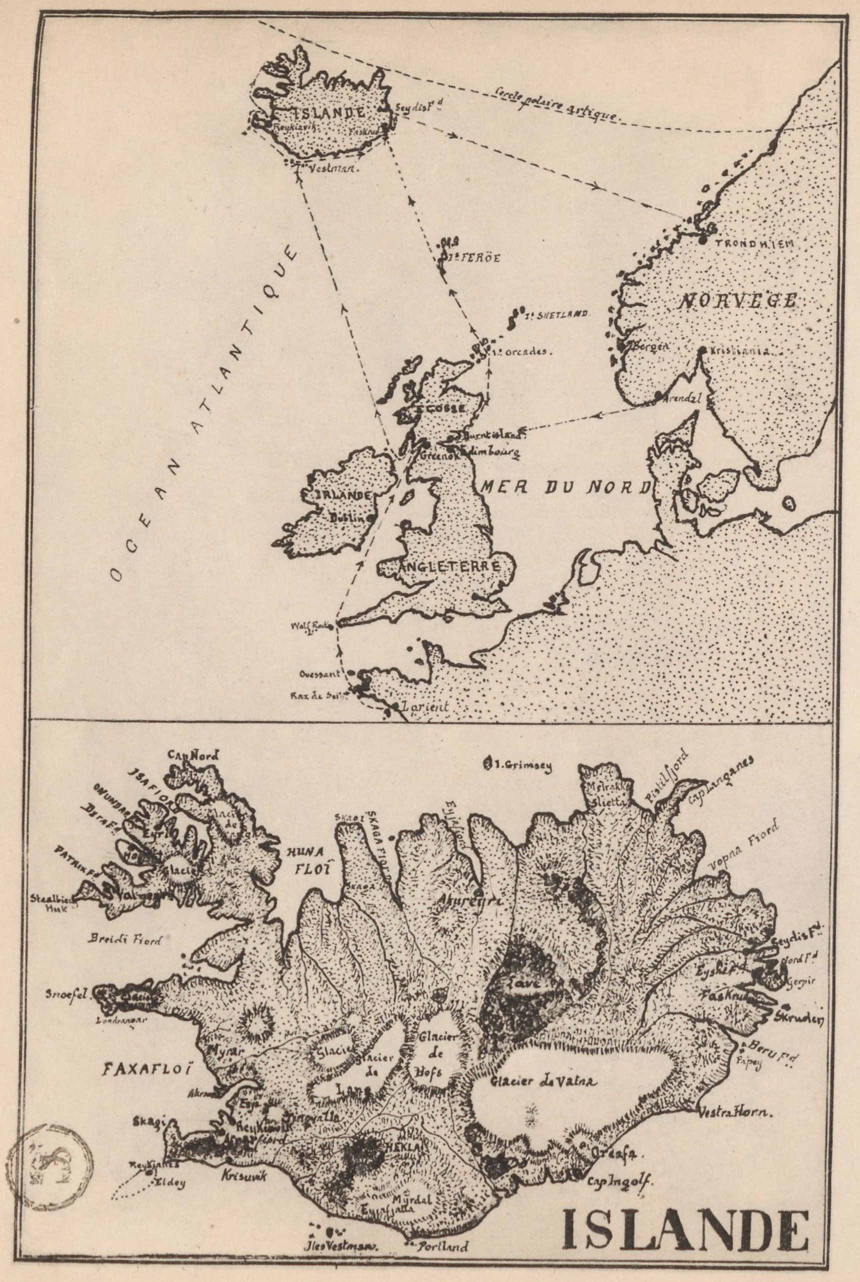


Mais un cri, soudain : Ce sont elles !
« L'*Ajonc*, l'*Arvor*, le *Goëland !* »
Rien qu'à la forme de ses ailes
On reconnaît chaque oiseau blanc.

« Mouille l'ancre et cargue les voiles » !
Mais ce ne sera qu'à la nuit,
Furtivement sous les étoiles,
Que l'on abordera sans bruit,

Pour laisser à leur douleur sombre
Les veuves de quarante amis
Qui pleurent, en berçant dans l'ombre
Soixante orphelins endormis !





NORVEGE

TRONDHIEM

KRISTIANSUND

AALESUND

MEROK

STADTLAND

62°

VAAGSO

NORD FIORD

KIENDAL

BALHOLMEN

SOGNE FIORD

GUDVANGEN

BERGEN

HARDANGER FIORD

Odda

60°

KRISTIANIA

DRAMMEN

HAUGESUND

STAVANGER

MOSS

TONSBERG

KRISTIANIA FIORD

LANDESUND

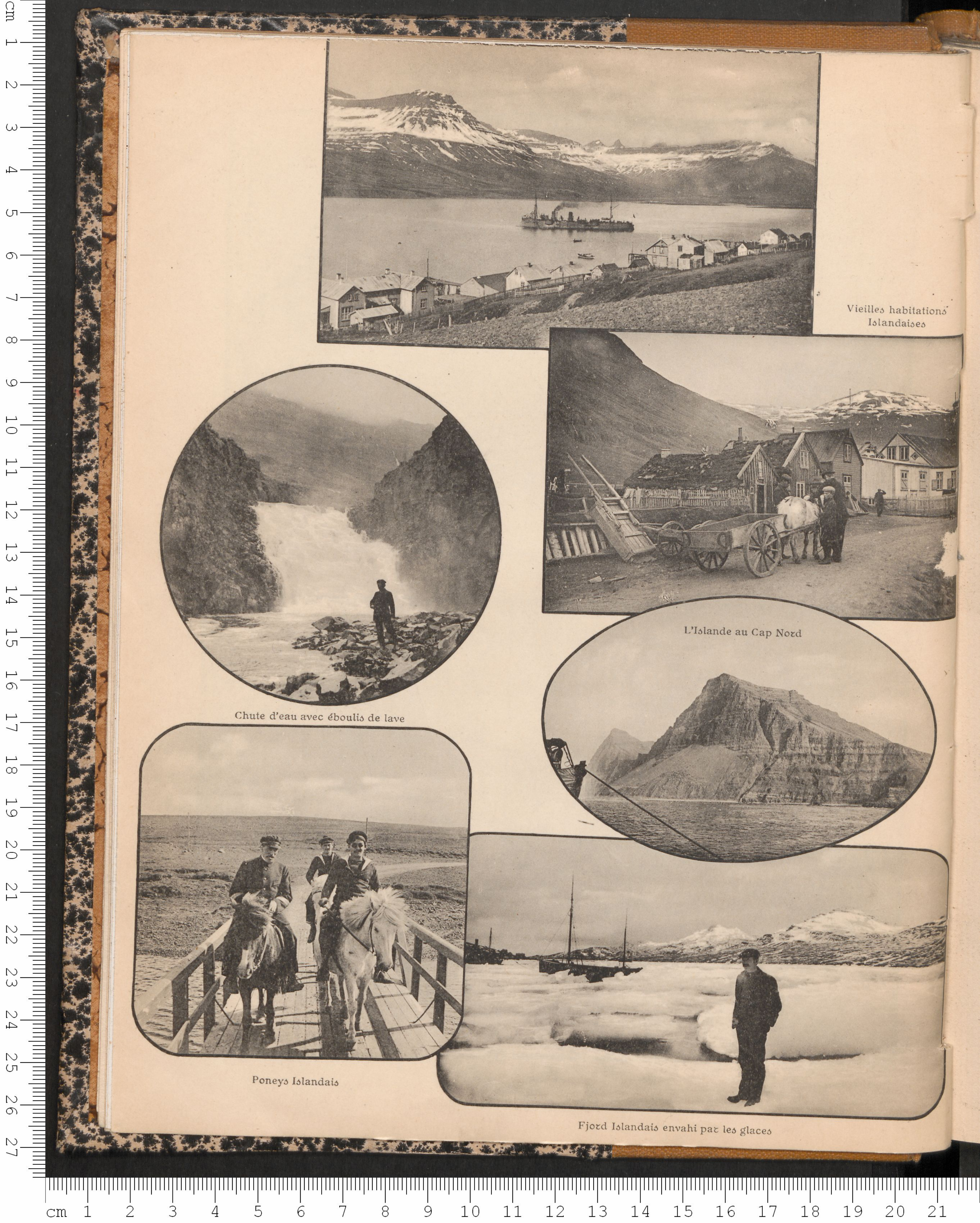
ARENDAL

FARSUND

KRISTIANSAND

58°

SKAGERAK



Vieilles habitations Islandaises

L'Islande au Cap Nord

Chute d'eau avec éboulis de lave

Poneys Islandais

Fjord Islandais envahi par les glaces



I

Pourquoi nous allons en Islande. — De Lorient à Greenok (Ecosse) En route pour l'Islande. — Arrivée à Reykiavik.

L'envoi d'un bâtiment de guerre français dans les eaux Islandaises, date de 1767, mais il est assez difficile de savoir depuis quelle époque exactement nos pêcheurs se rendent en Islande.

En 1764 éclata le premier conflit qui attira l'attention sur l'Islande et les pêcheurs de morue ; deux goëlettes de Dunkerque venaient alors d'être confisquées par le gouvernement danois sous prétexte de contrebande.

Sur les réclamations du duc de Praslin, Ministre de la Marine, notre ambassadeur à Copenhague, Monsieur Ogier, obtint la remise des deux bâtiments qui furent rendus avec dommages et intérêts.

Il est de fait qu'une Compagnie Danoise s'était formée à Copenhague et avait obtenu du Roi, le privilège exclusif du commerce en Islande.

Elle obtint que tout bâtiment étranger, même danois, serait dans le cas de confiscation, s'il était pris sur les côtes d'Islande.

Nos pêcheurs ayant comme aujourd'hui, le droit de pêcher dans la mer libre, c'est-à-dire à 3 milles du rivage à basse mer, cette mesure qui les exposait à toutes sortes de vexations était certes draconienne.

Cette Compagnie arma des garde-côtes pour soutenir ses droits et ceux-ci saisissaient à chaque instant des navires soi-disant fraudeurs.

C'est pour faire cesser cet état de choses que fut décidé l'armement d'un navire de guerre.

Ce bâtiment, la Frégate la *Folle*, commandé par le lieutenant de vaisseau de Kerguelen de Trémarec mouilla pour la première fois à Patrixfjord sur la côte Ouest d'Islande en avril 1767.

Le Commandant rendit aussitôt visite à l'un des Directeurs de la Compagnie Danoise, résidant alors à Patrix. Il lui déclara que le roi de France l'envoyait sur les côtes d'Islande, dans le seul but de faire régner le bon ordre et la discipline parmi les pêcheurs Français, et, les empêcher de commercer avec les Islandais et entreprendre quoi que ce soit contre les priviléges de la Compagnie.

Le Directeur reçût très froidement l'Officier français, il ne parut point persuadé par cette déclaration et dit qu'on lui avait rapporté que trois frégates françaises croisaient dans les parages, qu'elles y étaient venues pour protéger la fraude aves les insulaires et que le commandant de la *Folle* nourrissait certainement de mauvais projets.

Mais il ne tarda pas à revenir de son erreur, car la discipline des marins français, leur loyauté et leur correction à terre, détruisirent en peu de temps toutes ces mauvaises impressions.

C'est depuis cette époque, que la Marine française entretient un navire de guerre en Islande pendant la période de la pêche de la morue.

Ce rôle appartient aujourd'hui et depuis quelques années, au croiseur de 2e classe le *Lavoisier*.

Je n'entreprendrai pas de dépeindre la période mouvementée de l'armement du bâtiment avant son départ pour l'Islande.

Un seul fait entre tous mérite d'être retenu. C'est la présentation du capitaine de frégate nommé au commandement du *Lavoisier*, à son équipage.

Cette cérémonie est pour ainsi dire analogue à celle de la présentation du drapeau d'un régiment aux jeunes soldats.

La nôtre est plus simple, mais elle est grandiose dans toute sa simplicité, car, si nous n'avons pas à ce moment les gais accents d'une musique militaire, nous avons en revanche, à la poupe, les frémissements de l'étamine tricolore agitée par la brise du large.

C'est ici, en quelque sorte, sur l'autel de la Patrie, du Devoir et de la Discipline, la consécration du chef appelé à assumer tous les soucis, toutes les responsabilités.

C'est en effet la consécration officielle de celui dont la pensée devra être toujours tendue vers ces nobles buts : Remplir la mission qui lui est confiée, ramener intact le bâtiment qu'il commande et surtout les existences humaines dont il est désormais le seul maître, le seul gardien responsable.

Nous quittons Lorient le 4 avril 1911 à 2 heures de l'après-midi, par un temps superbe.

Dans les passes, des mouchoirs s'agitent à terre, mais laissant derrière nous l' « A Dieu vat » des parents et amis, nous voilà dans la passe extérieure, devant la vieille chapelle de Notre-Dame de Larmor. Fidèle à une vieille tradition de la marine française, le *Lavoisier* salue de trois coups de canon la patronne des matelots et, pendant que notre croiseur gagne le large, l'écho de l'airain Breton répondant à son salut, semble nous apporter dans un parfum de bruyère et d'ajonc l'adieu de cette France qui va nous manquer pendant six longs mois.

La traversée est très belle au début, nous atteignons la mer d'Irlande sans avoir eu trop à souffrir de la mer. Cependant le vent souffle violent de l'Est, nous essuyons des grains de neige et de grêle, les embruns embarquent par tribord et, c'est blanchi par le sel marin que nous arrivons à Greenok.

Greenok est comme toutes les villes maritimes anglaises, noire, enfumée, maussade. C'est un grand port de construction situé à trente kilomètres de Glascow, sur la rive gauche de la *Clyde*.

Aucune architecture. Toutes les maisons ont à peu près la même apparence et il semblerait que leurs murs ont été badigeonnés à la poussière de charbon. Les rues sont d'ailleurs très sales et à part quelques artères principales, elles fourmillent d'une population qui sent la misère et... le wisky.

Nous charbonnons à Greenok et nous y embarquons des bœufs. Pendant notre séjour nous avons profité de la Fête du Printemps (Spring Holiday). Deux jours de repos pour les Ecossais : le dimanche et le lundi. Pendant ces deux jours, il semblait que la vie était suspendue et la majeure partie des ouvriers a chômé le mardi, celui-ci devenant pour eux le lundi.

Le samedi, à partir de 5 heures du soir, il est presque impossible de circuler dans Hamilton-Street, la principale rue de la ville.

La plume ne saurait décrire l'animation qui y règne : Ménagères faisant leur provision pour ces deux jours, buveurs de bière et de wisky encombrant les trottoirs et, parmi tout cela, circulent d'un pas cadencé, quantité de jeunes miss suçant des bonbons, et on peut dire qu'elles en sucent !...

Le dimanche tout est mort. Seule, l'Armée du Salut fait entendre sa musique de cirque, écorchant à notre rencontre, une Marseillaise que ne reconnaîtrait sûrement pas Rouget-de-l'Isle.

Enfin, nous quittons Greenok le jeudi suivant à midi.

Le temps est superbe, mais il ne tarde pas à se gâter. Au sortir de la mer d'Irlande nous ressentons une forte houle. Le coucher du soleil est vilain, il y a, comme disent les marins, des « Haubans au soleil ». Il est presque enseveli dans une couche de nuages et dessine ses rayons dans l'atmosphère humide, exactement comme les haubans qui aident les marins à grimper dans la mâture. Le ciel est violet dans le Nord. Ce sont là de mauvais signes et des indices certains de mauvais temps.

En effet, le ciel pur jusqu'à présent est peu à peu envahi par un immense voile de nuages noirs et menaçants.

A minuit, le vent commence à souffler de la partie Nord-Ouest, la mer grossit rapidement et de véritables trombes d'eau embarquent à bord. Les machines s'emballent, il faut diminuer de vitesse.

On augmente quand la brise calmit. Puis, à des grains de neige très violents succède tout à coup, dans l'après-midi du samedi, une période de calme complet. C'est là le prélude d'une tempête de Nord amenant de la neige et un froid rigoureux.

La nuit du samedi au dimanche de Pâques est terrible et je suis certain que beaucoup de nos jeunes matelots en payant leur tribut au mal de mer, on dû penser à la belle journée qui se préparait là-bas sur la terre de France.

Moi, plus aguerri, m'isolant dans un coin de cette passerelle que je quitte à peine, je songe à bien des choses.

Comme un film cinématographique, durant ces longues heures de lutte avec les éléments déchaînés, toute ma carrière de marin a défilé là, devant mes yeux, puis j'ai évoqué cette cérémonie qui fût pour ainsi dire la préface de notre campagne en Islande : la prise de commandement.

Pendant que le vent hurle plein de rage, que l'embrun livre ses assauts les plus furieux, que l'eau ruisselle partout avec un sinistre glou glou, j'ai compris encore mieux la grandeur de cette lutte que nous soutenons et par suite la noblesse de notre rude métier de marin mais aussi le rôle plus élevé du commandant, maître du navire et gardien de ceux qu'il porte en ses flancs !

Le capitaine d'un bâtiment ne défend-il pas en effet son navire contre les assauts titanesques de l'élément déchaîné ? N'a-t-il pas à chaque instant le souci, l'angoisse terrible de voir s'allonger à bord les tentacules verdâtres de la Grande Mangeuse, pour lui ravir soudain ces existences dont il a la charge ?

Nul, à ces moments douloureux ne peut lire en ce regard que la volonté du Devoir à accomplir rend calme et tranquille, nul ne peut saisir la détresse de la pensée, les sursauts du cœur étreint par l'angoisse, les frémissements même des muscles ! Lorsque de loin, la lame arrive sournoise, ondule comme un reptile, se gonfle terrifiante et goulue, et lorsqu'il la voit briser sur la frêle coque de son navire, lorsqu'il courbe instinctivement la tête pour saluer l'embrun qui le couvre, nul ne se doute que, comme tous les marins, le commandant salue la Mort qui passe!

Il y a deux ans, sur les côtes de Norvège, dans un ouragan violent, un deuxième-maître fourrier fût enlevé par une lame. J'ai vu ce malheureux lutter un instant pour saisir la bouée de sauvetage qu'on lui avait jetée. Tenter de le sauver eût été folie, car dans cette furie de temps une embarcation de sauvetage eût été engloutie avec les sauveteurs.

Qui eût pu à ce moment, lire dans le cœur du commandant, eût été effrayé sans aucun doute par l'angoisse et la douleur qui l'étreignaient dans cette heure solennelle où il ordonnait d'une voix ferme, d'abaisser le pavillon pour saluer cette victime de l'abîme sans fin.

Je laisse de côté ces pénibles souvenirs, car ils me conduisent loin de mon récit, mais c'est le mot souvenir qui m'aide à écrire ces pages, ne faut-il pas suivre ses caprices ?

Je reviens à notre traversée.

Nous voilà donc, aujourd'hui dimanche de Pâques, attendant à chaque instant la vision de la terre Islandaise.

La mer est moins dure. Sentirions-nous les approches de la terre ? Peut-être !

A quelle distance sommes-nous de cette côte qui me paraît insaisissable ? Réponse difficile, car, malgré la bonne volonté et la science de notre officier de route, les observations ont été approximatives, le bâtiment roule beaucoup et nous avons eu de rares éclaircies. Nous devrions cependant apercevoir la terre, ou bien nous sommes singulièrement en retard et le *Lavoisier* a été retardé dans sa marche.

Devant cette incertitude le commandant donne l'ordre de faire route au Nord. Nous marchons ainsi perpendiculairement à la côte Sud de la Grande Ile.

Tout à coup nous apercevons une flottille de chalutiers à vapeurs, puis peu après, derrière une sorte de voile ouaté, compagnon ordinaire des vents du Nord-Est, la terre, toute blanche de neige et de glace, se montre à nos yeux brûlés par le sel et le vent.

Terre ! Terre !... C'était le cri d'autrefois, jeté par la vigie... Aujourd'hui, c'est le pilote qui a remplacé la vigie ; je reconnais, à babord le diadème d'Ellidaey une des îles Westman. Je la signale aussitôt.

Vite des relèvements. Nous sommes sûrs de notre position et le commandant donne l'ordre de mettre le cap sur Reykianes, pointe Sud-Ouest de l'Islande.

Abrités des vents du Nord par l'île, le temps est superbe, mais qu'il fait froid.

A Reykianes, plus d'abri. Il nous faut faire route au Nord pour atteindre la baie de Reykiavik. Nous marchons contre le vent. La mer est plus creuse. Les embruns nous envahissent par l'avant, se congèlent à mesure. Tout est alors transformé en glace : Haubans, cordages, ancres sabords, etc...

Enfin nous doublons le cap Skagi et dans la grande baie de Flaxe, Reykiavik se découvre peu à peu.

A 8 heures du soir, aux gais accents du clairon se mêlant au fracas de la chaîne glissant dans l'écubier, le *Lavoisier* mouille en rade de Reykiavik.

Notre croiseur offre l'aspect d'un bâtiment venant du Pôle.

J'ai l'impression qu'il veut célébrer aujourd'hui de nouvelles accordailles avec la vieille Islande. Il a revêtu, en effet, la gaze blanche des épousées, avec les fines dentelles de givre enchevêtré dans les cordages et la mâture. L'éclat bleuté des cristaux de glace qui parent ses canons, complète pacifiquement sa parure et font ressortir plus gracieuse encore la sveltesse de ses formes.





II

L'Islande. — Son origine. — Bref aperçu de son histoire. Climat et faune de l'île. — Son administration. — Ses ressources. Caractère de l'Islandais.

L'Islande est d'origine volcanique et presqu'entièrement formée de hautes montagnes couvertes de neige. Certaines parties de l'île sont très basses et se résument à une mince bande côtière,

Les courants enserrent l'Islande dans une sorte de ceinture. Un courant chaud, branche du Gulf Stream, longe la côte Ouest, remonte vers le Nord, continue sa route vers l'Est en baignant la côte Nord de l'île, puis rencontrant le courant polaire, il se refroidit à son contact, s'incline dans le même sens, pour longer la côte Est et enfin la côte Sud en courant vers l'Ouest.

L'Islande est comme déchiquetée et de forme irrégulière.

Ses côtes sont percées de nombreuses baies ou fiords, qui s'enfoncent partout dans les terres, à des distances parfois très grandes.

Le travail volcanique y est toujours en pleine activité. On trouve dans beaucoup d'endroits, de nombreuses preuves d'un travail souterrain continu, tels que, solfatares, sources d'eau chaude et geysers.

L'Hécla, un des nombreux volcans de l'île est actuellement à la période du repos.

L'hiver est parfois très rigoureux, surtout sur les côtes Est, où la température est très basse, par suite du courant froid venant du Nord ; les glaces y sont fréquentes.

Chaque hiver, la côte Nord de l'île est bloquée par la banquise. Lorsque la débâcle se produit, les glaces envahissent en général l'Isa-Fjord sur la côte Ouest, puis tous les fiords de la côte Est. Elles descendent rarement plus bas que le Faskrudfjord.

Cette année, par suite du froid tardif et rigoureux, ainsi que de forts vents de Nord constants, le cap Nord a été barré par la banquise en avril et mai. La côte Est a été complètement envahie et, le navire ambulance la *France*, de la Société dunkerquoise des hôpitaux d'Islande, fût cerné dans le Faskrudfjord par les blocs de glace qui envahirent le fiord en une nuit.

Nous ne sommes pas bien fixés sur l'époque où a été découverte l'Islande. Quelques anciens écrivains, l'ont prise pour l'Ultima Thulé, dont Virgile fait mention dans son premier livre des *Géorgiques*. Pontanus était d'ailleurs de cet avis, mais Angrimus Jonas, écrivain autorisé, réfute cette idée dans son *Spécimen Islandicum*. Le commandant de Kerguelen incline plutôt à penser que cette Thulé n'est autre que l'île d'Irlande, la verte Erin.

D'après certains écrivains, l'Islande fût découverte en 798 par Naddodr, pirate norvégien, qui la nomma Snéeland, à cause de la grande quantité de neige dont il la trouva couverte.

En 872 un suédois nommé Gardar, la reconnut plus exactement et, l'année suivante, un autre pirate norvégien nommé Floki y séjourna quelque temps, mais chassé par un hiver rigoureux, il revint en Norvège maudissant l'île inhospitalière qu'il désigna sous le nom anglais de Iceland (Terre de glace).

Un de ses marins en avait emporté une tout autre impression, il fit de l'Islande, un tableau aussi enchanteur, que Floki le faisait sombre.

La Norvège subissait à cette époque, le joug despotique de son roi, Harald aux beaux cheveux. Les familles nobles fatiguées de la tyrannie du monarque Scandinave, tournèrent alors leurs regards vers cette terre nouvelle, pour eux, terre promise, terre de liberté !

En 874, un seigneur norvégien nommé Lafr ou Hiorleifr, ayant tué le fils d'un jarl redoutable protégé du roi, se vit dans l'obligation de fuir la colère d'Harald. Son cousin, Ingolfr, organisa pour sa fuite une expédition et, profitant de l'occasion, quantité de nobles partirent pour l'Islande.

On sait que les Scandinaves adoraient Thor (Jupiter), Odin (Mercure) et Freyr.

Chaque grande famille avait ses colonnes sur lesquelles étaient sculptés les dieux lares. Les Vikings ne partaient jamais en expédition sans les piliers de leurs sièges domestiques, c'était en quelque sorte leurs fétiches.

Ingolfr s'embarqua pour l'Islande avec ses dieux et en vue des côtes de la grande île, il jeta les piliers sacrés à la mer et fit le vœu de fonder une ville à l'endroit où ils échoueraient.

Les colonnes d'Ingolfr, entrainées par le courant furent perdues, et le hardi navigateur se décida à débarquer sur le promontoire qui porte aujourd'hui son nom.

Il vécut 3 ans sur cette côte aride, pendant que quelques compagnons dévoués recherchaient les piliers sacrés qui furent trouvés sur la côte Sud-Ouest.

Ingolfr, fidèle à son vœu, s'établit en ce point qui fût l'origine de Reykiavick. En peu de temps, la noblesse d'élite Norvégienne se porta en foule vers l'Islande à la suite des nouveaux colons.

En 1920, l'île fut complètement peuplée.

Ainsi qu'en Neustrie avec les compagnons de Rollon, le pays fut partagé et, en un demi-siècle la nouvelle colonie était des plus florissantes.

En 928, l'Althing ou Parlement Islandais siégeait pour la première fois dans la plaine de Thingvalla. Cette assemblée édictait les lois nouvelles et administrait la Justice.

Cette coutume subsista fort longtemps puisqu'elle ne fût abolie qu'en 1800.

D'autre part des expéditions se formaient. De hardis navigateurs partaient de l'île, découvraient Jean Mayen et le Groënland ; sur les côtes du Labrador, ils devançaient de cinq siècles Christophe Colomb, dans la découverte du Nouveau Monde.

En l'an 1000, les Islandais rejettent leurs faux dieux. Olaf le Saint, alors roi de Norvège, leur envoie des missionnaires catholiques et dans la célèbre plaine de Thingvalla ils embrassent le Christianisme.

Dès ce jour, ce n'est plus le pirate belliqueux avide de mondes nouveaux.

C'est l'homme sage, s'adonnant à l'étude des sciences et de la littérature.

Il confie au parchemin, les annales du pays, les poëmes et les sagas, comparables à nos Sônes Bretons et, lorsque la vieille Europe reste plongée dans les ténèbres de l'ignorance, la littérature Islandaise brille de son plus vif éclat.

Mais toute médaille a son revers.

La discorde s'établit entre les chefs. Ils ne voulurent plus reconnaître

l'autorité de l'Althing et district par district, l'Islande entière se soumit au roi de Norvège Haakon.

En 1262, l'Islande était déclarée tributaire de la Norvège et en 1380, cette dernière s'étant réunie au Danemark, la malheureuse île ne tarda pas à subir la domination Danoise.

Dès lors, plus de libertés, plus de propriété, plus de droits, plus de littérature. C'est le joug, l'oppression et la tyrannie. C'est l'exploitation des insulaires par les Compagnies commerciales, puis vient la Réforme en 1550 ou 1551.

Le roi Christian III de Danemark introduit par la force le Luthéranisme de la confession d'Augsbourg.

Cette révolution ne se fit pas sans effusion de sang, car l'Islande était gouvernée à cet époque par deux évêques catholiques. L'un deux, apôtre de la plus grande vertu, soutenu par un parti puissant fidèle à sa foi, voulut s'opposer aux progrès de la Réforme. Il résista longtemps, mais il fut victime de son zèle qui lui coûta la vie.

L'Ile, dit la tradition, était à ces époques plus peuplée que de nos jours, mais la peste noire fit, à une date qu'on ne peut déterminer, des ravages effroyables, et l'on dit encore dans les veillées, que les habitants épouvantés abandonnèrent les plaines pour gagner les sommets ou beaucoup périrent de froid.

En 1800, l'Althing était aboli.

De plus en plus opprimés, les malheureux Islandais demandèrent au Roi une administration et une constitution propres.

En 1873, le roi Christian IX écoutait leurs plaintes et leur accordait cette constitution.

Le 1er août 1874, à l'occasion des fêtes du millénaire d'Ingolfr et de ses compagnons, dans la célèbre plaine de Thingvalla, au milieu d'une multitude d'Islandais en fête, accourus de tous les points de l'île, le Roi lui-même, consacrait solennellement le nouvel Althing.

C'est à l'Althing qu'appartient de ce jour le pouvoir législatif.

Ce Parlement est composé de 40 membres, dont 34 sont nommés au suffrage universel et 6 par le roi de Danemark.

Le chef responsable de l'Administration est le Ministre également nommé par le Roi.

L'île est actuellement partagée en cantons, administrés par des baillis ou Syselmœnds ; les cantons sont partagés en communes ayant des maires à leur tête.

L'Islande est très peu habitée à l'intérieur. On y rencontre cependant quelques vieilles habitations ou bærs, mais les spécimens en sont plutôt rares. Les stations de pêche et de commerce sont nombreuses le long des rives des fiords.

En dehors des mouvements de la pêche, il n'y a aucune animation dans ces petites bourgades et, l'aspect dénudé des montagnes qui les dominent, la coloration uniforme de cette terre de lave, leur donnent une impression générale de tristesse.

Jusqu'à présent, les habitants absorbés par les soins de la pêche, l'élevage du bétail, vaches, moutons et poneys, ont négligé la culture. Cependant, depuis 3 ans que je fréquente l'Islande, j'ai constaté qu'il y avait quelque progrès chaque année.

On rencontre beaucoup de rhubarbe et d'angélique, de très beaux groseillers, des champs d'orge et de pommes de terre et, si l'insulaire voulait drainer, je suis certain qu'il obtiendrait un rendement considérable en fourrages.

En 1909, une prairie artificielle a produit en moins de 3 mois, une herbe haute et très fournie à Seydisfjord.

Quoique triste, l'Islande revêt en été un caractère de sauvage beauté. A ce moment, la neige a presque disparu, les eaux jaillissent en cascades de tous côtés, tombant parfois de très grandes hauteurs.

Des torrents serpentent dans les vallées, au milieu de l'herbe ou des éboulis. Ils abondent en truites ou en saumons qui atteignent des tailles énormes.

La mer de son côté fournit la morue, le hareng, la plie, etc... On y rencontre fréquemment des baleines et des stations de baleiniers sont installées dans plusieurs fiords.

Les oiseaux de mer, godes ou plongeurs, macareux, guillemots, mouettes, courlis, etc., abondent sur les rives. L'eider, espèce de gros canard particulier à l'Islande et à la Norvège est une source de richesse très importante pour les riverains qui lui réservent des lieux spéciaux pour la ponte, afin de récolter le duvet dont la femelle se dépouille pour tapisser son nid ; ce duvet se vend fort cher. On rencontre également beaucoup de canards (cols-verts), des sarcelles, des pluviers, un corbeau noir d'une très belle espèce et la perdrix blanche, très recherchée. Quelquefois on tue des renards bleus et des phoques ; mais ces animaux sont plutôt rares et doivent appartenir à quelques égarés sur la banquise lorsque celle-ci s'étend jusqu'à l'Islande.

La pêche à la morue est pour ainsi dire la principale industrie de l'île.

Partout à terre en cette saison, de quelque côté que le regard se tourne, ce n'est que morue.

Les bateaux islandais font le va et vient continuel entre la côte et le large. Ils reviennent chargés de morues, lesquelles débarquées aussitôt, sont remises entre les mains des femmes qui les ouvrent, les vident et décollent les têtes.

Revêtues d'un vêtement imperméable, elles la brossent puis la mettent au sec sur des claies ou des grands blocs de lave à peu près unis, et c'est partout, l'odeur fade du poisson, à laquelle vient se mêler, celle, encore plus horrible, des détritus abandonnés sur la plage. Les rives sont jonchées de débris sanguinolents et d'arêtes qui ne tardent pas à se putréfier. Les têtes de morue sont mises au sec sur les palissades entourant les habitations, elles forment ainsi de véritables haies.

Le foie mis de côté, est traité par la vapeur et transformé en huile dans de petites cabanes situées auprès des parcs de nettoyage.

Lorsque le hareng fait son apparition, les pêcheurs habitant les fiords, le cernent complètement le long des rives au moyen de filets. Ils forment ainsi d'immenses viviers dans lesquels ils n'ont plus qu'à puiser au fur et à mesure de la mise en baril.

Ainsi que pour la morue, les femmes employées à ce travail sont d'une dextérité surprenante. Je me suis arrêté bien souvent à les contempler dans leur travail. J'ajouterai que les détritus du hareng ne se perdent pas ; ils sont mis en barils, pour être vendus comme rogue aux pêcheurs de sardines.

Maintenant que j'ai parlé de l'Islande, il faut que je parle de ses habitants actuels. Ils méritent d'être connus.

L'Islandais est de taille moyenne, il est blond comme tout scandinave qui se respecte. Les femmes sont blondes comme les hommes, mais chez elles il y a cependant quelques exceptions. Elles sont de belle constitution.

Beaucoup ont le physique agréable et le teint et les traits d'une remarquable pureté ; mais le climat rigoureux, la vie sédentaire de l'hiver, les travaux auxquels elles sont employées en été, les usent rapidement.

La tuberculose fait de grands ravages en Islande et il faut joindre à cette maladie, les affections de la peau, la lèpre et la fièvre typhoïde.

Ces maladies sont dûes sans doute, à la grande consommation de poisson sec ou salé dont l'Islandais fait la base de sa nourriture. Il vit en effet d'œufs, de laitage et de poissons ; il consomme peu ou point de viande.

Dans certaines localités, c'est un événement lorsque l'on tue un bœuf.

J'ai remarqué que l'Islandais a une tendance marquée pour les pâtisseries, le café et malheureusement l'alcool. Heureusement pour lui, une loi nouvelle vient d'en proscrire l'introduction.

J'ajouterai que les Islandais sont doux et paisibles, peut être commerçants un peu rapaces mais foncièrement honnêtes.

Une étude statistique qu'on vient de publier sur l'Islande, à Copenhague, démontre que c'est un pays où il n'y a presque pas de criminels.

De 1828 à 1892, dans l'espace de 64 ans un seul crime a été commis.

Ce n'est qu'en 1892, qu'on signale un nouvel assassinat et encore fût-il commis dans une rixe, sous l'influence de l'alcool.

Il y a deux ou trois agents de police à Reykiavik ; c'est le seul endroit d'ailleurs où il y ait une prison, vide la plupart du temps, et lorsqu'il y a un prisonnier, il paraît qu'il se garde seul et ne cherche jamais à fuir.

Les Islandais emploient à l'étude leurs longues veillées d'hiver.

Très intelligents, ils apprennent rapidement et sont par suite très instruits, s'assimilant à leur apparition, tous les progrès de l'industrie moderne, malgré les difficultés qu'oppose l'isolement de leur île.

Les artistes, ouvriers je m'entends, ne sont pas rares. On pouvait admirer cette année, à l'exposition de Reykiavik. de superbes bijoux islandais, finement ouvragés, œuvre d'un joailler très connu à Reykiavik Monsieur Simonardson.

Les Islandais sont très fiers de leur origine ; nombreuses sont les familles ayant précieusement conservé les parchemins de leur généalogie.

Ainsi, le bailli du canton de Sudr Mula, résidant actuellement à Eske-Fjord, peut prouver aisément qu'il est descendant direct de Rollon, le fameux chef Northmand, qui se fit céder la Neustrie par Charles le Simple en 911.

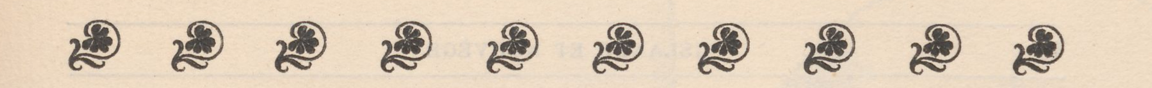
Actuellement un mouvement d'indépendance se dessine en Islande. « Croyez bien, Monsieur, me disait une personnalité fort en vue à Reykiavik, que nous ne sommes pas Danois ! Non ; nous sommes une race pure :

Nous sommes presque français puisque nous sommes Northmands!
Cette phrase se passe de commentaires.

Je crois qu'il est inutile d'en dire plus sur l'Islande. Il était cependant intéressant d'en parler, car, dans bien des contrées, surtout en Bretagne où les pêcheurs d'Islande sont pourtant nombreux, on se fait une tout autre idée de ce qu'elle est en réalité.

On s'imagine les Islandais, sortes d'Esquimaux à demi sauvages, recouverts de peaux de phoques ou d'ours, alors que la grande île contient au contraire, une population instruite, savante et ouverte à tous les progrès.





III

Reykiavik. — Le Cimetière. — L'Hôpital Français. Les sources chaudes.

Reykiavik est la capitale de l'Islande ; sa population est d'environ 10.000 habitants et elle tend à s'accroître de jour en jour.

De la rade, la ville présente à cette époque un aspect morne et triste. Cet aspect est dû à l'absence absolue d'arbres et à la couleur grise des maisons.

Elle semble divisée en deux groupes distincts, car elle occupe les flancs de deux petits coteaux sans pour celà s'étager en amphitéâtre. Elle épouse pour ainsi dire la forme du terrain, lequel descend aussi bien vers l'intérieur que vers la rade, de telle sorte que, de quelque côté que l'on se tourne, on ne peut en embrasser une vue complète.

Nos marins dans leur langage imagé disent que les maisons cachent la ville.

Quand il fait soleil, l'aspect de Reykiavik est assez gai.

Les maisons sont en grande partie couvertes de tuiles rouges au dessus desquelles flottent les pavillons Danois et ceux des divers consulats étrangers.

Beaucoup de maisons arborent un autre pavillon. C'est dit-on le pavillon protestataire, c'est-à-dire le pavillon de l'indépendance, pavillon Islandais non reconnu des puissances.

Dans le lointain s'estompent les cimes argentées des montagnes du Vivifield et des chaînes environnantes, ce qui donne à Reykiavik un aspect fort différent des autres agglomérations de l'Islande, où les villages semblent disparaître, écrasés par la hauteur des monts.

La rade de Reykiavik présente une grande animation.

Elle est, à cette époque où la pêche bat son plein, encombrée par les chalutiers à vapeur, les goëlettes françaises, les paquebots et nombreux

cargo-boat ; de temps à autre, nous avons auprès de nous le garde-pêche danois *Island Falk* et le navire des Œuvres de Mer *« Notre-Dame de la Mer »*.

J'ajouterai à ce tableau, les chants ou les cris des matelots qui arrivent ou partent, le bruit des chaînes, les sifflets ou le hurlement strident des sirènes à vapeur. C'est aussi la vision continuelle de bateaux en mouvement ou d'embarcations sillonnant la rade ; des milliers de mouettes entourant un chalutier jetant à la mer ses débris de poissons et poussant mille cris discordants.

Voilà le vivant tableau qu'offre la rade de Reykiavik pendant la période de la pêche.

Au Nord-Est de la rade, deux massifs de montagnes : l'Esja et l'Akrafjall ajoutent une note de grandeur à ce pittoresque spectacle.

Ces deux massifs sont superbes lorsque leurs sommets se détachent bien nets sur le ciel bleu. Ils deviennent presqu'effrayants, lorsque par mauvais temps leurs cimes disparaissent sous un manteau de nuages compacts ouatés, coulant dans leurs déclivités.

Les premiers jours passés en rade continuent à être très froids.

On ne peut faire la toilette du *Lavoisier* car il glace toujours. On est obligé de laisser circuler la vapeur dans tous les treuils et appareils du pont de crainte d'éclatement du tuyautage.

Vers la fin de la semaine, la température se radoucit et nous jouissons enfin de belles journées. Le samedi, après une rapide inspection du Commandant, nous avons repos et permissionnaires.

C'est le moment de se sauver à terre et j'en profite.

Reykiavik m'apparait comme une ville moderne.

Les voies assez larges, surtout au centre de la ville, sont garnies de maisons dont beaucoup ont fort belle apparence.

Les rues principales, une demi-douzaine environ, sont en terre battue, droites et même quelques unes viennent d'être bordées de trottoirs. Partout, et celà depuis un an à peine, on aperçoit des bouches d'incendie amenant l'eau à haute pression.

L'éclairage au gaz est également une des innovations de cette année.

Les maisons islandaises n'ont en général qu'un étage, elles sont construites en bois ou en une sorte de béton noirâtre recouvert de tôle peinte ; beaucoup d'entre elles ont l'apparence des chalets suisses.

Pas une maison n'a oublié de se garnir de fleurs ; on en voit partout derrière les grandes baies vitrées et j'ai aperçu cette après-midi, entre



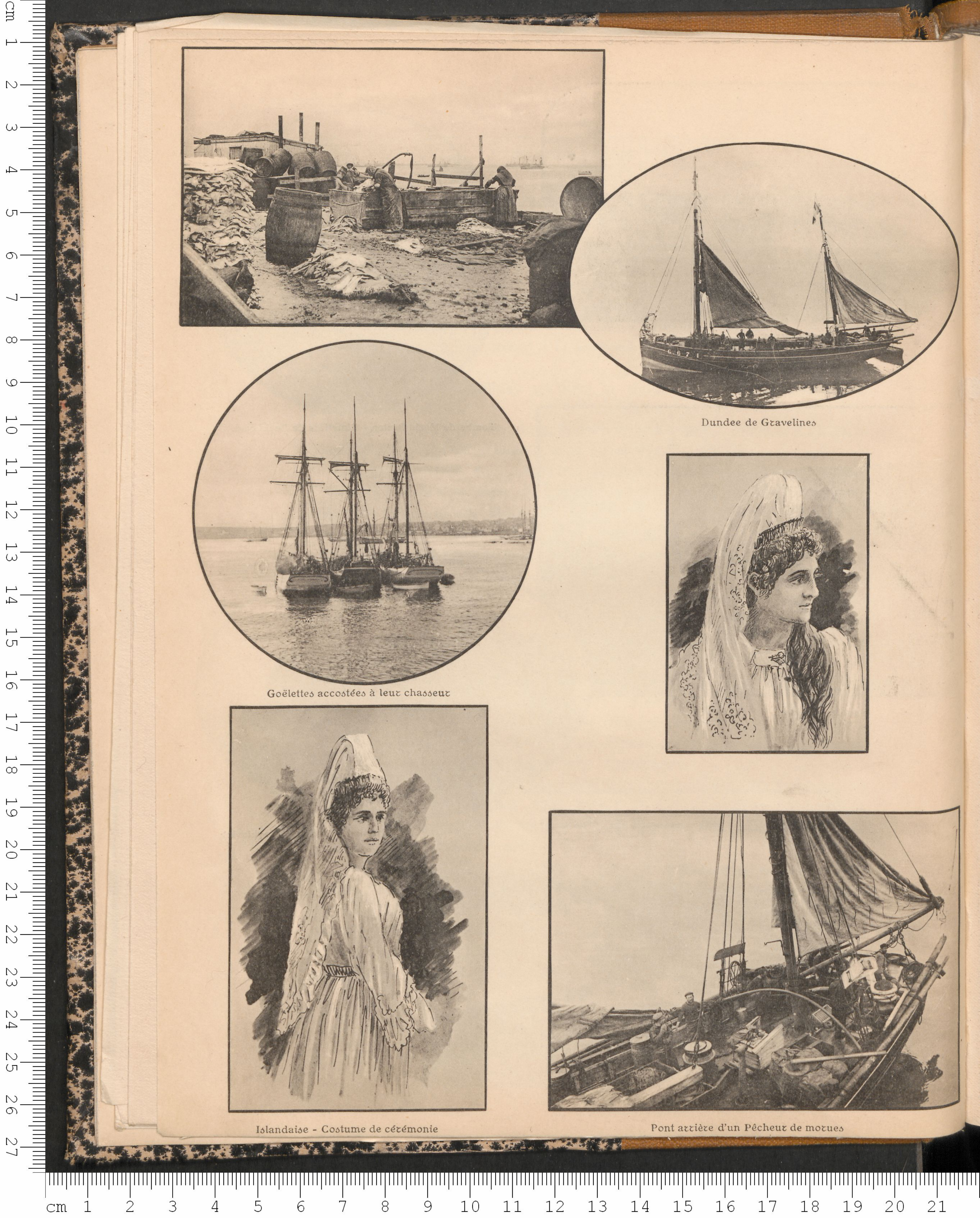
REYKIAVICK. - Vue principale

Tombe de Marin Breton - Cimetière de Reykiavick

Sources chaudes. - REYKIAVICK

Hôpital Français de Reykiavick

REYKIAVICK - Le Lac



Dundee de Gravelines

Goëlettes accostées à leur chasseur

Islandaise - Costume de cérémonie

Pont arrière d'un Pêcheur de morues

deux fuchsias en pleine floraison, une rose crème qui m'a semblé unique en son genre. J'en ai certainement vu de plus belles dans notre beau pays de France, mais il est si loin à cette heure !

J'ai été reçu dans un intérieur islandais.

Tout est agencé pour charmer l'œil : c'est coquet, propre et riant. Les murailles sont dissimulées par une tapisserie en linoléum richement enluminée. Tout est d'une propreté méticuleuse et, comme je l'ai constaté plus tard, les moindres habitations, même celle des pêcheurs, ont un cachet de luxe qu'on qualifierait d'exagéré dans la classe similaire française.

Presque partout, se voit un piano, un harmonium ou un phonographe. Les belles habitations ont le chauffage central.

Les meubles bien vernis et brillants, les lits, fer et cuivre, sont recouverts de couvertures brodées et dans toutes les maisons riches ou pauvres il y a une bibliothèque.

Mais tout ces objets, pianos, phonos ou meubles — chauffage et linoléum tout — et ce n'était pas pour réjouir mon cœur de Français — tout est d'importation allemande.

Il n'y a, d'ailleurs, qu'un seul négociant français à Reykiavik, et il est marchand de charbon, charbon anglais bien entendu. D'Angleterre viennent toutes les conserves, les confitures et confiseries ; le beurre exquis vient du Danemark ainsi que les œufs, l'île n'en produisant pas assez.

Quelques maisons sont entourées de jardins cultivés. On y rencontre beaucoup de groseillers, de rhubarbe et d'angélique. Il y a des crocus à profusion. Beaucoup d'habitations remplacent les jardins par du gazon engraissé avec le fumier amassé l'hiver dans les étables. Les habitations des pêcheurs sont entourées d'une sorte de cour pavée de blocs de lave à peu près unis, sur lesquels ils étendent la morue lorsqu'il fait beau.

Dans la ville, aucun monument ne mérite l'attention. L'église, appelée pompeusement cathédrale, est en pierre blanchie, sans aucun cachet architectural.

L'église libre est en bois, elle est plus coquette et plus curieuse. Aucune d'elles ne possède de cloches, ainsi d'ailleurs que toutes les églises Islandaises.

C'est ce qui a inspiré à Botrel cette superbe poësie : *Les Cloches d'Exil :*

Là-bas, sur la Mer lointaine
Les malheureux Morutiers
Font du mousse au capitaine,

Le plus rude des métiers !
Quitter sa femme et ses mioches
C'est bien triste voyez-vous...
Mais l'Exil nous serait doux
Si nous entendions des Cloches
Qui nous berceraient tout doux...
Mais
Jamais
Nous n'entendons plus les Cloches
De chez nous

Nous travaillons dans la brume,
Dans la neige et dans l'embrun
Et l'air glacé que l'on hume
Fait « tousser rouge » plus d'un !
Souffrir si loin de ses proches
C'est bien triste, voyez-vous...
Mais le Mal nous serait doux
Si nous entendions des Cloches
Qui nous berceraient tous doux...
....

Quand un son de Cloche arrive
Jusqu'à nous... C'est notre Glas
Car un navire en dérive
Va nous couler tous en tas !
Expirer sur quelque roche,
C'est bien triste, voyez-vous...
Le Trépas nous serait doux
Que bercerait une Cloche
Qui nous pleurerait tout doux...
Mais
Jamais
Pour nous ne pleure la Cloche
De chez nous !

Le Palais du Gouverneur, la Banque, la Poste et la Bibliothèque sont en pierre de taille et peuvent prétendre à la dénomination d'édifices.

Reykiavik possède en outre le Palais du Gouvernement, une école de Médecine, un Collège renommé, une école professionnelle et des écoles primaires.

L'Hôpital Islandais, fondé par la mission catholique, est situé sur une éminence qui domine la partie Ouest de la ville : *Landa Cot*. C'est une grande et belle construction en bois ; il est coquet, luxueux même et

d'une propreté méticuleuse. De grandes baies vitrées, garnies de rideaux de mousseline blanche lui versent de l'air et de la lumière à profusion.

De l'hôpital, on jouit d'une vue superbe sur la rade et les environs.

Des sommet de l'Esja, au-dessus de la ville, le regard embrasse non seulement toute la baie de Reykiavik, mais aussi toute la plaine de lave de l'Hafnarfjord, les monts dentelés du sud, et les cônes et cratères éteints au milieu desquels s'élève comme une pyramide d'Egypte, le pic caractéristique de Kellir.

Tout près de l'hôpital se voient la petite église catholique et l'école de la Mission, entourées de prés encore brûlés par les neiges.

Je traverse ces prés, et me voilà au cimetière de Reykiavik.

Bien triste est cette visite et la tenue du cimetière est bien faite pour augmenter la tristesse qui m'étreint.

Ici, pas de fleurs ! De simples tumulus couverts d'herbe jaunâtre. Sur quelques-uns, s'élève verticalement une sorte de pierre plate affectant la forme d'un obélisque et portant une courte épitaphe.

Là-bas, tout au fond, des croix attirent mes regards.

Ce sont les tombes des marins français, que nos cols bleus entretiennent à chaque campagne. Pieusement recueilli, je songe à ces malheureux, couchés là, si loin de la terre natale, si loin de leurs foyers qu'ils quittèrent joyeux en criant l' « à Dieu vat » car ils partaient ayant au cœur l'Espoir, l'espoir du retour !

Ah qu'il est triste de venir reposer sous cette terre ingrate, froide et triste comme la mort où pas même sur les tombes, ne viennent chanter les nids ! Pourtant, dans ce repos suprême, n'est-ce pas une consolation pour ceux qui restent, de songer que chaque année, le pavillon tricolore vient pour ainsi dire parler de la patrie lointaine, aux pêcheurs français ensevelis dans le cimetière de Reykiavik ?

Tant d'autres malheureusement n'ont pas cette suprême consolation et c'est de leurs chers disparus en mer, que le poëte a dit :

> Mais souvent l'Océan qu'il dompte,
> Se réveille lâche et cruel,
> Et lorsque le soir on se compte
> Bien des noms manquent à l'appel...

Leur âme flotte sur l'Océan, va jusqu'aux rives aimées. Elle erre dans les landes, entre dans les chaumières puis, aux vieux qui tout bas remuent les cendres du passé et de leur cœur, elles viennent demander l'aumône d'un *De Profundis !*

O combien de veillées d'hiver, sur nos côtes bretonnes, ne sont elles pas hantées par l'horrible vision de cadavres ballotés par la vague repue qui ne sait où les rejeter ? Combien de Gaud attendent chaque saison, les Yann qui ne reviennent pas ? Combien de noms sont inscrits sur le mur des disparus, dans le cimetière de Ploubazlannec auprès de Paimpol ?

Je songe tristement à tout cela, me demandant en moi-même : « Qui sait si un jour je ne serai pas le Yann de Loti ? »

Je regagne la ville, m'efforçant de chasser cette question angoissante et terrible ; je vais voir l'hôpital français.

Moins bien situé que l'hôpital islandais, il semble enfoui entre les maisons à quelques mètres du rivage.

On y rencontre malgré cela même propreté, peut être moins de luxe, mais plus de confortable.

L'établissement appartient à la Société des Hôpitaux d'Islande dont le siège social est à Dunkerque ; cette Société en possède deux autres, un aux îles Westmann et l'autre à Faskrufjord sur la côte Est.

Il se compose de deux étages élevés sur des fondations formant sous-sol.

Le sous-sol contient le lavoir, la cuisine, l'office et le réfectoire. Au rez-de-chaussée se trouvent les salles de malades comprenant vingt lits, les salles d'opérations, de consultations, de bains-douches, etc. Enfin l'étage supérieur comprend des séchoirs à linge et les logements du personnel. Une étuve à désinfection est installée dans un réduit spécial, cette étuve rend de très grands services, même aux gens du pays.

Comme on le voit cet hôpital est tout ce qu'il y a de moderne, il est fâcheux qu'il n'occupe pas la belle situation de l'hôpital de la mission.

Nos pêcheurs qui, avant 1904 n'avaient pour tout refuge qu'une vieille chapelle délabrée contenant à peine six lits, sont heureux de rencontrer à l'hôpital français les soins dont ils ont tant besoin dans le cours de la dure période de la pêche.

Il est d'ailleurs facile de constater que, depuis la fondation des hôpitaux, la mortalité a considérablement diminué parmi nos braves marins.

En sortant de l'hôpital, on est conduit à voir la source d'eau chaude située à la partie Est de la ville.

Il y a une bonne demi heure de marche et la route bordée de petits fossés où croupit une eau jaunâtre, n'est pas attrayante.

Partout, où mon regard se porte, je n'aperçois que des cailloux et des roches surplombant les habitations. Puis c'est un chemin désert, serpen-

tant au milieu d'une sorte de lagune formée de mottes de terre recouvertes d'une herbe brûlée par la neige ; çà et là, quelques étalages de morue, des blocs de lave, des crevasses et une sorte de terre rougeâtre jonchée de débris de morue servant d'engrais.

Enfin j'arrive à la source d'eau chaude.

Elle a été canalisée et transformée en lavoir depuis quelques années seulement. L'eau sort en bouillonnant et s'écoule dans un canal recouvert d'un grillage en fer pour éviter les accidents.

Il est curieux de voir les blanchisseuses y tremper leur linge qu'elles ne peuvent retirer qu'à l'aide de bâtons ; d'autres prennent de l'eau à la source même et gravement passent leur café.

Une deuxième source située tout près de celle-ci est réservée au lavage des objets très sales, tels que les bâches ou les sacs servant au transport du poisson sec.

Contrairement à ce que l'on m'avait dit, l'eau est réellement bouillante, puisque les femmes y font durcir des œufs.

En regagnant la ville, je rencontre quelques femmes portant la coiffure originale de l'Islande.

C'est la Hufa, petit morceau rond de drap noir simplement épinglé sur les cheveux.

De cette calotte, descend un long gland de drap noir, orné de petits cylindres en or ou en cuivre, finement ouvragés. Les fils de ce gland se mêlent en franges gracieuses aux longues tresses de cheveux flottant en guirlandes sur le dos.

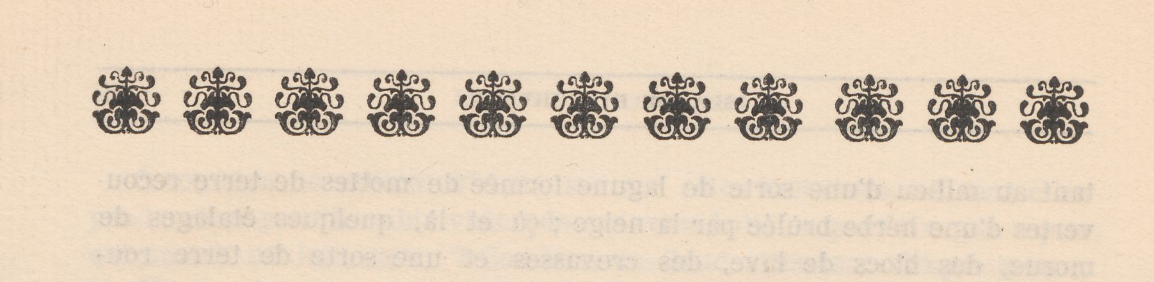
Dans les grandes cérémonies, la hufa est remplacée par le Faldr.

C'est une coiffure très haute, sorte de cimier brodé d'or sur le front et laissant s'échapper du sommet, un grand voile de mousseline blanche.

Cette coiffe a beaucoup d'analogie avec l'ancienne coiffe normande, si remarquée aux fêtes du millénaire à Rouen.

Avec la hufa, l'Islandaise porte un vêtement noir, dont le corsage échancré laisse entrevoir le chemise blanche brodée, tandis qu'avec le faldr, le costume est entièrement blanc, ayant pour tout ornement, les cheveux flottant, superbes sur le dos et le bandeau frontal doré. Une large ceinture en métal, artistiquement travaillée, achève de donner un aspect imposant, à ce costume simple et beau à la fois.

Mais, quelques Islandaises ne dédaignent pas non plus les costumes modernes et tout en regagnant le bord, j'ai rencontré plusieurs élégantes habillées à la dernière mode.



IV

Parlons des Pêcheurs. — La Morue. — La Rogue

Pendant notre séjour à Reykiavik, le *Lavoisier* procède à la visite des chalutiers de Boulogne et d'Arcachon qui viennent à chaque instant s'approvisionner en charbon et en eau douce. Puis, c'est le tour des goëlettes bretonnes arrivant avec les chasseurs, pour transborder la morue de la première pêche.

Chaque jour on arme une baleinière. Le médecin-major et un officier procèdent à une visite minutieuse des bâtiments, tant au point de vue de la propreté, que de la santé, de la nourriture, du matériel et de l'observation des règles de la navigation.

Ces visites font l'objet de rapports détaillés, qui sont envoyés à la fin de la campagne au Ministre de la Marine. On distribue une prime en argent, aux goëlettes les plus propres, et bien souvent des pénalités et des rappels à l'ordre pour les infractions.

A la suite de chaque visite, le *Lavoisier* donne du pain aux équipages des goëlettes ; notre pain étant fait à bord avec de la farine de première qualité, on se doute avec quelle avidité nos pêcheurs le dévorent, eux, qui ne mangent que du biscuit depuis près de trois mois.

Les chasseurs sont des petits bâtiments affrétés spécialement par les armateurs pour aller prendre en Islande la première pêche des goëlettes bretonnes.

Le rendez-vous à lieu pour le commencement de mai dans les baies de Reykiavik, Patrixfjord, et Dyrafjord pour la côte Ouest ; Faskrudfjord ou Nordfjord, pour la côte Est.

Le chasseur est toujours destiné pour deux goëlettes de la même maison.

Les goëlettes s'amarrent de chaque bord du chasseur ; les équipages

font la chaîne entre la cale des goëlettes et celle du chasseur, sous la surveillance des seconds, munis d'une taille en bois. La morue est passée à la main par paire et comptée à haute voix par un homme qui annonce chaque dizaine nommée « Taillée », laquelle est marquée d'une encoche sur les tailles. On débarque ainsi en une journée jusqu'à 20.000 morues.

Le chasseur apporte avec lui du sel pour renouveler celui des goëlettes. Lorsque l'opération du transbordement est terminée, le chasseur va livrer la morue dans un port désigné et les goëlettes profitent de quelques jours de repos pour laver le linge et faire la propreté puis elles appareillent et continuent de pêcher.

La pêche de la morue est pratiquée par les chalutiers à vapeurs depuis peu d'années.

Les navires à voiles des ports de Dunkerque, Gravelines, Dahouët, Saint-Brieuc, Binic, Portrieux et surtout Paimpol, la pratiquent depuis de longues années.

La Bretagne arme des goëlettes, Dunkerque et Gravelines ajoutent aux goëlettes des dundees, bâteaux d'un plus faible tonnage.

Les équipages d'un bâteau de pêche sont de vingt à vingt-six hommes.

La pêche se fait au moyen de lignes à main. Au début de la campagne l'équipage tout entier pêche durant la journée et se repose la nuit par bordées. Ce n'est que, lorsqu'il n'y a presque plus de nuit, que l'équipage se divise en trois bordées : deux bordées pêchant pendant que la troisième est au repos.

Arrivés sur les lieux de pêche, la grande voile établie au plus près du vent, les pêcheurs se placent le long du navire, au vent, et mettent la ligne à l'eau.

Cette ligne à une longueur de quarante à cent mètres même plus, cela dépend de la profondeur du fond. Elle est munie d'un plomb conique de trois à quatre kilos auquel est fixée perpendiculairement à la ligne, une tige de fer nommée arbalète, de 0m15, à laquelle est attachée perpendiculairement aussi, une ligne plus faible nommée « avançon » longue de trois mètres environ et terminée par l'hameçon.

L'hameçon à douze centimètres de long, il est en acier brillant et lesté par un plomb coulé en forme de poisson.

Chaque bateau à cent lignes en moyenne et cinquante douzaines d'hameçons.

Au début les pêcheurs amorcent avec de la couenne de lard ; certains

emploient un chiffon rouge et dès qu'on a pris du poisson, on amorce avec ce poisson coupé en morceaux si ce n'est pas de la morue ou avec des entrailles de morue.

Celle-ci une fois prise, est passée au *Piqueur* qui lui coupe les ouïes et la jette dans un des parcs placés sur le pont. Le *décolleur* s'en empare, lui enlève la tête d'un simple coup de paume de la main ; elle est ensuite lavée, vidée puis passée au *Trancheur* qui, d'un seul coup l'ouvre en deux, met le foie et la rogue dans des barriques spéciales et jette la morue au *saleur* qui l'arrime en vrac dans la cale remplie de sel.

Les Dunkerquois et Gravelinois logent leur morue à mesure dans une première tonne, ils la retirent 4 ou 5 jours après pour la placer dons une autre tonne avec du sel frais. Cette seconde tonne remplie, on serre son contenu à la presse, on la ferme et on la met à la cale.

Quand le baril ainsi préparé arrive en France, le premier soin de l'armateur est de faire trier la morue par dimensions, laver, brosser et remettre encore en baril avec du nouveau sel.

C'est à partir de ce moment que le poisson est livré à la consommation.

La rogue est mise avec du sel dans un baril percé de trous pour laisser échapper la saumure, elle se conserve ainsi et se vend fort cher aux pêcheurs de sardines.

La question de la rogue étant toute d'actualité, je m'en voudrais de ne pas faire une incursion dans ce que j'appelerai son domaine.

Domaine immense, puisque d'Islande il s'étend en Norvège, à Terre-Neuve et en France ; partout où la rogue est produite, partout où elle est employée.

Quest-ce donc que la rogue ? Des œufs de poissons conservés dans de la saumure et employés par les pêcheurs de sardines, pour attirer ce poisson dans leurs filets.

Nos pêcheurs bretons en emploient des quantités ; ils préfèrent la rogue de morue à toute autre. Il paraît que celle-là seule réussit.

Les rogues de morue coûtent malheureusement fort cher et il n'est pas rare de voir nos patrons de pêche les payer de 110 à 120 francs le baril de 125 kilos.

Que le poisson abonde ou fasse défaut, il faut employer la rogue pour l'attirer. Cette rogue se jette comme du grain que l'on sème ; le pêcheur à la sardine fait le même geste que le cultivateur semant son grain.

Si la pêche est fructueuse, la rogue est remboursée ; mais si par malheur il n'y a pas de poisson, la dépense est faite et bon gré mal gré il faut en passer par là.

C'est alors la ruine, la misère et la famine dans le pauvre intérieur du pêcheur. Or, si les rogues coûtent cher, c'est parce qu'elles nous viennent de Norvège. Les Norvégiens ont, paraît-il, des rogues abondantes bien préparées et fort recherchées. Ils tiennent le marché et c'est eux qui fixent les prix de vente.

Il me semble que cet état de choses pourrait facilement être amélioré.

Je ne conteste pas aux Norvégiens la production énorme de leur pêche ; mais si, comme je l'ai constaté dans mes divers voyages en Norvège, cette pêche est localisée simplement aux îles Lofoten, je crois que nos flotilles de pêcheurs peuvent leur faire concurrence. S'ils ne le font pas, c'est tout simplement parce que c'est un surcroît de travail dont on ne tient aucun compte.

La rogue Norvégienne est-elle bien comme on le prétend, de la rogue de morue à l'exclusion de toute autre ? J'en doute.

J'ai vécu pendant 27 mois parmi les pêcheurs de hareng, dans les mers du Nord, et j'y ai vu de nombreux Norvégiens, ramassant précieusement la rogue de ce poisson.

En Islande, ce sont les Norvégiens qui achètent encore le hareng et les rogues qu'il produit. De là, à un mélange il n'y a qu'un pas.

On se plaint en France de cet état de choses. Pourquoi ne pas chercher à l'améliorer ? On prétend que c'est difficile, je ne le crois pas.

Nous avons en Islande et à Terre-Neuve, des périodes de pêches abondantes. Cette année 1911 fût particulièrement fructueuse, puisque des goëlettes ont pêché jusqu'à 52.000 morues en 2 mois. Qu'est devenue la rogue de ces 52.000 morues ?

Jetée par dessus le bord, tout simplement.

L'équipage étant intéressé au nombre seul de morues, il ne se fatiguera certainement pas à ramasser ce qui ne rapporte qu'à l'armateur seul.

Intéressons les pêcheurs à la rogue, nous aurons un produit que nous paierons bien moins cher qu'aux Norvégiens et, si nous ne pouvons nous passer d'eux, nous pourrons tout au moins, les forcer à baisser leurs prix.

On objecte que ce programme réalisé n'avancerait pas beaucoup et que les rogues françaises arriveraient trop tard. Allons donc !

La pêche de la sardine a lieu à la fin du printemps et la plupart du temps en été. Nos chalutiers de Boulogne ont déjà fait au commencement de Mai deux voyages en France, à chargement complet. On sait les milliers de morues que contient un tel chargement.

Si la rogue était conservée, voilà des bateaux qui, en Mai, apporteraient une première provision de rogues françaises.

Les chasseurs suivraient à leur tour et, avec la première pêche, touchant un port français, ils délivreraient une deuxième provision importante provenant des goëlettes qu'ils viennent de décharger en Islande. Ces dernières arrivant en France en août ou septembre apporteraient encore la rogue de la deuxième pêche. Elle arriverait peut-être un peu en retard, mais joignez ce stock à celui des bricks de Terre-Neuve arrivant plus tard et voilà une sérieuse provision pour l'année suivante.

En août 1911, Monsieur Laurent, administrateur colonial en retraite, a réussi à créer au moyen d'algues marine une rogue artificielle.

Il parait que la sardine s'en montre friande.

Monsieur Fabre Domergue, Inspecteur général des pêches maritimes en a trouvé une autre composée de farines granulées et de substances salées. Cette dernière aussi a donné de bons résultats.

Armé de toutes ces raisons, je crois pouvoir conclure simplement ceci : Si, nos pêcheurs de morue sont intéressés à la récolte de la rogue, nous aurons des rogues Françaises.

Admettons qu'elles ne soient pas en quantité suffisante, elles seront en tous cas moins chères que les rogues étrangères et feront baisser les prix.

Le pêcheur est routinier. Il ne voudra pas de produits artificiels.

Qu'on lui vende donc un mélange de cette rogue artificielle avec la rogue de morue, et si cela donne de bons résultats, qui sait si nous n'arriverions pas à nous passer de l'Etranger qui nous exploite et vend beaucoup trop cher, ce qui lui coûte si peu.

Cette disgression était trop intéressante pour qu'elle soit laissée de côté. J'en reviens au travail de nos pêcheurs à bord de leurs goëlettes.

Le foie de la morue est mis dans des barils, il se décompose et se liquéfie de lui-même. Il fermente comme du cidre, rejetant à l'extérieur du récipient toutes ses impuretés qui flottent au-dessus du liquide, tandis que l'huile reste complètement pure.

On la soutire et on la filtre, elle est alors très bonne. Malheureusement

celle qui est livrée au commerce est triturée à la vapeur et bien souvent mélangée avec d'autres huiles ; elle n'a plus les mêmes qualités que celle que l'on trouve sur les goëlettes.

Cette année, les pêcheurs sont enchantés de la première pêche ; la morue abonde mais le sel leur manquant, ils ont été obligés de venir en acheter à Reykiavik ou de cesser de pêcher.

Disons en passant, que les années précédentes étant peu productives, on accusa les chalutiers à vapeur de détruire la morue. Il n'en est rien, car la morue reproduit d'une façon extraordinaire.

Un savant, Lenwenoeck, a compté 9,344,000 œufs dans un seul sujet.

Dans la belle saison, les fiords d'Islande abondent en petites morues et auprès des stations les eaux en sont noires. Elles sont attirées par les détritus de leurs grands congénères pris dans la saison et, dès qu'un morceau est à l'eau, il est englouti ; leurs facultés digestives dépassent toute expression et en quelques heures l'aliment absorbé est complétement annihilé. Un exemple de cet appétit féroce est dans le fait suivant : l'an dernier à Seydisfjord, l'équipage pêchait la morue le long du bord, il n'était pas rare de voir deux pêcheurs relever ensemble leurs lignes et trouver la même morue sur les deux appâts.

Les morues affectionnent les eaux froides, plus favorables que les eaux chaudes, à leur développement et leur reproduction. Elles descendent avec les courants froids dans les plus grandes profondeurs de l'Océan, puis reparaissent le long de la côte Ouest d'Afrique, où ces courants remontent à la surface de la mer.

Les équipages des navires de guerre stationnant au Maroc, ont pêché de superbes morues sur le banc d'Arguin et cette pêche se pratique journellement sur les côtes du Sénégal.

Pendant notre séjour à Reykiavik, nous avons recueilli l'équipage de la goëlette *“ Fleur d'Ajonc ”*.

Ces malheureux ont été abordés par un chalutier danois ; ce dernier prit le bâteau à la remorque, mais peu après il coulait. Il est heureux qu'il ne faisait pas mauvais temps, car il est à craindre qu'on ait eu à déplorer la perte de tout l'équipage.

Les pêcheurs ne se plaignent pas du mauvais temps.

Mais, s'imagine-t-on ces faibles goëlettes, arrivant en Islande au moment où passent les plus violentes dépressions ?

S'imagine-t-on leurs équipages en lutte continuelle contre les éléments, travaillant malgré celà, sous un froid rigoureux, dans l'eau, les détritus

de toutes sortes et n'ayant pour tout abri qu'un pauvre poste étroit, à peine chauffé, humide, exhalant des relents de saumure ?

Et tout celà, pour un salaire dérisoire ! Pourtant, on les rencontre heureux de leur sort.

Les uns, ont les oreilles à vif, d'autres les mains crevassées ; ils travaillent quand même et reviendront encore, toujours, sans se lasser.

Ils ne cesseront que lorsqu'ils seront usés ou qu'une lame après les avoir choisis, les engloutira à leur tour.

C'est tout simplement de l'héroïsme et les pècheurs ne s'en doutent pas.

V

Départ de Reykiavik. — Patreksfjord. — Isafjord. — Excursion à Hnifdals. — Dyrafjord. — Retour à Reykiavik.

Nous appareillons enfin de Reykiavik et nous n'en sommes pas fâchés car, le séjour sur cette rade si peu abritée devient énervant. A chaque instant, nous sommes obligés d'allumer les feux et de faire le service à la mer dès que les vents fraichissent du Nord ou de l'Est ; puis, nous sommes mouillés très loin de la ville, ce qui rend les communications plutôt difficiles.

Le *Lavoisier* fait route vers le Nord-Ouest pour doubler la presqu'île du Snefel.

Le Snefel est un superbe glacier, situé à 66 milles (122 kilomètres) de Reykiavik ; de la rade, par beau temps nous apercevions cette montagne élevée de 1400 mètres environ. Elle est formée de deux pics toujours couverts de neige. Par temps clair, leur aspect est féerique car ils semblent se noyer dans l'azur bleu du ciel.

La montagne s'abaisse régulièrement vers le large et forme une côte très basse ; c'est cette côte qu'il nous faut longer pour atteindre Patreksfjord.

Sortis de Reykiavik nous traversons l'immense baie de Faxafloï, qui n'offre rien de particulier aux regards. Ce sont toujours les mêmes aspects de montagnes dénudées, couvertes de neige, avec les sommets ensevelis dans les nuages.

En approchant du Snefel on aperçoit à sa base, le petit mont conique du Stapafel et le rocher remarquable du Londrangar. Ce rocher est bizarre, il se détache sombre sur le fond neigeux de la côte. Visible de fort loin, il a l'aspect d'un brick à la voile ; je me demande quel cataclysme effrayant, a pu l'élever ainsi, dans cette forme unique et tourmentée.

Le *Lavoisier* longe toute la côte du Snefel à petite distance ; elle est basse, dénudée et complétement dépourvue de végétation. Çà et là de petits cônes volcaniques, s'élèvent comme des verrues sur cette terre d'un brun rouge et jaunâtre.

Nous voici, par le travers de la pointe de Ondverdarnes, qui termine au Sud la grande baie du Breidfjord. Nous atterrissons ensuite sur Staalbjerg Huk ; cette pointe qui ferme au Nord le Breidfjord est très curieuse et, dès que je l'aperçois, il me semble voir un immense escalier se découpant sur le ciel. Les pêcheurs français ne la connaissent d'ailleurs que sous le nom de *Pointe des Escaliers*.

Ici, la côte change complètement d'aspect. Ce sont des promontoires se terminant par des falaises escarpées, terminées par des pointes ayant sensiblement le même aspect que celui d'ün éperon de croiseur.

C'est maintenant le Patreksfjord, formé au sud, de pointes échelonnées de baies de sable, avec un cul de sac de montagnes peu élevées et couvertes de neige.

Au Nord la pointe de Talkna, plateau élevé de 400 mètres, puis une langue de gravier, sorte d'épi s'avançant perpendiculairement au fiord, reste d'ancienne moraine frontale et voilà la rade de Patrix.

Nous apercevons une forêt de mâts. Ce sont les goëlettes françaises et tout près d'elle, le *Notre-Dame de la Mer*.

Nous sommes appelés à rencontrer souvent ce dernier navire dont la mission continuelle est d'être avec nos pêcheurs.

Que dirais-je de Patreksfjord ? Soixante maisons échelonnées sur une longueur de un kilomètre environ et semblant écrasées par un haut plateau presque vertical formé d'une terre grisâtre, remplie d'éboulis et de crevasses, dans lesquelles achève de se fondre la neige qui s'y est amoncelée.

La petite église se détache toute blanche au milieu des maisons. Dans l'Est du village, une grande échancrure rompt la monotonie du paysage ; mais, c'est toujours le même aspect de cailloux et toujours l'absence totale de végétation. Voilà Patreksfjord ; on y est à l'abri et c'est le principal.

Visite des goëlettes, réparations sur celles qui le demandent, exercices à bord durant notre séjour.

Le Dimanche matin, nous avons Messe à bord du *Notre-Dame de la Mer*. La chaloupe y conduit nos marins ; chaque goëlette y envoie des

hommes et, pendant que flotte la flamme blanche à Croix-Rouge, l'aumonier des Œuvres de Mer appelle sur tous ces marins assemblés la clémence et la protection divine.

Ils en ont besoin. Rien ne m'a paru plus beau que cette simple cérémonie, si loin de notre beau pays de France.

Pas d'apparât, une modeste grand'messe à bord d'un petit bateau, ayant pour nef l'immense voûte bleutée et pour dalles, la vague qui moutonne, mais si peu qu'on dirait un tapis fait exprès. Les voix mâles de ces durs matelots, élevant haut leurs âmes dans l'hyme superbe de l'*O Salutaris*, le prêtre au-dessus d'eux voulant élever plus haut encore le Pain de Vie, pour bénir ensuite ces hommes qui partiront demain plus vaillants et plus forts toujours pour le même but : l'Inconnu, n'est-ce pas là l'affirmation pure et simple du *Credo* ?.

Cette simple cérémonie m'a vivement impressionné et j'en conserve un profond souvenir.

C'est par un temps maussade que nous quittons Patreksfjord pour nous rendre à Isafjord où nous devons rencontrer le courrier.

Le temps est gris, il pleut et il fait froid. Cette partie de côte est haute et à peu près uniforme ; il semble que les sommets escarpés des montagnes sont plus élevés au fur et à mesure qu'on monte vers le Nord.

Nous passons devant Dyrafjord, Onondarfjord et Sugandafjord. L'entrée de Dyra est remarquable, la neige y est abondante et dans cette vaste échancrure de la côte, les montagnes ont l'aspect de pyramides se détachant en noir sur le fond blanc des terres environnantes.

Après le Sugandafjord les montagnes s'élèvent brusquement, puis, c'est la vaste baie que forme l'Isefjord un des plus profonds de l'Islande.

Le *Lavoisier* longe la rive Sud, auprès de laquelle il semble un atôme. Les montagnes me paraissent fantastiques ; elles sont en partie couvertes de neige et leur versant est pour ainsi dire à pic. Elles sont striées de blanc et de brun rougeâtre, dû à la présence du pyrite de fer, parmi lequel une herbe jaunie a de la peine à se faire jour.

Çà et là, la neige a commencé à fondre se répandant en cascades ; un retour du froid a congelé ces cascades, et c'est maintenant de superbes stalactictes de glace, d'un vert d'eau du plus heureux effet.

La côte s'ouvre brusquement comme un changement de décor instantané dans un théâtre : c'est la baie de Bolundarvik. Toute une agglomération de maisons s'étage au-dessus du rivage, des motor-boat sont mouillés dans la baie, puis le village disparait. C'est encore les hautes

montagnes, avec des roches erratiques écroulées à leur base, puis voilà l'entrée du Skutulsfjord au fond duquel se découvre peu à peu la ville d'Isafjord.

Le *Lavoisier* semble se perdre entre les deux rives du Fiord. De chaque côté les montagnes se font abruptes, sans aucune saillie, et le fiord se resserre de plus en plus, pour former la rade de Praestebugt où l'ancre est mouillée avec un grand fracas de chaîne, répercuté par la rive du fiord, dont nous sommes à peine à 500 mètres.

Isafjord est la deuxième ville de l'Islande.

L'aspect de cette petite ville est certainement un des plus curieux que nous ayons à voir sur cette côte lugubre. Qu'on s'imagine le Skutulsfjord, formant un sac dont les rives très élevées se terminent par un fond tout à fait différent des côtés.

Partant de la rive gauche, une langue de gravier comme on en trouve dans tous les fiords d'Islande. Ici, ce reste de moraine frontale sert de base à la ville entièrement construite dessus.

Cette moraine court d'abord perpendiculairement à la rive ; elle décrit ensuite une sinusoïde régulière qui se rétrécit de plus en plus, pour venir former avec son extrémité et la rive droite du fiord, un chenal étroit nommé Musslingen.

La partie intérieure, le Pollen, forme donc une deuxième rade très bien abritée et c'est dans cette rade que se font toutes les transactions commerciales.

Rien n'est plus gai que la ville d'Isafjord vue de la rade extérieure.

Dès que le soleil darde ses rayons au-dessus des montagnes, les maisons peintes en couleurs diverses jettent une note très pittoresque sur le fond de neige du fiord.

A droite et à gauche, les rives très hautes se terminent en pente douce, puis c'est un changement complet dans l'uniformité du paysage.

Là, une dépression toute blanche de neige, un ravin tourmenté dans lequel coule en cascades bruyantes, un ruisseau grossi par la fonte des neiges. A gauche, dans le fond du fiord, le mamelon de l'Hafrafel en forme de coupole, semble posé sur le coussin de neige dont le plateau supérieur de la montagne est revêtu. Puis une autre vallée creusée de ravins et de fondrières, dans lesquels l'eau arrive à flots de toutes parts ; c'est l'apport de toutes ces eaux qui forme le Pollen.

On peut dire que l'Isafjord est un des plus jolis endroits de l'Islande, si



Station de commerce d'Isafjord

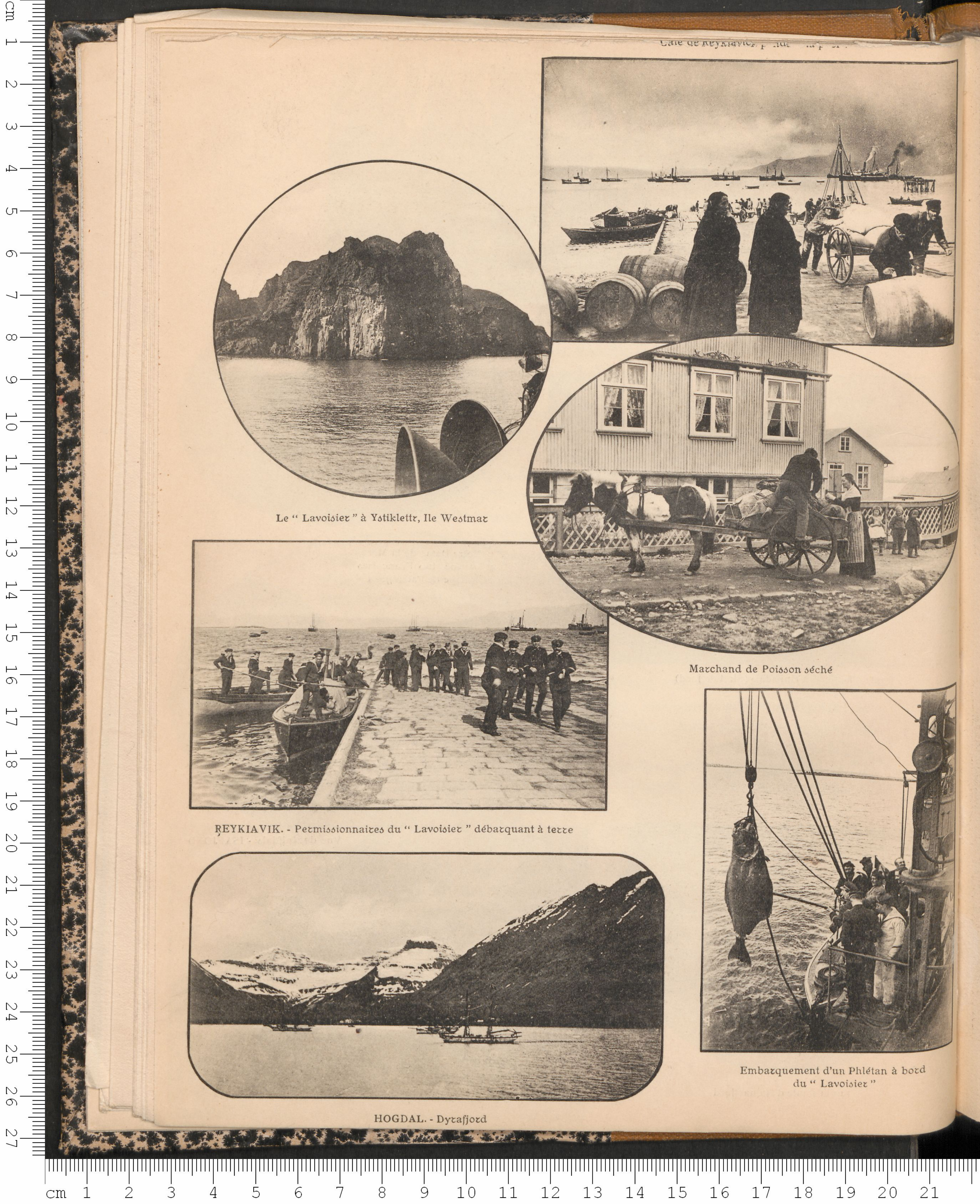
Marins Français
en excursion dans l'Ile

Route d'Isafjord à Hnifsdals (Skutulsfjord)

Notre-Dame de la Mer
et les Goëlettes Françaises
au mouillage de Patrixfjord

Vue de Hnifdals. - ISAFJORD

Sur la Route d'Hafnarfjord



Cale de Reykiavick, [illegible]

Le " Lavoisier " à Ystiklettr, Ile Westmar

Marchand de Poisson séché

REYKIAVIK. - Permissionnaires du " Lavoisier " débarquant à terre

Embarquement d'un Phlétan à bord du " Lavoisier "

HOGDAL. - Dyrafjord

toutefois ce qualificatif est applicable à l'Islande. Nous y passons le Dimanche.

Ce jour là, le temps est beau, quoique un peu maussade et je projette une partie de pêche à Hnifdals, petite localité située à l'entrée du Skutulsfjord. J'entraîne à ma suite deux camarades.

De grand matin, munis de provisions et armés de cannes à pêche, nous débarquons sur la plage au Nord de la ville.

Comme partout ailleurs, nous sommes accueillis par l'odeur *Sui Generis* de l'Islande.

La plage est en effet couverte de morues.

Les unes déjà sèches, sont en piles recouvertes de bâches ; d'autres, sont étalées sur le gravier et des femmes les retournent pour les faire plus rapidement sécher. Plus loin, c'est un charnier où tripailles et poissons voisinent ensemble, dans une sorte de boue gluante et infecte où pataugent des hommes employés au décollage et à la préparation de la morue.

La ville est propre. Les maisons en bois peint ou en torchis recouvert de tôle, sont toutes d'un aspect coquet et enluminées de couleurs verte, jaune ou rouge.

La petite église, située à l'extrémité Ouest de la ville, est peinte en jaune clair et, malgré le cimetière en désordre qui l'entoure, elle ajoute sa note de gaieté à l'ensemble de la petite cité.

Nous prenons la route qui conduit à Hnifdals. C'est plus tôt un mauvais chemin serpentant à la base de la montagne et longeant la rive gauche du fiord.

Là, c'est une fondrière, ici une sorte de pont de neige congelée ; de distance en distance, des ruisseaux traversent le chemin en le ravinant de part et d'autre. Partout, sur les bords et sur les flancs de la montagne, des éboulis, des blocs énormes de rochers calcinés provenant de la crête, laquelle vue d'en bas, n'a plus du tout le même aspect qu'elle présente du fiord.

Ce sont d'immenses aspérités, déchiquetées, prêtes à se détacher et l'on se demande quel effrayant cataclysme a pu créer tout celà.

Nous rencontrons bon nombre d'Islandais et d'Islandaises en tenue de fête ; ils échangent avec nous un salut empressé. Plus loin, un couple à cheval ; l'homme tient avec lui un enfant, la mère descend de cheval pour éprouver la solidité de la neige sur un ravin qu'elle comble, et rien

n'est plus curieux que de voir chevaucher ces gens, d'assez forte carrure, sur leurs poneys si petits.

La vallée de Hnifdals s'offre tout à coup à nos regards. C'est presqu'une surprise car elle apparait dans un décor magnifique. A droite, c'est le large ; au loin les flancs neigeux du Ritur Huk, terminant au Nord l'entrée du fiord. A gauche, c'est l'immense montagne de Osshild, dont le pied baigne dans une mer à peine ridée, puis plus près, le rivage où s'échelonnent les maisons des pêcheurs, formant un arc de cercle presque régulier.

Comme à Isafjord, les habitations sont riantes et coquettes. Sur le sol, des tas de morues recouverts de bâches et, auprès des maisons, des sortes de claies en charpentes étagées, supportent des milliers de poissons suspendus par la queue.

Ces poissons coupés en tranches, sont la principale nourriture des Islandais, qui consomment peu ou point de morue. C'est une sorte de chat de mer, de couleur violette, n'ayant pour toute arrête que l'épine dorsale. Sa chair est très blanche et très bonne, son aspect seul est repoussant ; la tête a beaucoup d'analogie avec celle du chat, mais elle est munie de dents aigües se croisant en dehors des lèvres.

Un ruisseau serpente au milieu des prairies et, si ce n'est l'état spongieux et humide du sol à certains endroits, la promenade en même temps que la pêche seraient très agréables.

Le poisson n'abonde pas et, après avoir pris quelque menu fretin dans de petits ruisseaux, je me décide à remonter seul la rivière jusqu'au fond de la vallée.

La vue de cette vallée mérite une description ; le fond forme une cuvette garnie d'herbe, dont les bords vont en s'évasant de chaque côté jusqu'aux flancs raboteux de la montagne.

J'atteins un pont rustique jeté sur le torrent et c'est ensuite un groupe de huttes Islandaises qui attire mon attention.

Qu'on imagine un amas rectangulaire de terre et de cailloux d'un mètre de haut ; au-dessus, débordant à peine le toit de la maison recouvert de terre, une petite cheminée et voilà l'habitation ou plus tôt la chaumière du pauvre, c'est le baër.

Ces habitations sont rares et tendent à disparaître ; dans mes excursions, j'ai remarqué quantité de leurs ruines, ce qui prouve que l'Islandais s'enrichit et se modernise.

Je descends la vallée en pêchant, et lorsque je rejoins mes compagnons, il est déjà l'heure de regagner le bord.

Le temps froid, les pieds trempés, un peu de fatigue, tout cela nous engage à nous réchauffer dans un Kaffi du village.

Pour la modique somme de 25 eyres (0 fr. 35) on nous sert un assez bon café avec du lait et des gâteaux que nous trouvons délicieux. Un grand jeune homme, superbe spécimen de la race, pousse l'amabilité jusqu'à nous offrir des cigares. Il baragouine un peu d'anglais mais je le comprend difficilement.

Ce repos nous était nécessaire, et c'est ensuite d'un pas alerte que nous prenons la route du bord.

Notre bagage est léger car nous n'avons rien pris.

Il est un peu tôt encore pour faire les pêches fructueuses que l'on est en droit de s'attendre en Islande. Néanmoins, l'excursion est salutaire ; elle change de la vie du bord, si monotone, et parfois peu gaie. Nous en avons ressenti les effets par une nuit excellente à l'encontre des nuits habituelles d'insommie.

Pendant notre séjour à Isafjord, nous avons joui presque tous les jours d'un soleil resplendissant. Il donnait sa lumière pendant près de 14 heures, et gratifiait le Fiord d'une température de 15 à 20° centigrades : les journées se passaient ainsi sur le pont, dans un bien être auquel nous n'étions plus accoutumés.

Le courrier étant retenu par la banquise, le *Lavoisier* lève l'ancre et nous faisons route pour le Dyrafjord.

Le *Lavoisier* franchit à nouveau l'entrée du Fiord en longeant les rives Sud. Il serait fastidieux de décrire une deuxième fois cette côte dont l'aspect est toujours le même, morne et triste ; détail à noter, la neige a beaucoup fondu.

Après avoir réglé les compas, nous faisons route pour Dyrafjord. Comme je l'ai dit précédemment, on remarque dans le Fiord deux montagnes en forme de pyramides ; c'est à l'aide de ces deux montagnes que les navigateurs reconnaissent le Dyrafjord des autres entrées qui n'offrent aucune particularité lorsqu'on les voit du large.

Nous entrons dans la baie et le *Lavoisier* mouille en rade d'Hogedal, par le travers de la vallée.

Il n'y a aucun bateau sur rade. Je crois que notre séjour ne sera pas gai, car nous sommes mouillés assez loin du rivage de crainte des rafales venant du Nord.

Hogedal forme un village d'une quarantaine de maisons, disséminées au bord du rivage.

La baie est assez curieuse ; les montagnes, au lieu d'avoir leurs arêtes dans le plan du fiord, les présentent perpendiculairement aux rives. C'est ici une vaste plage s'élevant en pente douce au fur et à mesure qu'on s'avance dans le fond de la vallée ; celle-ci est une suite d'ondulations prolongées jusqu'à des hauteurs moyennes. De chaque côté, la montagne s'élève abrupte et noirâtre, tandis que dans le fond, ce sont des pics élevés et arrondis dont les flancs sont couverts de neige. Un ruisseau tombe en cascade dans le ravin creusé entre les deux montagnes et serpente ensuite au milieu des prairies. Il paraît qu'en été, ce petit cours d'eau abonde en saumons.

Partout dans le fiord, ce sont de grandes lignes harmonieuses qui unissent les montagnes aux collines. Dans le fond, nous apercevons le sillon sur lequel s'élève le village de Thingeyri. Au-dessus, les monts succèdent aux monts et dans le lointain, un glacier se confond avec l'azur bleu du ciel. Au levant, c'est grandiose, c'est superbe et c'est un changement complet avec l'uniformité du Patreksfjord et de l'Isafjord. Quelques fermes s'élèvent sur les rives où l'herbe commence à verdir, mais elles sont plutôt rares.

A bord, l'équipage se distrait en pêchant à la ligne. On prend de très belles plies, ce qui varie un peu notre ordinaire de bœuf et de conserves.

Quelques bateaux Islandais viennent mouiller sur rade, ainsi que la *France,* le navire ambulance de la Société des Hôpitaux.

Ce sont des événements sans importance peut-être ailleurs, mais ici dans cette monotonie continuelle, c'est une diversion.

Chaque jour, le journal est affiché ; oui, le journal du *Lavoisier*. Le poste de T. S. F. reçoit les nouvelles transmises par le Marconi Anglais (Pouldu) par le poste Allemand de Norddeich et par la Tour Eiffel. Chaque nuit, notre télégraphiste, l'écouteur à l'oreille, rédige notre journal ; il note également le *top* que donne la Tour Eiffel pour l'heure temps moyen de Paris.

Quelle merveilleuse découverte ! Penser qu'à des milliers de kilomètres nous entendons le manipulateur d'un poste de télégraphie sans fil ! J'ai écouté les chocs de l'onde dans l'écouteur de l'appareil ; il me semblait à ce moment voir l'opérateur lui-même, la main sur la manette de son transmetteur.

Il se forme à bord, une escouade de sports et une escouade de pêcheurs. Tout cela donne de la distraction. Les sportmen s'entraînent sur la dunette ; on les envoie même à terre pratiquer le saut en hauteur et les

exercices de force pendant que les pêcheurs vont seiner sur les rives d'Hogedal.

Les jours passent ainsi beaucoup plus vite, surtout lorsqu'on attend des lettres.

Les goëlettes de Gravelines et de Dunkerque commencent à rallier.

On les visite au fur et à mesure, puis le *Lavoisier* fait route pour Reykiavik où nous avons, il faut l'espérer, de bonnes nouvelles à nous attendre.

Après une nuit fatigante passée dans une mer formée d'une grosse houle, nous mouillons à Reykiavik.

Le vaguemestre est aussitôt envoyé à terre et nous l'attendons avec impatience. Son embarcation revient chargée de sacs ; on met au moins une heure à procéder au dépouillement.

Enfin, nous avons nos lettres ; chacun s'absorbe dans sa lecture ; la pensée est alors bien loin du *Lavoisier* et de l'Islande et c'est à bord le silence religieux d'une église.

Les mousquetaires ne crient plus, l'officier de quart a disparu et le Boscot comme nous appelons le Maître de Manœuvre a ramassé son sifflet. Puis, c'est l'heure du diner, la vie reprend son cours, mais un cours plus joyeux ; chacun raconte des nouvelles, dans l'espoir d'en recueillir. On bavarde haut, aux plats de l'équipage et, le lendemain et le surlendemain, jour de l'Ascension, le charbon se fait avec entrain.

Les chalutiers arrivent sur rade. Un d'eux nous fait cadeau d'un superbe flétan pour l'ordinaire de l'équipage. Cet énorme poisson pesait 120 kilos et il nous a fallu installer un palan sur le bossoir de la vedette pour l'embarquer à bord.

Le jeudi de l'Ascension ayant été absorbé par l'embarquement du charbon, a été remplacé par le vendredi après-midi, le samedi à partir de 9 heures du matin ainsi que le Dimanche.

Des excursions s'organisent. Les uns vont à Hafnarfiord, d'autres s'enfoncent dans l'intérieur pour revenir harassés le soir.

Le temps n'étant guère favorable, je me réserve une plus belle journée pour organiser une partie de pêche à la truite.

Les jours s'écoulent ensuite bien monotones car, il fait presque toujours mauvais temps sur la rade ; pluie et vent semblent s'y être donnés rendez-vous.

Cependant les chalutiers français sont de plus en plus nombreux ; ils appareillent chaque soir pour aller chaluter au milieu de la baie ; de la

rade nous les voyons au large se livrer à la pêche, puis ils rentrent le matin chargés de poissons.

Comme ils ne gardent que la morue, l'équipage du *Lavoisier* a sa grande part dans ce que les pêcheurs appellent le faux poisson (raies, carrelets, colins ou lieux, loups de mer, etc.).

Ce poisson, s'il n'est pas jeté à la mer est laissé au pratique Islandais, qui conduit le chalutier sur les meilleurs fonds de pêche et c'est sa propriété. Rien n'est plus curieux que l'aspect de la cale de Reykiavik à cette époque, elle est encombrée par les embarcations chargées de poissons et les habitants de la ville venant y faire leurs achats.

Le dimanche de la Pentecôte s'annonçant assez beau, je me décide à partir pour la pêche à la truite.

Vite, je prépare les engins et je suis d'ailleurs muni de vers de terre superbes. J'ai pour ainsi dire pratiqué leur élevage à bord.

Les marins qui vont en corvée cultiver le jardin de l'hôpital m'en apportaient chaque jour une certaine quantité ; j'ai installé une boîte en fer garnie de terre, de mousse et de marc de café, sur les conseils d'un vieux pêcheur parisien. Dans cette boîte, les verres ont grossi, sont devenus frès vivaces et très rouges, conditions excellentes pour prendre de la truite. Enfin, bien lesté de provisions, je quitte le bord accompagné de deux autres pêcheurs, toujours les mêmes. Nous avons onze kilomètres à faire et la route à trois, nous paraîtra moins longue.

En traversant la ville, nous sommes amusés un instant par le marchand de poisson séché. Qu'on s'imagine une sorte de charrette attelée d'un de ces petits poneys particuliers à l'Islande. La voiture est emplie d'une chose innommable et informe ; c'est ce poisson que nous voyons à sécher comme du linge, à ces sortes d'échafaudages élevés auprès des habitations de pêcheurs. Il faut croire que ce poisson est bon marché ou fort goûté des Islandais car le marchand en vend beaucoup, semblant en augmenter la valeur, dans un idiome guttural, auquel nous ne comprenons naturellement rien.

Je n'ai pu résister au plaisir de lui sacrifier un cliché, pendant qu'une ménagère en costume national, lui marchandait ce que j'appellerai une sorte de lanière racornie et presque repoussante.

C'est d'un pas allègre que nous atteignons les hauteurs de Schola Varda. Devant nous, la route, une route superbe, serpente au milieu des champs de cailloux.

Nous avons parfois un paysage ravissant quand nous arrivons sur les

hauteurs. Nous découvrons alors toute cette presqu'île de Reykianes, immense champ de lave, champ sombre, presque plat, au-dessus duquel s'élèvent les cratères éteints de Kellir et du Thorbjornsfell.

Il est fâcheux que nous ayons du vent et malheureusement des grains, car la promenade est jolie.

Nous traversons des ponts rustiques, jetés sur les ruisseaux comme une note plus gaie dans un paysage se faisant peu à peu, tout différent de ceux entrevus jusqu'ici.

La verdure qui est à cette époque l'apanage de Reykiavik, fait défaut maintenant ; quelques fermes au milieu d'un champ se trouvent sur notre passage mais c'est tout ; après deux heures de marche, nous arrivons à la rivière, but de notre expédition. C'est plutot un ruisseau, mais un ruisseau profond, coulant gaiement au milieu des coulées de lave qui affectent ici des formes bizares.

On dirait du plomb en fusion jeté goutte à goutte dans de l'eau et amoncelé ensuite en blocs enchevêtrés.

Après nous être rapidement restaurés en battant la semelle, car il fait froid, nous pêchons. Au début c'est du menu frétin ; mais en remontant, le ruisseau se resserre de plus en plus et le poisson est plus gros.

Pour ma part, je puis dire sans crainte d'être immodeste que j'ai pris non seulement les plus belles pièces, mais aussi le plus grand nombre et je le dois à mes vers élevés avec soin.

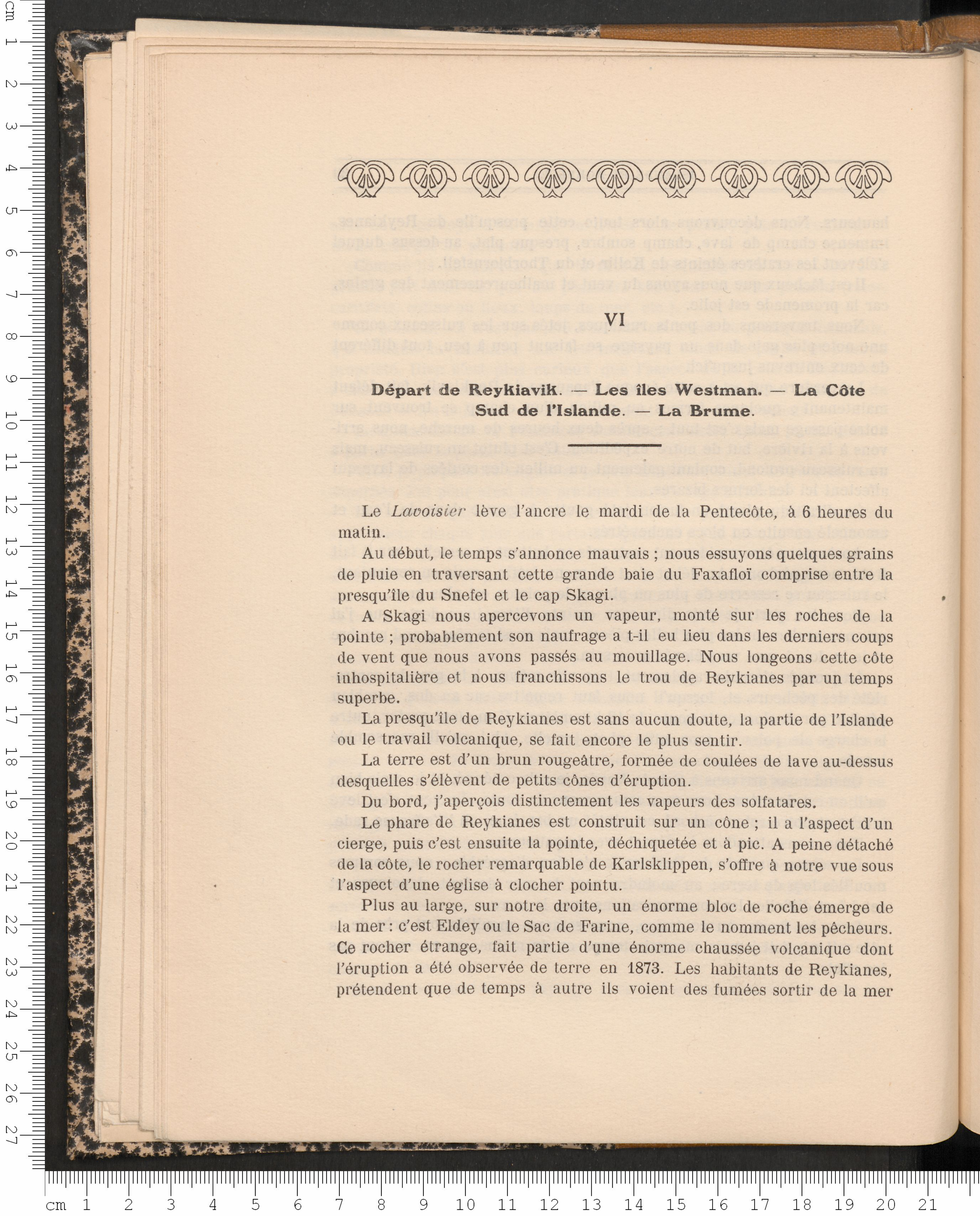
La journée s'écoule rapidement, trop vite même, à la grande contrariété des pêcheurs et, lorsqu'il nous faut remettre sac au dos, combien pénible paraît alors cette route de 12 kilomètres. Il me faut porter, outre la charge de poisson, mon utile photo-jumelle. Ah ! qu'elle me semble lourde.

Quand nous arrivons à Schola Varda, je suis exténué, et je crois bien qu'il en est de même pour mes compagnons de route. Le vent s'est levé à l'Est et notre retour à bord est plutôt un baptême, oh ! l'affreuse rade.

Tous, nous attendons le départ avec impatience.

Le séjour en rade de Reykiavik n'a rien d'agréable ; nous sommes mouillés loin de terre ; au moindre vent la mer devient clapoteuse et rend fort difficiles les communications avec la terre.

Dans les fiords, au contraire, nous sommes mouillés tout près de la côte ; il n'y fait jamais mauvais temps ou du moins, on en ressent pas les effets.



VI

Départ de Reykiavik. — Les îles Westman. — La Côte Sud de l'Islande. — La Brume.

Le *Lavoisier* lève l'ancre le mardi de la Pentecôte, à 6 heures du matin.

Au début, le temps s'annonce mauvais ; nous essuyons quelques grains de pluie en traversant cette grande baie du Faxafloï comprise entre la presqu'île du Snefel et le cap Skagi.

A Skagi nous apercevons un vapeur, monté sur les roches de la pointe ; probablement son naufrage a t-il eu lieu dans les derniers coups de vent que nous avons passés au mouillage. Nous longeons cette côte inhospitalière et nous franchissons le trou de Reykianes par un temps superbe.

La presqu'île de Reykianes est sans aucun doute, la partie de l'Islande ou le travail volcanique, se fait encore le plus sentir.

La terre est d'un brun rougeâtre, formée de coulées de lave au-dessus desquelles s'élèvent de petits cônes d'éruption.

Du bord, j'aperçois distinctement les vapeurs des solfatares.

Le phare de Reykianes est construit sur un cône ; il a l'aspect d'un cierge, puis c'est ensuite la pointe, déchiquetée et à pic. A peine détaché de la côte, le rocher remarquable de Karlsklippen, s'offre à notre vue sous l'aspect d'une église à clocher pointu.

Plus au large, sur notre droite, un énorme bloc de roche émerge de la mer : c'est Eldey ou le Sac de Farine, comme le nomment les pêcheurs. Ce rocher étrange, fait partie d'une énorme chaussée volcanique dont l'éruption a été observée de terre en 1873. Les habitants de Reykianes, prétendent que de temps à autre ils voient des fumées sortir de la mer

dans cette direction. Beaucoup de vieux pêcheurs français, m'ont affirmé avoir navigué parmi de la pierre ponce dans ces parages.

De Reykianes, le *Lavoisier* fait route sur les îles Westman, en laissant dans le Nord, la bande plate de terre qui forme la côte d'Islande. Nous apercevons les petites stations de commerce ; les hautes chaînes des montagnes du Geitahlidarfell et le groupe volcanique du Krisuvik.

Les cônes d'éruption, les taches jaunes de soufre et les vapeurs des sources d'eau chaude, témoignent à nos yeux, l'activité volcanique passée et présente,

Plus au loin, enfouis dans les nuages, on distingue de hauts sommets striés de neige, et les immenses glaciers de l'Eyjafjalla et du Myrdals.

Nous passons tout près de trois roches remarquables. Elles semblent pousser comme des troncs d'arbres presque droits et qu'on aurait élagué de leurs branches, mais en approchant leur aspect change, elles sont moins uniformes : ce sont les Thrygandar.

Voici plus au loin, le groupe volcanique des îles Westman.

Elles s'élèvent brusquement de la mer jusqu'à une altitude de 286 mètres, leur aspect est très pittoresque et même gai, car en cette saison, elle n'ont aucune trace de neige et, à côté de sommets rougeâtres et gris, on aperçoit un gazon d'un vert tendre qui rappelle ici le printemps de là-bas, le printemps de *chez-nous*.

Le *Lavoisier* jette l'ancre dans un anse, formée à la partie Nord de l'île principale Hémaey, par une colline déchiquetée et creusée par le feu, nommée Ystiklettr.

Du bord, nous avons un panorama de l'île qu'il est fâcheux de ne pouvoir photographier ; nous n'y passons que deux heures et j'ai le soleil en plein dans l'objectif.

Le village d'Hemaey s'étage en partant des flancs du cône volcanique Helgafell qui domine l'île. C'est d'abord l'église, puis les maisons s'étendant jusqu'aux rives de la rade intérieure, sorte de port naturel, formant presqu'un cercle abrité par les sommets de Kliff, Hemaklettr et Ystiklettr.

Ce dernier massif est d'un aspect des plus curieux ; c'est un énorme bloc jaunâtre, dont le sommet de gazon repose en quelque sorte sur des scories volcaniques, exactement semblables aux déchets des hauts fourneaux.

La base de cet énorme rocher est composée d'un bloc jaune, creusé de milliers de petites alvéoles dans lesquelles sont réfugiées des quantités innombrables et variées de mouettes, macareux et guillemots.

Une grotte superbe passe sous le massif et le traverse de part en part.

Les officiers m'ayant gracieusement invité à les accompagner, j'ai pu aller y prendre quelques clichés ; malheureusement le mauvais éclairage m'a empêché d'òbtenir ce qui eût été curieux et beau à prendre.

La grotte dans laquelle nous nous sommes introduits avec le doris est immense. Dans l'intérieur, on a l'illusion d'une voûte de ces vieilles cathédrales sombres, comme on en rencontre tant en France.

Une anse resserrée, tout auprès de la grotte, valait aussi la peine qu'on la visite.

Nous avons halé le doris à terre et, grimpant parmi des rochers presque à pic, nous avons pour ainsi dire violé le domaine des oiseaux de mer.

Les mouettes font leurs nids comme les autres oiseaux, avec du guano et du varech ; mais les macareux, espèce de perroquets de mer, ont des trous peu profonds, creusés comme des terriers à lapin. L'œuf est posé à terre, plus allongé et plus gros que celui de la poule. On se demande comment un oiseau de si petite taille, peut en produire de si gros.

Dans cette anse, j'observe un curieux effet de lumière ; quoique à contre-jour, Hemaey nous apparaît entre deux parois de rochers comme le fond d'un théâtre entre les coulisses ; j'ai voulu sacrifier un cliché, mais c'était mieux à l'œil que le résultat obtenu.

Le *Lavoisier* jette à pleins torrents une fumée noire et épaisse ; c'est une invitation à rejoindre le bord.

Pendant notre excursion, l'équipage s'est livré à la pêche. Beaucoup d'hommes ont pris de superbes rougets, des plies énormes, une grosse morue et un loup de mer.

Il est cinq heures du soir lorsque le *Lavoisier* appareille.

Le temps est superbe. La mer et le ciel d'un beau bleu, d'autant plus pur, que le soleil se rapproche de l'horizon.

J'admire alors, dans toute sa sauvage grandeur, la côte Sud de l'Islande.

D'abord, la pointe si curieuse de Portland, se détachant toujours en noir sur le fond moins sombre des terres environnantes. C'est une large paroi à pic, contrefort du mont Dyrholar et qui doit son nom, aux deux ouvertures en forme de portes, dont son extrémité est percée ; puis, c'est devant le bord Sud du cap, les rochers détachés de Portlandrangar.

Au fur et à mesure que le *Lavoisier* poursuit sa route, nous découvrons Reynisfjall et Hjorleifshodi, collines isolées, ayant à peu près le même aspect que Portland.

Des rochers bizarres, sortes d'aiguilles, s'élèvent dans la mer à l'extrémité de ces pointes. Au-dessus des terres, les monts s'étagent sans suite, dominés par le superbe glacier du Myrdals, dont la crète forme une ligne pure et uniforme qui se confond avec l'azur bleuté du ciel.

La côte disparait ensuite peu à peu. C'est une côte basse, très large et composée tantôt de lagunes ou de marais, tantôt de sables inondés par les torrents émissaires de la fonte des neiges.

C'est la côte terrible ! Aucun chemin ne peut y être tracé, pour conduire de la mer à un lieu habité et, comme les naufrages y sont fréquents, on y a construit une maison destinée à servir de refuge et de point de départ aux sinistrés.

Cette maison est très visible du large aujourd'hui qu'il fait beau, mais malheureusement il paraît qu'il n'en est pas toujours de même.

C'est une construction élevée sur une dune ; ses parois sont peintes en rouge avec une croix blanche. Brr ! cela donne le frisson de voir cette maison isolée, et je me représente la scène d'un navire faisant côte au début de la saison, par une mer démontée, sans vue aucune, parmi les bourrasques de neige.

L'an dernier, j'ai vu un atterrissage par mauvais temps, sur Portland. Je me rappelle avec effroi, cette nuit terrible. Cette veille incessante, ce jour aussi effrayant que la nuit, et, dans la tempête de neige, la masse sombre du Cap apparaissant tout à coup, comme par hasard, à travers un voile opaque de flocons que charriait un vent furieux.

C'est ce qui m'a frappé le plus de la côte d'Islande et, je me la rappellerai toujours sous cet aspect.

Enfin, nous apercevons Ingolfshodi ; c'est le seul point rencontré depuis Hjorleifshodi. C'est une pointe qui, nous apparait de la mer, comme un îlot quadrangulaire, élevé vers le large et incliné doucement vers l'intérieur.

Il est deux heures du matin, lorsque nous en sommes par le travers ; le jour est superbe et le soleil émerge des sommets neigeux comme un immense globe de feu.

Au-dessus d'Ingolfshodi l'énorme Orœfajokull se dresse majestueux. Son sommet, formé de deux mamelons nommés Knappr, est le point le plus élevé de l'Islande, 2119 mètres.

Ce glacier est superbe, surtout au moment ou nous passons. Le ciel est d'un bleu pur, l'atmosphère limpide et les premiers rayons du soleil levant, aident puissamment à rendre plus majestueux encore, ce paysage

unique en son genre et bien différent de cette Islande sombre et terrible, des débuts de nos campagnes.

Mais le *Lavoisier* continue sa route, nous porte plus loin et, derrière nous, l'Oreffa déploie ses grands champs de glace qui descendent jusqu'à la mer.

J'aperçois des lignes sombres et régulières, ressemblant à des routes. Traces des cours d'eau, émissaires des fontes des neiges de l'intérieur, les pêcheurs les désignent sous le nom de chemins de Rome. Pourquoi ? Je n'ai jamais pu le savoir.

La côte varie ensuite d'aspect et j'admire sans me lasser, les puissantes dentelûres des pics qui la bordent. Voici la pointe escarpée du Vestra Horn, mais malheureusement la terre s'embrume peu à peu et nous ne voyons plus que quelques sommets.

Nous continuons à naviguer pendant quelque temps, avec des éclaircies partielles ; nous apercevons l'entrée du Berufjord, remarquable par la montagne pyramidale de Bulandstindr et c'est ensuite la brume intense qui nous enveloppe dans son humide manteau.

La brume est certainement le plus terrible ennemi que puisse rencontrer le navigateur. Parfois, son intensité est telle, que le navire est enveloppé dans une sorte de voile opaque où la mâture se perd en s'estompant ; c'est à peine si parfois, de la passerelle, on aperçoit l'arrière du bâtiment.

On met alors aux postes de brume. Le plus grand silence règne à bord ; le clairon sonne la fermeture des portes étanches. Les hommes de veille sont multipliés à l'avant, sur le gaillard, sur la passerelle avec la consigne d'ouvrir, non pas seulement l'œil, mais surtout l'oreille.

Tous, nous sommes ainsi aux écoutes, épiant un son et j'ai les yeux en pleurs et brûlants, car j'ai hâte d'apercevoir et reconnaître un point.

La machine ralentit son allure.

Seuls, les hurlements de notre sirène interrompent toutes les deux minutes, ce silence de mort, en déchirant l'air de leurs râles lugubres ! Notre brave *Lavoisier* continue sa route dans cet inconnu impalpable, dans lequel il semble s'enfoncer tout ruisselant de son humide contact.

La brume, effrayant inconnu, empli de dangers et de mystére, sème au cœur du marin même le plus vaillant, une graine immonde : la Peur.

La brume est le cauchemar angoissant qui trouble l'esprit, oppresse le cœur, annihile pour ainsi dire les facultés. C'est le danger continuel, le danger invisible que le marin pressent et ne peut conjurer.

Un coup de sifflet ! D'où vient-il ? Nul ne le sait, car il se répercute en mille bruits fantastiques. Un cri ! une plainte ! C'est un oiseau effrayé surpris dans le brouillard ! Un grondement sourd ! Est-ce la mer qui brise à la plage ? Illusion peut être, mais souvent aussi, réalité ! Oui, la brume enfante tous ces bruits et je le répète, elle sème la Peur !

Mais là-bas ce n'est plus une illusion.

Des cloches tintent à coups répétés. Ce sont les goëlettes qui signalent leur présence.

Rien n'est plus sinistre que ce son de cloche dans cette opacité !

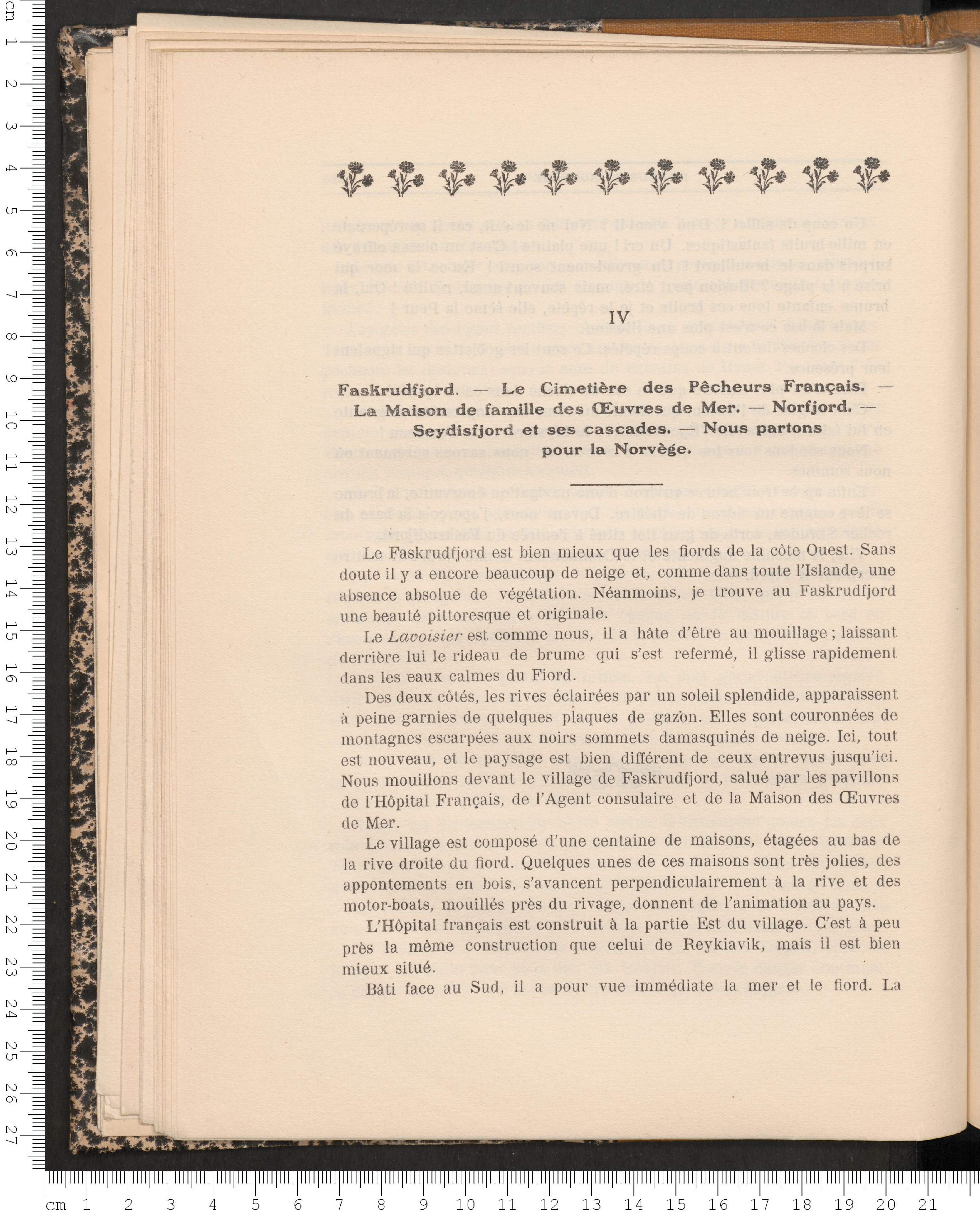
C'est le glas de l'Océan, qui donne au cœur une impression poignante en lui faisant entrevoir l'Épouvante... le Mystère... le Tombeau !

Nous sondons tous les quarts d'heures, et nous savons sûrement où nous sommes.

Enfin après trois heures environ d'une navigation énervante, la brume se lève comme un rideau de théâtre. Devant nous, j'aperçois la base du rocher Skruden, sorte de gros îlot situé à l'entrée du Faskrudfjord.

Vite, la machine augmente et le Commandant donne l'ordre de mettre le cap sur le Fiord.





IV

Faskrudfjord. — Le Cimetière des Pêcheurs Français. — La Maison de famille des Œuvres de Mer. — Norfjord. — Seydisfjord et ses cascades. — Nous partons pour la Norvège.

Le Faskrudfjord est bien mieux que les fiords de la côte Ouest. Sans doute il y a encore beaucoup de neige et, comme dans toute l'Islande, une absence absolue de végétation. Néanmoins, je trouve au Faskrudfjord une beauté pittoresque et originale.

Le *Lavoisier* est comme nous, il a hâte d'être au mouillage ; laissant derrière lui le rideau de brume qui s'est refermé, il glisse rapidement dans les eaux calmes du Fiord.

Des deux côtés, les rives éclairées par un soleil splendide, apparaissent à peine garnies de quelques plaques de gazon. Elles sont couronnées de montagnes escarpées aux noirs sommets damasquinés de neige. Ici, tout est nouveau, et le paysage est bien différent de ceux entrevus jusqu'ici. Nous mouillons devant le village de Faskrudfjord, salué par les pavillons de l'Hôpital Français, de l'Agent consulaire et de la Maison des Œuvres de Mer.

Le village est composé d'une centaine de maisons, étagées au bas de la rive droite du fiord. Quelques unes de ces maisons sont très jolies, des appontements en bois, s'avancent perpendiculairement à la rive et des motor-boats, mouillés près du rivage, donnent de l'animation au pays.

L'Hôpital français est construit à la partie Est du village. C'est à peu près la même construction que celui de Reykiavik, mais il est bien mieux situé.

Bâti face au Sud, il a pour vue immédiate la mer et le fiord. La

lumière y pénètre à flots, et c'est ce qui impressionne le plus au premier abord.

Les malades ont à peine quelques pas à faire pour se trouver sur la plage, et c'est un plaisir de les voir prendre l'air et se chauffer au soleil.

Ce qui m'a le plus frappé dans mes visites à l'hôpital, c'est la propreté de la cuisine. J'oserai dire que cet établissement est plus luxueux que celui de Reykiavik. Dès l'entrée, on est charmé par l'aspect d'un superbe vestibule, avec escalier monumental en bois verni donnant accès aux salles de malades, situées au premier étage. Ces dernières ont également vue sur le fiord ; elles sont spacieuses et bien aérées.

En ce moment, l'hôpital est occupé par les naufragés de la *Berceuse*. Nous avions vu cette goëlette à Patreksfjord, se mettre au sec sur les galets, pour aveugler une voie d'eau, et c'est cette voie d'eau agrandie, la cause du sinistre.

L'équipage a presque vu le bateau couler sous ses pieds, il ne l'évacua qu'au dernier moment ; peu après, il chavirait pour disparaître à jamais.

Le temps était beau, heureusement ! et la terre tout près.

Il est inutile de conclure, ce qui serait arrivé, si le sinistre s'était produit pendant une longue traversée.

A gauche de l'hôpital, une belle maison attire les regards. C'est l'habitation ne notre agent consulaire, le docteur Georgson, médecin de l'hôpital.

Une autre construction, surmontée d'un petit clocheton vert et du pavillon de la Croix de Genève, attire aussi l'attention : c'est la maison de famille des Œuvres de Mer.

Puis, le long du rivage, des magasins à poisson, et au-dessus, les maisons d'habitation, avec leur entourage de poisson, séchant, soit sur les galets, soit pendu à l'habitation elle-même.

Comme partout ailleurs, Faskrudfjord est le pays de la morue, néanmoins, on y est moins importuné par l'odeur fade du poisson et pourtant, le rivage en est encombré.

Pendant le séjour à Faskrudfjord, nous jouissons chaque jour d'un temps d'été. Le matin, j'admire ce fiord éclairé par un soleil radieux et même chaud. Le gazon entourant les maisons est d'un beau vert, émaillé partout de fleurs de pissenlit, plante qui abonde en Islande, et les habitations bien éclairées, se détachent très bien sur la base de la montagne. Au-dessus, le sommet du Lambafell arrondit sa cime neigeuse, et dans

le fond du fiord, les rivières coulent au milieu de vallées encaissées entre des pics abrupts du plus bel effet.

Il est bien malheureux que l'Islande n'ait pas d'arbres, sans cela, le paysage serait superbe et gai au lieu d'être morne et triste.

L'Islande offre une illusion d'immensité dont on se rend difficilement compte au premier abord.

Cette cause est dûe, à la hauteur des montagnes, au peu d'étendue des plaines, et surtout à l'absence de points de repères,

Combien de fois, apercevant un point dont je faisais un but de promenade, ai-je été étonné du temps que je mettais à parcourir la distance qui m'en séparait ! Je me suis vu parfois, à peine à mi-chemin, obligé d'y renoncer.

Il est un petit morceau de terre, en Islande, plus grand que l'Islande elle-même : c'est le cimetière des pêcheurs français à Faskrudfjord.

Rien n'est plus lugubre, rien n'est plus beau, rien n'est plus grand en effet, que le cimetière de Faskrudfjord.

Il est lugubre, dans ce pays où la pensée n'évoque que mort et chaos. Avec un sentiment de profonde tristesse, la pensée, va malgré elle fouiller sous les cailloux, pour chercher les malheureux ensevelis si loin de la Patrie.

Malgré lui, le cœur se demande si c'est bien là, la couche qui leur convient : ces flancs de la montagne raboteuse, ces éboulis titanesques, cette agglomération de cailloux qui étouffe toute végétation et proscrit les fleurs et, saignant, il voudrait alors leur faire l'aumône d'un peu de *terre française*.

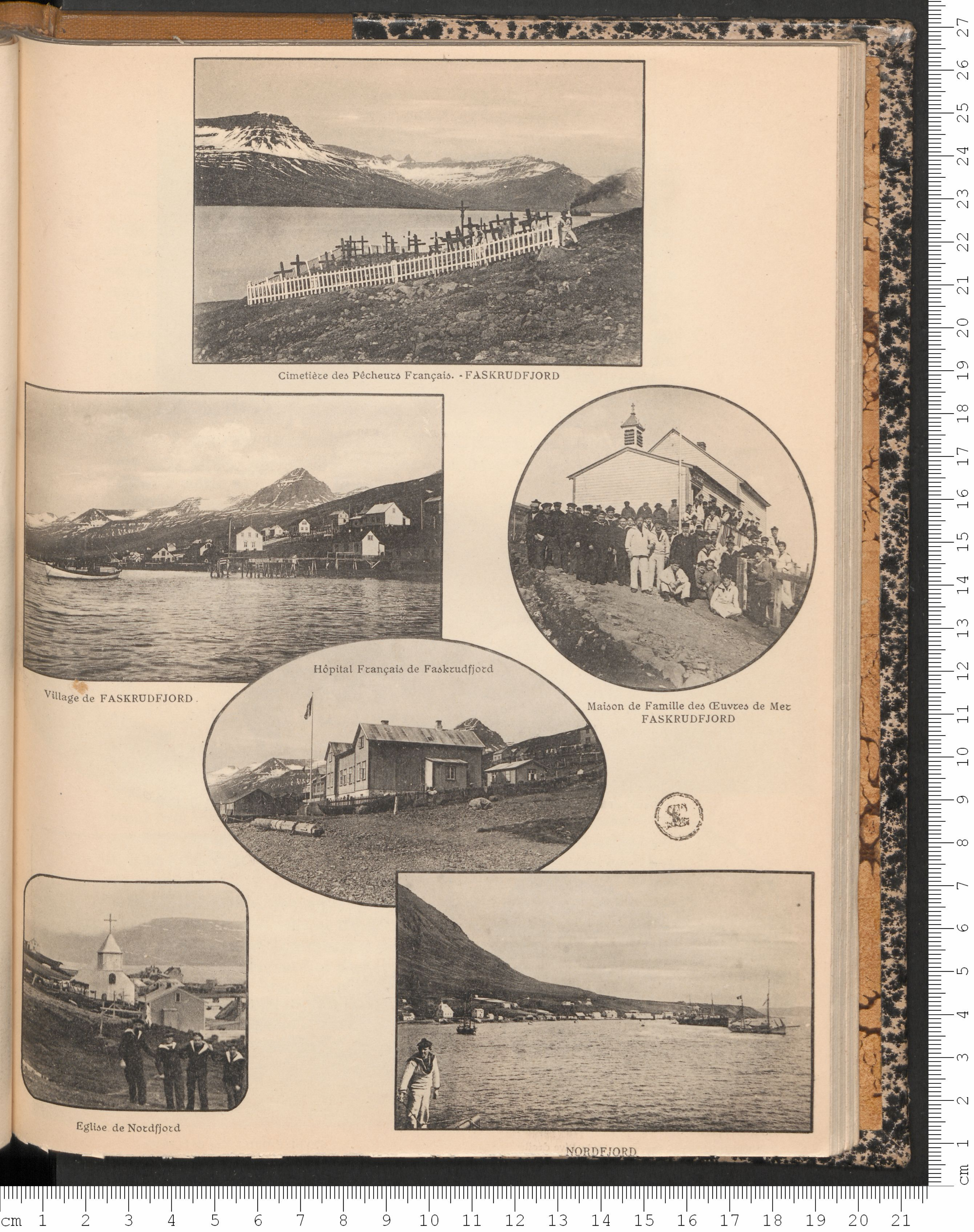
Il est beau, parce que dans ce pays, où le culte des morts existe à peine, il y a là, quarante-cinq tombes, ayant chacune leur croix, quarante-cinq tombes entretenues chaque année, par les marins du *Lavoisier*.

Le cimetière est entouré d'une clôture en bois blanc, soutenue du côté du rivage, par un mur en maçonnerie. Cet entourage est l'œuvre de Monsieur de Valence, l'apôtre dévoué de la Croix-Rouge Française.

Beau, dans ce fiord sauvage, il est grand en face de cette nature si grande, car il la domine de toute la grandeur que lui donne la Mort et la Majesté de son Calvaire en fonte, don des Œuvres de Mer.

Je fus très heureux d'être prié par le commandant, de surveiller la réfection du cimetière de Faskrudfjord.

Aidé de cinq marins, nous avons redressé les croix et réparé les tombes abimées par les avalanches. J'ai passé deux journées dans



Cimetière des Pêcheurs Français. - FASKRUDFJORD

Village de FASKRUDFJORD.

Maison de Famille des Œuvres de Mer
FASKRUDFJORD

Hôpital Français de Faskrudfjord

Eglise de Nordfjord

NORDFJORD


Chutes d'eau à Seydisfjord

Chute d'eau à Seydisfjord

Dans la Plaine à Seydisfjord

SEYDISFJORD. - Vue prise de la Rive droite

SEYDISFJORD. - Vue de la Plaine

cette humble nécropole. Bien souvent, je fus vivement impressionné par des découvertes témoignant de la piété du souvenir des pêcheurs ou des familles françaises qui, sans aucun doute, n'ont pas la moindre idée du cimetière de Faskrudfjord.

C'est un cimetière Breton, car il ne contient pour ainsi dire, que des Bretons, et la foi bretonne y fleurit à chaque tombe. Là, une petite croix clouée sur la grande croix, ici l'*ex-voto* d'une veuve à son époux, plus loin, un chapelet sur les branches d'une croix ; mais, ce qui m'a le plus vivement touché, c'est une couronne de bruyère bretonne, apportée cette année, sur la tombe d'un vieux matelot de la *Mouette*, noyé pendant le coup de vent du 8 mai 1910. Oui, le cimetière de Faskrudfjord est grand et d'autant plus grand, que malgré l'éloignement de notre pays, l'oubli ne l'effleure même pas.

Malgré moi, à cette heure, penché sur la tombe d'un mousse de Paimpol, je murmure ces deux premiers vers de la poésie *Aux morts pour la Patrie* de notre grand poëte Victor Hugo :

> Ceux qui pieusement, sont morts pour la Patrie,
> Ont droit qu'à leur cercueil, la foule vienne et prie !
> . . . .

Ici, dans cette humble nécropole, éloignée de

> ..... Paris la ville aux mille tours
> Que le soleil levant redore chaque jour.....

la foule ne vient pas. Elle ignore ces morts ; peut-être même, n'en a-t-elle jamais entendu parler ; cependant ils sont morts presque tous, en pleine jeunesse, de 20 à 30 ans, pour leurs familles, leurs foyers et par conséquent leur Patrie. Héros obscurs, n'ayant qu'un but, le dévouement, ils partaient chaque année, avec l'espoir du retour et la mort les happa sur ce coin isolé, dont la tristesse donne aux vivants, le frisson des moments suprêmes.

Seul, un prêtre dévoué a pu leur donner un dernier adieu, une suprême consolation ; puis ce fût le trou, le trou de cailloux, couche bien dure, surtout, quand l'on meurt si loin, et c'est tout !

Voilà le Panthéon de nos pêcheurs ! Ainsi qu'au nôtre, il n'y a pas d'inscription dorée, mais notre cœur y inscrit ces mots : Charité ! Devoir ! Dévouement !

A Faskrudfjord, le *Lavoisier* possède deux amis : le vénérable abbé Sylvent et notre camarade Thomas, son hôtelier dévoué.

L'abbé Sylvent, est aumônier des Œuvres de mer ; c'est lui, le gardien de cette petite habitation, qui sert de refuge aux marins pêcheurs.

Dès que le *Lavoisier* mouille dans le fiord, une petite embarcation se détache de la rive. L'abbé, malgré son grand âge, souque ferme pour être le premier à nous souhaiter la bienvenue.

Il faut voir comme on se précipite pour le recevoir. Officiers et matelots se le disputent. Tour à tour, il est l'invité du commandant, des officiers, et des maîtres. Je suis certain que si les matelots l'osaient, ils lui demanderaient de s'asseoir à leur table, et le bon abbé ne se ferait pas prier. Ah ! les bonnes heures que nous avons passées avec le vénérable prêtre, nous tenant sous le charme de cette conversation simple, affectueuse et paternelle.

Le Dimanche, la salle de refuge a eu la visite de l'équipage du *Lavoisier*. La salle est tour à tour salle de jeu, de lecture et d'audition de phonographe ; un simple rideau en toile peinte, relevé, la transforme en une coquette petitechapelle.

Le matin, grand'messe, et je ne crains pas d'affirmer que le service divin m'a paru plus beau que les plus beaux offices de nos cathédrales.

Il y avait là une grande partie de l'équipage du *Lavoisier*, les naufragés de la *Berceuse* et les pensionnaires de l'Hôpital. Tous, chantant à pleine voix, faisant résonner la petite salle sous le souffle de leurs voix puissantes louaient Dieu en pensant à la patrie absente. Je crois bien que, s'il y a eu quelques fausses notes, elles n'ont pas empêché la prière de ces humbles, de monter plus sûrement auprès de Celui qui bénit la souffrance.

L'après-midi est également bien employé. Nous organisons des promenades, parties de pêche et excursions, avec un rendez-vous à la maison des Œuvres de mer.

Je vais droit devant moi, sur la rive gauche du fiord, sans aucun but. Aujourd'hui la pêche ne me dit rien et je suis seul.

J'ai vu un ruisseau encaissé entre deux hautes murailles de rochers à une heure de marche environ de l'hôpital ; à l'embouchure de ce ruisseau, une très jolie cascade m'a arrêté un instant et j'ai bien regretté de ne pas m'être muni de mon appareil photographique. Ce sera pour la prochaine fois.

Je suis revenu lentement, rencontrant des camarades descendus à

terre après moi ; ils me demandent des renseignements sur la route ; quelle route ! Un sentier de chèvre encombré de cailloux, de toutes les formes, de toutes les dimensions.

Réellement les cantonniers ne travaillent guère ; cependant, il y a deux ans, j'ai vu construire cette route, aujourd'hui, il n'y en a plus de traces : l'Islande s'effrite continuellement vers les fiords !

La maison de l'abbé Sylvent est encore plus emplie que ce matin. Je suis exténué et, pendant qu'il bourre une pipe, je déguste un verre de vin blanc. Lui, suivant les spirales qui s'envolent de sa bouffarde, remue mille souvenirs qu'il narre avec art.

On parle de l'Islande, des Œuvres de mer, de la France et des Pêcheurs ; que les minutes passent vite ! Nous rejoignons nos matelots. L'abbé s'intéresse à une partie de manille, distribue du coco aux altérés, puis, c'est l'heure du Salut.

Le rideau est levé, l'abbé en surplis, met sur l'autel, le Pain de vie. Ainsi que le matin, le souffle français exalte puissament sa Foi sur ce petit carré si grand de terre Française.

Pas de sermon ! l'abbé Sylvent est un simple ; il sait où frapper pour faire jaillir l'eau de la source et, lorsqu'il annonce qu'il va demander au Maître d'en haut sa protection pour nos familles, c'est avec élan que chacun répond à sa courte mais si fervente prière.

L'abbé Sylvent est un apôtre rappelant Pierre et le doux Sauveur.

Le rideau est baissé. Maintenant, l'autel a disparu et le plaisir reprend ses droits. Le bon prêtre a réservé une surprise aux marins. Thomas, l'ami Thomas, distribue des billets de tombola. Tous les numéros sont gagnants.

Thomas est norvégien, il écorche tous les numéros qu'il appelle, au fur et à mesure qu'il les tire de son chapeau ; mais, personne ne s'avise de s'en moquer, l'abbé, à juste raison, ne le permettrait pas. Thomas est un brave homme, et il lui est si dévoué.

Chacun a son lot ; bonbonnières, épingles, livres, almanachs du marin breton, etc. On s'est disputé les pipes ; l'abbé Sylvent les appelle « Marteaux », il en a fait une ample distribution, mais les lots qui ont fait le plus de plaisir, sont les morceaux de spath ou de cristallisation dont l'abbé a fait collection dans ses excursions.

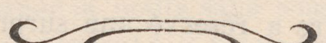
Voici déjà l'heure de regagner le bord, car j'aperçois la chaloupe qui déborde du *Lavoisier*. Chacun sort et je photographie marins français et naufragés, devant l'abri des Œuvres de mer. J'ai de la peine à placer tout

le monde ; tous voudraient être au premier rang auprès de l'abbé Sylvent. Thomas s'est placé tout à fait à gauche avec le chapeau melon qui servit au tirage de la loterie.

Nous regagnons le bord, heureux d'une journée si bien remplie. Mais que de travail pour l'abbé Sylvent et encore, paraît-il, ce n'est rien aujourd'hui, car les marins de l'État sont raffinés.

Quand l'abri est plein de pêcheurs, il faut chaque matin, faire une chasse effrénée aux chiques, à la paille échappée des sabots, etc. La dernière chique est à peine ramassée, qu'on frappe à la porte ; les pêcheurs n'ont paraît-il pas conscience de l'heure, ils quittent la maison facilement à une heure ou deux du matin, puisque le jour est constant, et y reviennent tout aussi facilement vers 5 heures.

Les Islandais, semblent de même. Ces gens là ne se couchent pas. Dans mes excursions, j'en ai rencontré dans les champs bien après minuit, lorsque, fatigué de ma journée, je regagnais le bord.



VII

Départ de Faskrudfjord. — Nordfjord et Seydisfjord. — En route pour la Norvège

Le *Lavoisier* quitte Faskrudfjord, le lundi à neuf heures du matin.

L'abbé Sylvent, l'agent consulaire et l'hôpital nous saluent de leur pavillon. Le temps continue à être beau, quoique la brume stationne au large. Le fiord défile à nouveau comme un cosmorama mouvant et nous longeons la côte jusqu'au Nordfjord.

Je n'entreprendrai pas une description du Rodefjord devant lequel nous passons, car nous devons y revenir. Devant la pointe escarpée du Gerpir Huck nous apercevons les débris de la *Berceuse*. Pauvre *Berceuse !*

Au Nord de Gerpir Huck, s'élève le cap Horn. Cette pointe, qui ferme pour ainsi dire l'entrée de la baie où se trouve le Nordfjord, est la seule de son genre en Islande. Formée de falaises rougeâtres, ayant l'aspect d'un énorme étal de boucher, elle se termine brusquement vers le Nord par une sorte de corne élevée. Nous contournons cette pointe, et quelques instants après, le *Lavoisier* mouille à Nordfjord.

Nordfjord n'offre rien d'intéressant. La station formée de 200 maisons environ, s'échelonne tout au long du rivage au bas d'une montagne abrupte, dont l'uniformité est plutôt fatigante à regarder.

A terre plus que partout ailleurs, j'ai constaté l'abondance de la morue. Le rivage sur une longueur de près de 2 kilomètres est jonché de débris en putréfaction, on se demande comment la peste ne règne pas dans cette contrée. Ce qui me frappe le plus, c'est que l'Islandais si propre dans son intérieur, laisse pour ainsi dire devant sa porte, un tel amas d'infection.

Pendant notre séjour, le fiord étant très large, nous faisons les tirs au fusil et les tirs réduits. De mon côté, je fais une partie de pêche, toujours avec les mêmes compagnons de route.

Le fond de Nordfjord est formé d'une large vallée au milieu de laquelle coule une rivière ou plutôt un torrent au cours rapide.

A l'embouchure du torrent, une sorte de lagune est couverte d'hirondelles de mer qui accueillent les intrus, non seulement de cris assourdissants mais de coups de bec sur la tête ; nous avons été obligés de nous défendre avec nos cannes de pêche et nous avons compris la fureur de ces oiseaux, en nous apercevant que nous marchions sur leurs œufs, dont le sol était jonché. Ce fut un véritable combat ! Sur le côté Sud du fiord les sommets de deux montagnes ont des formes très curieuses ; il semble que la nature s'est amusée à faire le statuaire : un des sommets, vu de la rade, me rappelle le monument des Bonaparte à Ajaccio.

Ah ! quelle connaissance j'ai faite ce jour là, de l'Islande ! Sur la route à peine tracée que nous poursuivons, une jeune Islandaise semble s'éloigner de nous comme une mouette effarouchée.

J'ai constaté bien souvent, cette crainte que les Islandaises semblent éprouver pour l'Étranger. Est-ce bien de la crainte ? N'est-ce pas du respect plutôt ? On dit tant de choses à ce sujet.

Le vieux pilote pratique que j'ai remplacé sur le *Lavoisier*, nous contait bien souvent qu'un marin dévoyé, il n'était pas breton je m'empresse de le dire, avait séduit une jeune fille Islandaise à Faskrudfjord en lui promettant le mariage. La pauvre fille devint mère, et les insulaires lui rendirent le séjour de l'île tellement insupportable, qu'elle fût obligée de s'enfuir aux îles Feroë.

N'est-ce pas encore une tradition, de ce passé d'honneur, dont l'Islande entière se montre si fière ?

Autrefois l'Islandais païen, avait une telle horreur de la femme adultère, qu'il la jugeait dans cette plaine historique de Thingvalla. Condamnée à mort, elle était alors enfermée dans un sac et jetée dans un torrent fougueux. Mais le Christianisme est venu, et les disciples de Jésus ont aboli ces mœurs barbares en enseignant les lois de miséricorde et de pardon.

J'ai connu aujourd'hui l'Isba, le *baër*, l'hospitalité du fermier Islandais.

Non, je ne me serais jamais figuré qu'en plein désert Islandais, on puisse rencontrer un jeune homme, fils de fermier, élevé au collège de Reykiavik et parlant couramment l'Anglais.

Sa ferme communique avec la station de commerce par le téléphone. Il nous apprend qu'on vient de commander de la viande de mouton pour le *Lavoisier* : qu'on aille donc dire que les Islandais ne sont pas sensibles au Progrès.

Ce qui m'a étonné, c'est d'apercevoir dans cette ferme un portrait du pape Pie X. Manifestant mon étonnement de la présence de cette image dans la maison d'un disciple de Luther, le jeune homme me dit : « Oh ! Monsieur, nous avons une grande vénération pour cette image. C'est celle d'un saint homme ! C'est le pape Romain ! » *(sic)*.

Nous avons été chercher la truite dans les ruisseaux serpentant au milieu des prairies. Nous avons pêché jusqu'à une heure du matin, pour revenir à bord par un chemin horrible !

Nous restons trois jours à Nordfjord. Trois goëlettes qui s'y trouvaient à notre arrivée sont parties le même jour. Tous les soirs après le souper, les volontaires sont allés à la seine ; ils ont rapporté quantité de colins et de superbes truites de mer.

Enfin, nous partons le jeudi matin à 9 heures pour Seydisfjord. Le temps est brumeux et pour plus de précaution, nous ne lâchons pas la côte. Le *Lavoisier* passe devant l'entrée du Miofjord et entre, peu de temps après, dans le Seydisfjord.

Le Seydisfjord a près de douze milles de long ; large à son embouchure il se resserre peu à peu, pour se terminer en cul de sac à Aldan. Tout au long des rives, on rencontre des chutes d'eau ; c'est le fiord aux cascades. Le *Lavoisier* passe devant la petite bourgade de Velstdaseyrie, petite église blanche, quelques maisons et superbes chutes d'eau ; à onze heures il mouille devant les maisons de Seydis.

Ici, le séjour est très agréable car on se sent pour ainsi dire en pays civilisé. Les maisons entourent le fiord de part et d'autre d'une route bien entretenue et sur laquelle, on voit circuler piétons, cyclistes et cavaliers. Un pont en bois blanc jeté sur la rivière, achève de donner un caractère plus gai au paysage.

A Seydis, on rencontre bien des choses qu'on est habitué à ne plus trouver. Un bazar, un photographe, un pharmacien, un bureau de poste et le télégraphe, et détail à noter, une musique municipale. Nous devons l'entendre, paraît-il, dimanche pour la fête du pays.

L'eau est complétement douce dans le fiord. L'équipage en est heureux et c'est le soir de notre arrivée, de véritables lessives qui s'organisent sur le pont ; mais, le linge séchera-t-il ? c'est ce que les hommes se

demandent, car il se salit très vite le long des mâts lorsque le temps est humide. On comprend leur anxiété, la brume persiste toujours et dans le calme du fiord, le *Lavoisier* crache par instant, des torrents de fumée noire, dûe à la consommation du mauvais charbon qu'on lui fournit dans ce pays privilégié.

Vers 11 heures du soir nous avons enfin une petite éclaircie. Le soleil dore le sommet des montagnes qui sont très élevées. L'aspect du fiord est plus gai ; large à cet endroit de 900 mètres environ, il est encaissé entre deux hautes murailles, formées d'assises parallèles s'étageant sur des plateaux de plus en plus petits.

La terre a des teintes violettes et roses et la neige elle-même prend une teinte dorée. Des taches verdâtres parsèment les montagnes, jusqu'à un tiers environ de leur hauteur, l'herbe où les arbrisseaux nains, ont en effet trouvé place par ci et par là et partout, tombe en cascades, l'eau provenant de la fonte des neiges; son bruit vient jusqu'à bord.

Les maisons se colorent également, sous cette sorte de lumière impossible à définir.

Dans le fond du fiord, c'est un changement complet d'aspect ; c'est un sol tourmenté au-dessus de la rivière et du bord, nous apercevons la vapeur d'eau sortant des crevasses où jaillissent les grandes cascades.

La fête de Seydisfjord a lieu le samedi ; j'ai manqué une superbe occasion ; étant de service, je n'ai pu aller à terre et ce jour là par hasard, il a fait un temps superbe.

C'était plutôt une sorte d'assemblée, réédition des temps passés. Les chefs du district de Nordr Mula, venaient rendre compte aux habitants de l'état de leur pays, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique.

De tous côtés arrivait depuis quelques jours, des caravanes de fermiers provenant de l'intérieur et, tout ce monde s'assembla le samedi dans la plaine de Seydisfjord.

Après le compte-rendu des chefs de district, des jeunes filles en Faldr chantèrent ; ce fût très pittoresque. Je regrette bien de ne pas y avoir assisté.

Le dimanche arrive brumeux, comme à l'habitude depuis que nous sommes à Seydis. Je pars de bonne heure en excursion plutôt qu'à la la pêche. J'entraine avec moi mon inséparable compagnon. Nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées et cependant à bord nous ne sommes jamais d'accord : Il est Provençal et je suis...Breton, par conséquent têtu.

Après avoir passé le pont en bois jeté sur la rivière, la route se sépare en deux. Une des branches continue à suivre la rive gauche du fiord jusqu'au petit village de Vestdalseyri. L'autre branche suit la rivière pour aller dans l'intérieur ; c'est celle que nous choisissons.

La route traverse d'abord une plaine et passe auprès du cimetière, en suivant les sinuosités du cours d'eau.

C'est curieux comme les Islandais, n'ont pas du tout, le culte des morts. Voilà plusieurs endroits où je remarque ces tombes jetées pêle mêle et couvertes de détritus plutôt qu'entretenues.

C'est tout juste s'il n'y a pas de têtes de morues comme auprès des habitations.

Après avoir passé le cimetière, la brume enveloppe complètement la montagne ; je photographie au passage, deux amazones faisant partie d'une caravane de fermiers, venus de l'intérieur. Elles ne tardent pas à nous dépasser au galop de leurs petits poneys, pour disparaître dans la brume.

La route monte toujours et, à notre tour, nous nous enfonçons dans un nuage ouaté. Nous voici à la première cascade. Elle est réellement belle mais assez difficile d'accès ; il nous faut nous cramponner aux aspérités des cailloux et, gare aux chutes ! Des éboulis se produisent sous nos pieds et c'est après bien des difficultés, que nous arrivons au pied de la cascade, à portée..... photographique ; c'est tout ce que je voulais. Mon compagnon de route, toujours le même, se met à pêcher dans cette poussière d'eau qui ruisselle partout sur les roches ; c'est un fracas assourdissant ; c'est à peine si à trois mètres, en lui criant très fort, il comprend qu'il doit aller plus loin. Enfin, le déclic a fonctionné et nous grimpons plus haut.

C'est maintenant l'opposé qu'il nous faut faire, car c'est une ascension que nous entreprenons, au grand détriment de nos muscles et surtout de nos chaussures.

Les cordonniers français devraient avoir le monopole du tourisme en Islande ; ils y écouleraient leurs plus mauvais produits très rapidement, et par suite, feraient fortune.

Nous piétinons maintenant un sol plus moëlleux. Il y a de l'herbe et beaucoup d'airelle ou myrtille en pleines fleurs. Ce n'est plus la même Islande qu'en bas, c'est presque la lande Bretonne, moins les ajoncs ; nous rencontrons des primevères aux feuilles naines et même des violettes sans parfum. Derrière nous, le fiord a complètement disparu

dans un nuage épais de brume presque noire et nous marchons toujours. Après avoir repris la route, nous sommes à nouveau près du torrent, et c'est toujours de nouvelles chutes où les eaux arrivent impétueuses, bondissant au-dessus des cailloux, en écume bouillonnante, ou tombant de très haut, comme un voile diaphane. Puis, le torrent continue sa course, dévale rapide entre les murailles qui se resserrent, rebondit sur le roc, pour aller s'engouffrer dans une caverne d'où il ressort tout blanc ; il glisse ensuite dans un étroit couloir où il disparait, pour retomber plus loin dans une vasque énorme, enfouie par instant dans une sorte de brouillard, qu'un rayon de soleil agrémente tout à coup, d'un superbe arc-en-ciel.

Il faudrait une description propre à chacune de ces chutes d'eau. Aucune d'elles ne se ressemble. Après avoir photographié les trois premières, j'ai remis à un autre voyage, celles qui se trouvent plus haut et qui, paraît-il, sont encore plus belles.

Nous faisons ensuite un excellent déjeuner sur l'herbe. J'aime ces sortes de parties champêtres, où l'on mange avec appétit, sur une table peu ordinaire et dans une salle à manger au cadre unique.

Aujourd'hui, le cadre est spécial ; nous sommes là deux êtres humains, enfouis dans un nuage opaque à une altitude assez élevée. Nous sommes seuls, sur la rive de ce torrent désert, et il nous semble être presque séparés du genre humain. J'emporte et conserverai toujours de ces sortes d'escapades un souvenir ineffaçable ; c'est la paix, surtout si douce, si agréable, que je comprend désormais, l'amour du solitaire pour le coin désert qu'il a choisi.

O Islande ! que tes solitudes sont grandes et bien sœurs de celles de notre Bretagne !

Nous revenons tranquillement à bord du *Lavoisier*, où je m'empresse de développer mes clichés.

En Islande moins que partout ailleurs, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. A Faskrudfjord nous avions un temps superbe, ici, le temps est de plus en plus vilain.

Brume, pluie et vent nous assaillent dès lundi matin et, pendant ce temps là, nous procédons à l'embarquement du charbon, Quelle corvée ! Il faut pour ainsi dire calfater les chambres ; la poussière entre partout et par la moindre ouverture. Heureusement l'équipage a, comme il le dit, *mis de la boule*, tout est terminé le soir et nous n'avons pas l'ennui de recommencer le lendemain.

Il semble, ce jour là, que les éléments ont voulu nous aider. Il pleut à torrents et le *Lavoisier* est vite débarrassé de cette couche de charbon qui l'enveloppe. Les sommets des montagnes disparaissent dans des nuages épais ; l'eau jaillit de toutes parts sur leurs flancs et partout, dans la moindre déclivité, la moindre rigole, se forment des torrents, aux cascades bruyantes. Sur la rive droite du fiord, l'eau a dû s'amonceler dans une déclivité assez élevée, car la terre cède tout à coup et nous assistons du bord, à une avalanche de boue liquide et de cailloux. C'est comme on le constate partout, la descente de l'Islande vers les fiords, l'effritement continuel de ce pays.

Enfin, le mercredi après-midi le beau temps reprend. Mais, quelle surprise ! les sommets se dégagent des nuages et apparaissent couverts d'un manteau de neige d'une blancheur immaculée.

Le soleil luit à nouveau ; à minuit toutes les hauteurs environnantes reçoivent ses caresses ; pour elles il ne se cache pas.

Il y a à ce moment un spectacle féerique, car le fiord reste sombre et ses eaux unies comme un miroir, reflètent de la base au faîte, ces colosses schisteux dont les flancs fissurés, crevassés, restent dans l'ombre, tandis que les cîmes se dorent de mille feux.

O Nature Islandaise, qu'aujourd'hui tu me parais belle !

Hier c'était l'hiver et son cortège de frimas ; aujourd'hui c'est le printemps, dans un simple rayon de soleil à minuit !

Ainsi est l'Islande, le climat et la température varient plusieurs fois en une seule journée.

Enfin, voici venir le jour du départ pour la Norvège. La première partie de notre programme est accomplie.

Le samedi 24 juin, après avoir attendu en vain le courrier Danois, nous sortons de Seydisfjord.

Cruelle ironie, nous croisons le vapeur postal deux heures après notre départ.

L'Islande semble fuir derrière le *Lavoisier*. Enfouie dans les vapeurs du matin, elle ne tarde pas à disparaître.

C'est maintenant la vision du large, de l'Infini qui repose, de la mer jolie que j'aime tant.

Jolie ? Oui, mais pas comme celle de *chez nous* ! Comme celle qui entoure notre Bretagne d'une ceinture d'émeraude frangée d'argent. Une ceinture bien belle, mais que le Créateur prévoyant n'a jamais

voulu nouer, pour permettre à l'Arvor de s'unir à la France, dans les baisers de la bonne duchesse Anne.

O comme j'aime à me rappeler cette mer Bretonne !

J'ai souvenance qu'une nuit, à Camaret, chez la mère Le Goff, j'allai chercher la fraîcheur sur les falaises du Toulinguet.

Là, dominant l'Iroise mauvaise, j'évoquai dans un panorama superbe, Sein et ses prêtresses que semblent vouloir rappeler aujourd'hui, les blondes enfants du pays des Sagas, dans leurs costumes de vierges.

Minuit sonnait alors à Camaret. Je me figurais assister aux danses échevelées des Korrigans, autour de la salle Verte.

Puis, la lune se démasquant tout à coup, éclaira le Sphinx du Toulinguet, gardien vigilant des passages sacrés qui conduisaient à Ys.

Tout près, fantastique, le château de Dinant, dressait sa masse sombre. Une barque se balançait mollement au large de Beg ar Chaor et, dans le lointain, il me semblait voir se dresser dans la baie de Douarnenez, une ville superbe, avec des jardins suspendus, des grottes mystérieuses où s'enfuyait Dahut poursuivie par ses nombreux amants.

J'aime la mer bretonne, parce que la mer bretonne est la mer jolie ; la mer qui me vit enfant, la mer qui me berça adolescent, la mer qui me fortifia dans mon amour pour la Bretagne, la mer qui conserva ma Foi et me fit homme.

Oui, j'aime cette mer sur laquelle je vis ! Je l'aime, parce que sur elle je suis éloigné de toutes ces haines, ces discordes, ces oublis, ces souffrances, cortège ordinaire de nos misères humaines.

Je voudrais la chanter cette mer, mais la tâche est trop rude.

Il me faudrait pour cela, émettre des accents que mon cœur garde jaloux tout au fond de lui.

Il me faudrait une plume plus autorisée que la mienne : celle du Maître que la Bretagne admire : Anatole LE BRAZ.

Lui seul sait tirer de sa harpe, les sons mélodieux qui chantent la mer, la *Mer de Chez nous* !

Mais, je laisse le rêve de côté pour revenir à la réalité. C'est un peu la faute à la vieille Islande, car, comme la Bretagne, elle est terre de légende et terre de rêve !

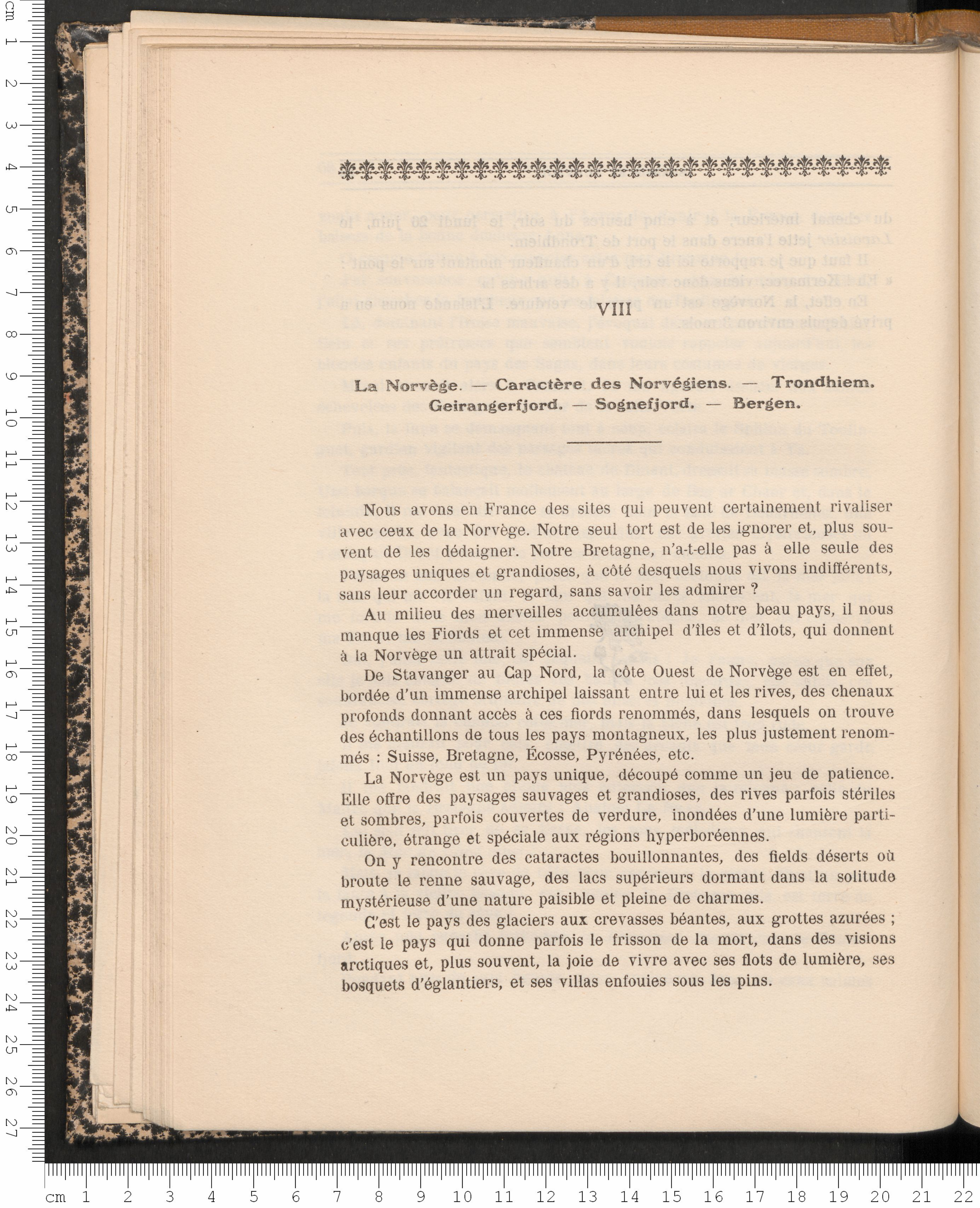
Après une superbe traversée, le *Lavoisier* atterrit dans le Ramsofjord.

Pendant près de sept heures, nous naviguons dans les eaux calmes

du chenal intérieur, et à cinq heures du soir, le lundi 26 juin, le *Lavoisier* jette l'ancre dans le port de Trondhiem.

Il faut que je rapporte ici le cri, d'un chauffeur montant sur le pont : « Eh ! Kermarec, viens donc voir, il y a des arbres !»

En effet, la Norvège est un pays de verdure. L'Islande nous en a privé depuis environ 3 mois.



VIII

La Norvège. — Caractère des Norvégiens. — Trondhiem. Geirangerfjord. — Sognefjord. — Bergen.

Nous avons en France des sites qui peuvent certainement rivaliser avec ceux de la Norvège. Notre seul tort est de les ignorer et, plus souvent de les dédaigner. Notre Bretagne, n'a-t-elle pas à elle seule des paysages uniques et grandioses, à côté desquels nous vivons indifférents, sans leur accorder un regard, sans savoir les admirer ?

Au milieu des merveilles accumulées dans notre beau pays, il nous manque les Fiords et cet immense archipel d'îles et d'îlots, qui donnent à la Norvège un attrait spécial.

De Stavanger au Cap Nord, la côte Ouest de Norvège est en effet, bordée d'un immense archipel laissant entre lui et les rives, des chenaux profonds donnant accès à ces fiords renommés, dans lesquels on trouve des échantillons de tous les pays montagneux, les plus justement renommés : Suisse, Bretagne, Écosse, Pyrénées, etc.

La Norvège est un pays unique, découpé comme un jeu de patience. Elle offre des paysages sauvages et grandioses, des rives parfois stériles et sombres, parfois couvertes de verdure, inondées d'une lumière particulière, étrange et spéciale aux régions hyperboréennes.

On y rencontre des cataractes bouillonnantes, des fields déserts où broute le renne sauvage, des lacs supérieurs dormant dans la solitude mystérieuse d'une nature paisible et pleine de charmes.

C'est le pays des glaciers aux crevasses béantes, aux grottes azurées ; c'est le pays qui donne parfois le frisson de la mort, dans des visions arctiques et, plus souvent, la joie de vivre avec ses flots de lumière, ses bosquets d'églantiers, et ses villas enfouies sous les pins.

Tel est, en peu de mots, le pays que nous allons visiter avec le *Lavoisier*. Les Norvégiens font partie d'une race de haute stature, robuste et de longue vie. C'est un peuple doux et paisible. Jusqu'ici la Norvège ne sait pas ce que c'est qu'une grève, tandis que sa sœur, la Suède, vient tout récemment encore, d'en faire la triste expérience.

Il y a chez le Norvégien, très peu de différences sociales et par suite, encore moins de préjugés de caste.

Il a rayé la noblesse de sa constitution, sous le noble prétexte que les Sagas, ont chanté que tout Norvégien est aussi noble qu'Olaf le Saint.

Chez ce peuple, la religion est respectée, les ministres du culte honorés et écoutés, et le cléricalisme tout puissant, n'a jamais été considéré en Norvège comme l'ennemi national.

Il faut dire que la Maçonnerie est alliée avec l'Église ; elle reconnaît la souveraineté absolue d'un Dieu créateur et elle s'incline devant les prescriptions de la Bible.

Je puis dire en toute sincérité que, dans nul autre pays, un marin ne peut être traité avec plus de bienveillance, de courtoisie et d'honnêteté qu'en Norvège. Je sais que cette idée émise, rencontrera beaucoup de contradicteurs, surtout parmi les touristes, mais, que ces derniers se disent bien, qu'en général, ils sont exploités par les agences anglaises et, après tout, ils en ont pour leur argent.

Ce qui frappe, à première vue, dans une ville norvégienne, c'est le calme des rues ; jusqu'à des heures tardives elles sont cependant encombrées de promeneurs. Tout s'y fait avec calme, méthode et habitude ; pas un cri ne trouble les passants. Le Norvégien est chez lui dans la rue, et il semble heureux d'y recevoir et d'y voir l'étranger. Quel contraste avec la brumeuse Angleterre !

Enfin, d'après mes observations personnelles, faites depuis plusieurs années, je crois pouvoir ajouter que par sa situation, l'absence de luttes politiques et d'ambitions, la Norvège est une des contrées les plus favorisées de la vieille Europe.

Notre séjour à Trondhiem est marqué par un mauvais temps continuel. La pluie tombe sans relâche, et c'est sous une pluie torrentielle que nous procédons à l'embarquement du charbon. Il est vrai qu'elle nous fût plus tôt utile dans cette circonstance, car elle nous débarrassa de cette poussière impalpable qui pénètre partout, et transforme le *Lavoisier* en un véritable bateau charbonnier.

Je m'en voudrais de ne pas causer ici de l'entrain de l'équipage.

L'officier de quart y fut d'ailleurs pour quelque chose. Très aimé des hommes, il sût les entraîner en leur proposant un match entre les différentes chaînes et une récompense qui consistait en quelques litres de vin blanc. Comme dit le marin, on mit alors de la « boule », et vainqueurs et vaincus, dégustèrent le vin blanc de France ; il fût trouvé excellent.

Trondhiem est une ville florissante, grâce à son port de commerce très important et à sa situation sur un fiord bien abrité et à proximité de la frontière suédoise.

Cette ville est entièrement construite en bois. Les magasins de toutes sortes, sont bien approvisionnés et bordent des rues très larges et très propres. Peu de monuments sont dignes de ce nom.

Le palais du roi est une immense maison en bois, garnie de stores en toile peinte, empêchant de voir l'intérieur. Cet intérieur que l'on peut visiter pour la somme de 50 ores, est d'un style prétentieux et rococo.

Trondhiem était connue avant le XVIe siècle, sous le nom de Nidaros ; cette ville fût pendant de longues années, un repaire d'aventuriers audacieux, parmi lesquels on cite Saint Olaf.

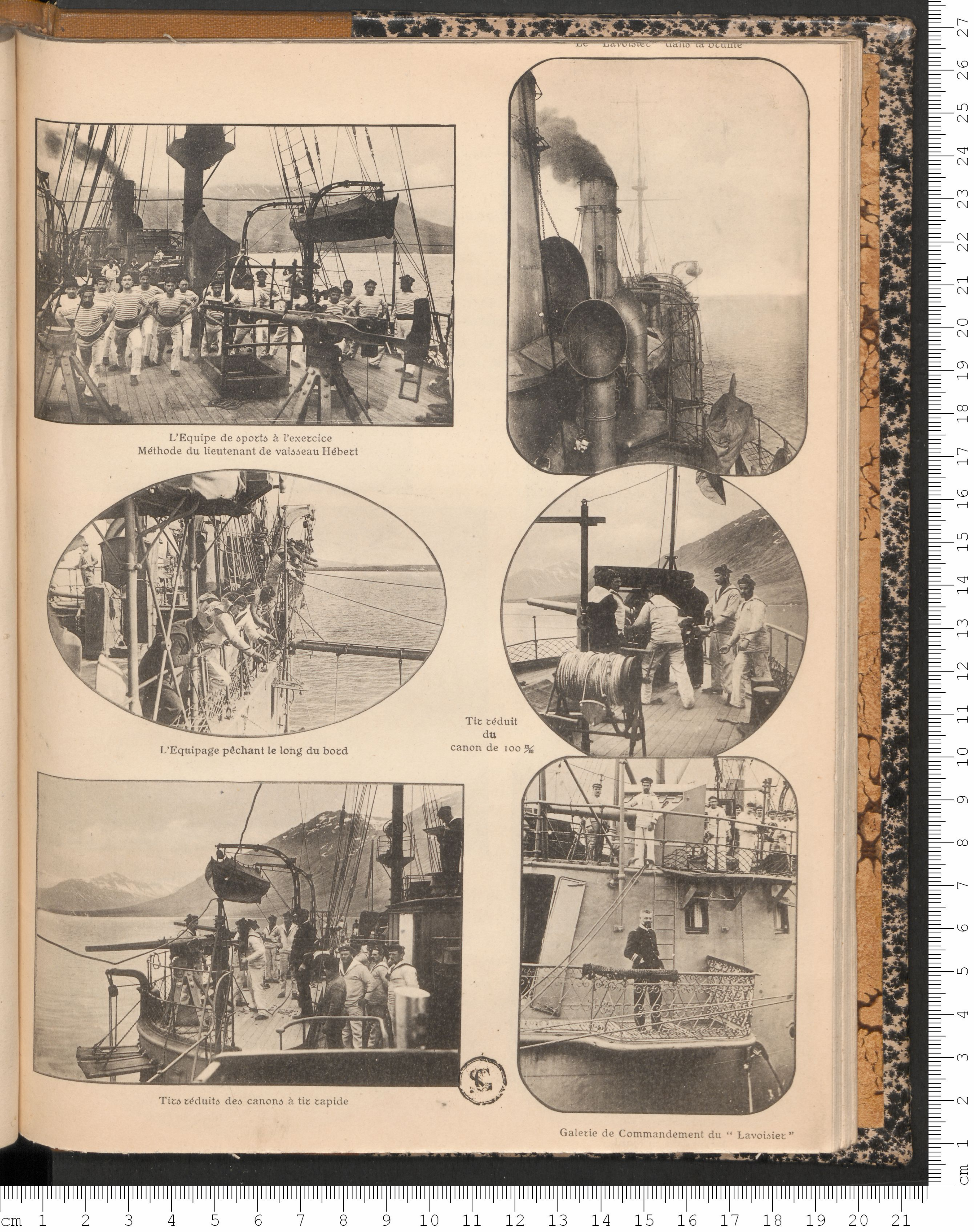
Olaf II fût roi de Norvège. Fils de Harald aux beaux cheveux et d'Asta sa femme légitime, alors délaissée, il naquit sur les bords de l'Océan, au milieu des pirates Normands, dans une île auprès d'Aalesund. Elevé au dur métier de la mer, ses compagnons le choisirent jeune encore, comme chef d'une de ces bandes de corsaires, qui succédèrent à Rollon, sur les côtes de France.

Olaf, comme Ingolf, se trouvant en vue des rives françaises, avait fait jeter à la mer les piliers de son siège domestique ; le flux les entraîna dans la Seine. Olaf remonta ce fleuve qu'il prit pour un fiord et vint débarquer à Rouen.

Touché par les bienfaits du Christianisme, le hardi marin vint s'agenouiller dans la cathédrale de Rouen où l'archevêque Robert le baptisa avec plusieurs de ses compagnons.

Revenu en Norvège, il renversa les usurpateurs qui s'étaient emparés des États de son père et bâtit en l'honneur de Saint Clément, la superbe cathédrale que depuis vingt-huit ans, ouvriers et sculpteurs s'emploient à restaurer à grands frais. C'est de Nidaros, qu'Olaf envoya des missionnaires en Islande.

Nidaros traversa bien des vicissitudes. La Réforme y amena la guerre civile et l'incendie ; sa décadence fût alors complète, mais aujourd'hui, Trondhiem élevée sur ses ruines, lui rend son ancienne splendeur.



Le " Lavoisier " dans la brume

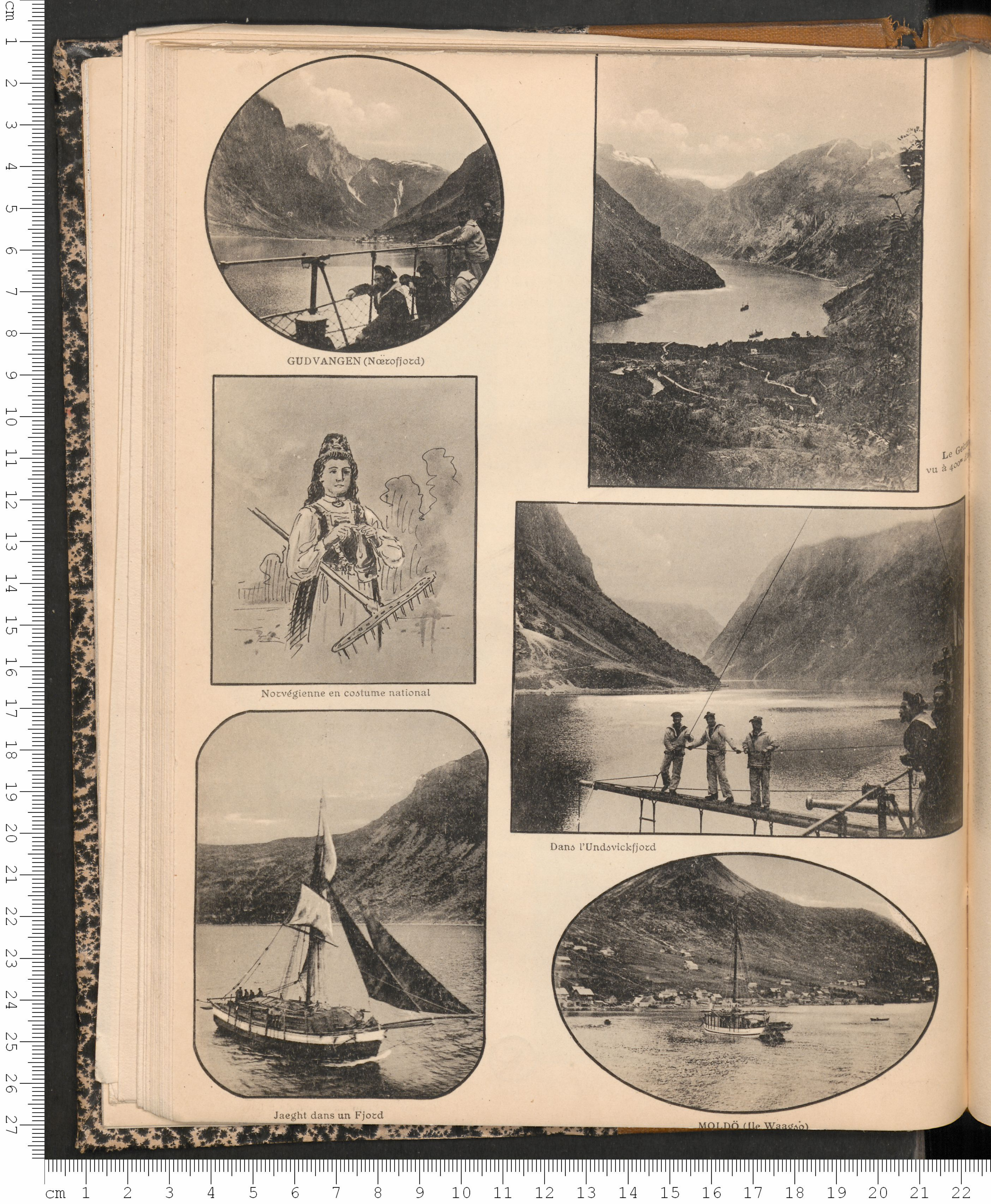
L'Equipe de sports à l'exercice
Méthode du lieutenant de vaisseau Hébert

L'Equipage pêchant le long du bord

Tir réduit
du
canon de 100 m/m

Tirs réduits des canons à tir rapide

Galerie de Commandement du " Lavoisier "



GUDVANGEN (Nærofjord)

Le Gei[illegible]
vu à 400m d[illegible]

Norvégienne en costume national

Dans l'Undsvickfjord

Jaeght dans un Fjord

MOLDÖ (Ile Waagsö)

J'ai visité la cathédrale et j'ai pu me rendre compte de sa magnificence. La moindre ogive, la moindre colonne est un chef-d'œuvre finement dentelé, fouillé par le burin artistique du sculpteur.

Je me suis pris à rêver dans cet édifice à nos belles solennités religieuses ; j'eusse voulu entendre gronder, sous la voix puissante des orgues, les voûtes de l'immense vaisseau. Il manque à ce chœur superbe l'or et la lumière de nos autels, les fumées de l'encens, le tabernacle sacré et malgré moi, en traversant la sacristie sous l'œil scrutateur des portraits des anciens évêques réformés de Trondhiem, je songeais que le culte austère de Luther n'y est pas à sa place.

Je ne suis pas le seul à émettre cet avis, puisqu'il est fortement question de rendre cet édifice aux catholiques.

Pendant notre séjour à Trondhiem, nous étions en pleine foire. La ville avait un air animé dont elle n'est pas coutumière. Beaucoup de Norvégiens venus de l'intérieur et de la frontière Suédoise, y écoulaient les produits de leurs fermes ou de leur industrie. C'était un coup d'œil fort pittoresque que de les voir circuler dans les rues, portant des ustensiles de ménage, de cuisine, jardinage, etc.

Grâce à sa situation, à son fiord libre de glace, baigné par le Gulf-Stream et surtout au jour constant, la province de Trondhiem jouit d'une végétation surprenante ; ainsi l'orge est récoltée six semaines après qu'elle a été semée.

Il est regrettable pour nous, de nous voir supprimer les parties de campagne, car la pluie tombe toujours. Force nous est, de nous contenter de promenades à la foire, et dès que la pluie tombe, on rentre dans un cinéma.

Les vues Pathé sont en honneur à Trondhiem ; elles y sont exhibées d'une façon très intelligente. L'opérateur déroule ses films sans interruption, recommençant son programme aussitôt qu'il est terminé ; on rentre quand l'on veut et l'on sort de même, pour la modique somme de 25 ores (0 fr. 35 de notre monnaie). Le *Lavoisier* quitte Trondhiem le samedi 1er juillet à 6 heures du matin.

Nous voilà à Thamshavn, jolie petite localité dans l'Orkedalfjord ; nous sommes parmi les pins, et du bord, on jouit d'un superbe panorama sur la vallée de l'Orkla. Puis le soir, nous filons pour le Geirangerfjord.

Je renonce à énumérer ici les endroits où nous avons passé. En général, le chenal est désigné sous le nom de Chenal intérieur et depuis Stavanger jusqu'au Cap Nord, c'est en effet un chenal intérieur

qui serpente dans ce dédale d'iles et d'îlots qui bordent la côte Ouest de Norvège.

Nous passons le dimanche matin devant la jolie petite ville d'Aalesund. Cette localité fût complètement détruite par un incendie en 1904 ; les Norvégiens aiment à se rappeler que le croiseur français *Cassini* fût un des premiers à apporter des secours. La ville, grâce aux nombreux secours et à la vaillance de ses habitants, fût rapidement reconstruite en pierres.

Aalesund disparaît à nos yeux, lorsque le *Lavoisier* entre dans le Sulenfjord.

La première partie du trajet est peu intéressante ; à part les arbres, nous avons à peu près le même paysage qu'en Islande, mais au fur et à mesure que le bâtiment glisse entre les rives, le spectacle n'est plus le même et dans le Geirangerfjord, il atteint le summum de la beauté sauvage, particulière à cette région.

Qu'on s'imagine ces montagnes atteignant des hauteurs de près de mille mètres, véritables murailles à pic, semblant surgir des eaux et se resserrant comme un véritable couloir.

A des hauteurs vertigineuses, nous apercevons des habitations, des fermes, sortes de nids d'aigles, n'ayant pour tout moyen de communication avec le monde extérieur, qu'un étroit sentier tracé dans le roc et conduisant à un hangar à canot, construit sur la rive.

Le *Lavoisier* longe cette muraille ; c'est presque effrayant. L'eau calme reflète la montagne, dont le sommet semble ainsi disparaître dans une sorte de sombre abîme. Puis, c'est sur tribord, une cascade argentée ; sur bâbord, les superbes chutes des Sept Sœurs, tombant de si haut, que l'eau se pulvérise et semble vouloir donner, à cette montagne imposante que l'homme n'a sans doute jamais gravie, le voile diaphane d'une vierge.

Nous passons encore plus près de la muraille ; celle-ci est désignée sous le nom de *Chaire ;* en effet, elle en offre bien l'aspect, puis le couloir s'ouvre brusquement, le paysage s'élargit et c'est un brusque changement de décor, c'est « Mérok ».

La Norvège est réellement un pays privilégié. Il faut voir ces paysages enchanteurs pour s'en faire une idée. Voilà trois années consécutives, pendant lesquelles je visite la Norvège, et à chaque visite, je suis étonné de ce que je vois.

Aujourd'hui (c'est un dimanche), je descends à terre à Mérok, jolie

petite localité formée par une petite église bien simple, autour de laquelle sont groupés quelques habitations et deux grands hôtels, ce qui suffit pour faire de Mérok un superbe joyau, dont le fiord sauvage n'est autre que la gangue.

La route prend naissance au débarcadère et, comme toutes les routes de la Norvège, ou du moins, celles fréquentées par les touristes, elle est supérieurement entretenue. Il a fallu une volonté extraordinaire pour les construire et les tracer comme elles sont ; à mon humble avis, c'est tout simplement de l'art.

Qu'on s'imagine un immense serpent poudré de blanc, décrivant une quantité de sinuosités à travers les prairies, les arbres et les fleurs, et voilà la route partant de Mérok pour conduire au sommet de la montagne, à travers un paysage unique. Il faut ajouter que les Norvégiens ont su donner à ces routes, une bordure qui s'accommode très bien avec le cadre, dont elles sont un des ornements. Presque partout, elles sont tracées sur le flanc des montagnes, et dans maints endroits, creusées dans le roc ; le côté qui borde le précipice est garni de blocs de granit, plantés à peu de distance les uns des autres, comme les Menhirs de Kerlescan à Carnac. C'est en quelque sorte, le garde-fou et le complément de ces chemins vertigineux.

Ici, les lacets sont nombreux, et la route monte toujours pour atteindre les sommets imposants des montagnes du Geiranger. Sommets, n'est pas le mot, car on s'arrête tout à coup de monter pour s'enfoncer brusquement dans un vallon étroit, sombre, mais cependant riant.

C'est un étonnement à chaque pas. Je n'ai jamais vu une telle abondance de pensées sauvages et d'églantiers. De plus, nous faisons une ample cueillette de fraises sauvages, il y en a des quantités aussi bonnes que parfumées.

Nous quittons la route ; nous voilà sous bois, tout auprès du torrent dont les eaux jaillissent en une superbe cascade, pour aller s'étendre plus loin en nappe presque tranquille. Il disparaît ensuite et va ressortir au loin, plus fougueux encore, avant de s'unir à l'autre torrent qui sort on ne sait d'où.

Pourquoi sommes-nous toujours sans soleil, dans ce pays si vert ? la lumière manque et j'obtiens malheureusement des clichés affreux.

Je me suis mis en tête d'aller voir l'origine de l'autre torrent que nous apercevons pour ainsi dire à nos pieds.

J'entraîne mes compagnons qui, j'en suis sûr, ont dû se dire : « Il est fou ».

Oui, je l'avoue, je suis fou. Fou de liberté, fou d'admiration, fou de tout ce que l'on voudra, même des jolies Norvégiennes que nous rencontrons, mais fou raisonnable, fou d'une saine folie, si on peut appeler ainsi, l'homme qui admire l'œuvre grandiose du Créateur.

Eh bien ! j'ai vu d'où sortait l'autre torrent ! Roland, à Roncevaux ne pouvait certainement pas, avec sa brave Durandal, produire une brèche pareille. La montagne est coupée en deux, et cette coupure que nous trouvons si étroite, a-t-elle cinq ou dix mètres ? je n'en sais rien ! elle sert d'écoulement aux eaux du torrent.

Allons plus haut ! (la folie est contagieuse, j'en ai la preuve plus tard), résignés mes compagnons me suivent.

Nous atteignons une autre route, moins sinueuse que la précédente, et à près de 400 mètres d'altitude, assis à la terrasse de l'hôtel Bellevue, bien baptisé, nous jouissons d'une vue superbe sur le fiord.

Au premier plan, le feuillage verdoyant des bouleaux, et tout en bas, un petit peu du torrent, semble un ruban d'argent jeté là au hasard. Puis, c'est la sinuosité des chemins que nous avons parcourus tout à l'heure bordés d'arbres aux teintes sombres et là-bas, comme dans un lac, reposent bien tranquilles, gros comme des mouches, notre *Lavoisier* et le bateau de touristes qui vient d'arriver.

Tout au fond, la montagne éclairée d'un rayon de soleil couronne de sa cime neigeuse, le sombre miroir du fiord.

Mais il est temps de rentrer à bord. Nous rencontrons une caravane de touristes en voiture. Quelques uns sont à pied, tandis que d'autres somnolent dans leurs petites voitures, pendant que le conducteur marche à côté tout en grillant des cigarettes.

Une dame, qui suit à pied son espèce de cacolet, met son face à main, s'arrête comme pour nous inspecter et, joyeuse, elle s'écrie: « *Française, Messieurs, je suis Française et la seule à bord de l'*Irma ».

Cette brave dame semblait ne pas se plaire avec ses compagnons, tous Allemands. Il lui eût été facile et plus agréable, de choisir un bateau de touristes français, il y en a très peu, mais il y en a.

Nous partons le lundi à six heures du matin, heureux de revoir encore le superbe fiord mais, malheureusement comme depuis notre arrivée en Norvège, c'est toujours du temps gris, de la brume sur les sommets et des grains de pluie sur nous.

Nous doublons la presqu'île de Satland vers midi et nous sommes en pleine mer ; pas pour longtemps, car nous voilà engagés dans le Moldo Sund, chenal étroit entre la terre ferme et l'île Vaagso. Nous passons à peu de distance du rivage, au-dessus duquel s'échelonnent les maisons de la petite localité de Moldo.

Ici, le paysage devient riant ; un rayon de soleil se met de la partie et il semble aussi, que les habitants veulent avoir leur part de la fête. Malgré la rapidité avec laquelle nous passons, nous voyons les enfants courir le long de la rive en jetant des cris de joie et de bienvenue. A chaque ouverture, fenêtre ou porte, les mouchoirs, serviettes, etc., s'agitent ; c'est pour ainsi dire une manifestation et du pont du *Lavoisier* les matelots répondent à leur tour.

Nous diminuons ensuite de vitesse et le *Lavoisier* sous la conduite habile de notre pilote Norvégien, s'engage dans la partie étroite du chenal. La largeur à cet endroit n'est que de 27 mètres, il ne saurait donc être tenté par nos Dreadnought. De chaque côté, un phare sur pilotis borde le chenal et, à peine le *Lavoisier* s'y est-il engagé, qu'il en est sorti, laissant derrière lui pour toute trace de son passage, la ligne bien définie du sillage.

Maintenant, c'est le Nordfjord, mais c'est toujours ce que je déplore, l'absence du soleil, qui nous rendrait le paysage mille fois plus attrayant.

Les rives se succèdent boisées, se déroulent comme un cosmorama mouvant. Là, c'est une cascade bondissant au milieu des bouleaux, des bruyères et des sapins. Plus loin, c'est une chute qui s'écoule en nappe sur le flanc de la montagne, puis une autre qui s'engouffre dans l'abîme, ne laissant derrière elle, qu'une colonne de vapeur, pour marquer l'orifice de son lit désormais caché à nos yeux.

Ici, ce n'est plus le Geiranger avec ses eaux sombres et ses murailles imposantes. Ce sont des coteaux boisés, des coupures verdoyantes ou gaiement, s'émaillent de charmantes localités.

Les fermes sont nombreuses et, autour d'elles, les foins sont au sec ; non pas comme chez nous sur le sol même, mais sur de longues barrières verticales, formées de fils de fer tendus sur des piquets de bouleau ou de sapin. Le sol étant humide, le foin sèche ainsi rapidement, et l'on peut dire qu'il est superbe. Je me souviens qu'à Thamshavn l'herbe me montait jusqu'aux yeux.

L'odeur de ces foins coupés embaume l'atmosphère, et c'est ainsi jusqu'au bout de notre course.

Nous mouillons à Loën, au fond de l'Undviksfjord, à six heures du soir.

Ici, se place un de ces accès de folie dont j'ai parlé tout à l'heure ; je ne le cacherai pas et je n'étais pas le seul à le commettre : nous étions cinq.

Loen possède un lac supérieur qui, paraît-il, est de toute beauté.

Ce lac conduit au superbe glacier de Kiendal.

Malgré l'heure tardive et des gouttes de pluie, nous avons décidé d'aller voir ce fameux glacier.

Il y a environ 3/4 d'heure de marche du débarcadère de Loen au lac.

La route traverse de frais ombrages, laissant à droite et à gauche des vergers, où la pomme à cidre et la groseille sont déjà de belle grosseur. Comme dans tous les fiords de Norvège, un torrent fougueux anime le paysage ; il est cependant bien triste à cette heure car, le temps est complètement couvert et les sommets des montagnes disparaissent sous un amoncellement de nuages noirs et épais.

Nous arrivons au lac. Un petit vapeur conduit au glacier mais, ce vapeur ayant éteint ses feux, nous n'avons plus qu'un motor-boat à notre disposition ; on nous demande 2 krônes 50, c'est-à-dire 3 fr. 50 par passager. Croyant le glacier assez proche, nous louons une embarcation pour 2 krônes et, nous voilà cinq fous, voguant à grands coups d'aviron sur le lac de Loen.

Je suis obligé de reconnaître, malgré la pluie tombant par instant, que le spectacle est grandiose. Les bords de ce lac intérieur sont riants. Là, quelques fermes enfouies dans la verdure ; plus loin, un petit bois de bouleaux et, dans une échancrure, l'arête bleutée d'un glacier.

Nous assistons à un des phénomènes les plus curieux de Loen. Le glacier glissant continuellement, il arrive que sa muraille frontale porte à faux, dans l'échancrure que nous apercevons. La glace n'étant plus qu'imparfaitement soutenue, se brise avec un fracas épouvantable pour tomber dans l'abîme, en une poussière blanche ayant pendant un instant, l'aspect de ces jolis nuages blancs qu'on remarque parfois dans un ciel serein.

Les rives du lac se resserrent peu à peu ; nous nageons ferme et l'aiguille tourne toujours sans presque nous en apercevoir, et toujours aussi sans voir le glacier. Nous nous engageons maintenant, dans la rivière proprement dite. Le spectacle est sinistre ; un de mes compagnons le compare à ces décors de l'Enfer du Dante. La comparaison est juste. Qu'on s'imagine le temps déjà sombre à cette heure (11 heures du soir) ; la montagne fantastique, plus sombre encore que le temps, le

sommet enfoui dans l'épaisseur ouatée de nimbus mystérieux et sur tout cela, plane un silence profond, que trouble seulement le bruit cadencé de nos avirons trempant dans les eaux de la rivière.

Lamartine a écrit sa superbe poésie *Le Lac,* sur les bords riants du lac de Saint-Point. Il n'a pas vu le lac de Loen comme je l'ai vu à 11 heures du soir ; que seraient devenus alors, ces superbes vers :

O Lac, rochers muets, grottes, forêts obscures, etc.
....

Nous avons vu ce lac, ces rochers muets, les grottes, la montagne imposante et fantastique, un paysage beau et terrible.

Nous voilà au terme de notre course sur l'eau, à l'hôtel inévitable installé au débarcadère de Kiendal.

Maintenant, c'est la route conduisant au glacier, et c'est alors la forêt obscure, oui, la forêt de bouleaux nains. Tout est silence ici, même le torrent. Il fait presque noir. Nous nous arrêtons subitement ; un bruit, un son en est la cause : c'est la clochette d'une vache dérangée de son somme sous les bouleaux.

Plus loin, un lapin nous file entre les jambes. Puis, dans cette sorte de crépuscule c'est tout à coup une lumière blafarde qui semble vouloir noyer l'ombre de ce que nous appelions tout à l'heure l'Enfer du Dante.

C'est le glacier ! Immense champ de glace, nous le voyons là, devant nous, mais à combien en sommes-nous. Nous ne l'avons pas su ; comme en Islande les distances sont trompeuses, et nous nous contentons d'admirer de loin, ces énormes blocs qu'on dirait fondus dans l'azur. Voilà tout ce que nous avons vu du glacier de Kiendal !

Il nous faut maintenant, songer au retour.

Après une station à l'hôtel, achat de cartes postales, rafraîchissement bien gagné, nous reprenons notre route sur l'eau. Ah ! qu'elle nous parût longue ! et, comme je le disais tout à l'heure, que les distances sont trompeuses dans ces régions montagneuses.

Nous voyons à un moment donné notre point de départ, l'un de nous dit : « encore 20 minutes et nous sommes arrivés ! ». Les 20 minutes passèrent environ quatre fois et nous nagions encore.

Le gamin qui nous loua l'embarcation, attendait patiemment sur la berge. Il attendait ses deux couronnes à 2 h. 30 du matin. Il les avait bien gagnées, et nous en eût-il demandées cinq, je crois qu'on les eût données avec notre fatigue par dessus le marché.

A 3 h. 1/2, nous sommes à bord, harassés et vannés. A 5 heures branlebas et départ pour le Sognefjord.

Après une journée de navigation dans le Nordfjord et le chenal intérieur, notre croiseur entre dans le Sognefjord.

Nous passons devant la riante localité de Balholm ; des navires de guerre Allemands sont mouillés en rade. Un brusque crochet nous en écarte. Puis, c'est l'embouchure de l'Aurlandfjord, le *Lavoisier* s'y engouffre pour ainsi dire. Un peu plus loin, l'Aurland nous offre un autre bras, le Nœrofjord et c'est ce dernier que nous suivons jusqu'à Gudvangen.

Ici, pas de végétation. C'est le fiord sombre, étroit, imposant, avec ses sommets couverts de neiges éternelles ; c'est ensuite un chenal de 400 mètres à peine, entre chaque rive. Partout des cascades jaillissent des sommets et pendant que derrière nous le fiord semble se refermer sur le *Lavoisier*, devant il s'élargit pour former la petite baie de Gudvangen.

Gudvangen est moins beau que Mérok, c'est Loen. Sa renommée est due à la station de Stalheim, roc escarpé de 342 mètres se dressant au fond d'une vallée de 9 kilomètres de long, encaissée entre deux murailles élevées de 250 mètres.

Un torrent coule rapide au fond de cette gorge ; entre les cascades qu'il forme, s'élève le nid d'aigles de Stalheim's Hotel. Ce dernier est comme à Mérok, Loen, Kiendal et, partout ailleurs sans doute, tenu par des Anglais.

Nous restons à Gudvangen la journée du mercredi, ce qui permet à l'équipage, de faire la toilette du bateau.

Nous partons le soir à 6 heures pour Bergen.

Le Nœrofjord est encore plus curieux que la veille. Le ciel est clair et les murailles se reflètent en entier dans les eaux calmes du fiord. Le *Lavoisier*, en passant, semble les faire vaciller dans une sorte de glou glou au fond de ce gouffre, dont les parois semblent s'avancer l'une vers l'autre pour le pulvériser.

C'est à nouveau le Sognefjord avec ses rives changeantes, et dans le chenal intérieur, la nuit calme au milieu des îlots, un peu de roulis par le travers de l'Hellisofjord, enfin le chenal étroit de Sielanger et le Byfjord conduisant à Bergen.

Mouillage à Bergen, le jeudi matin à 6 heures.

A Bergen, nous rompons avec la vie que nous avons vécue depuis notre départ de Trondhiem. Nous sommes maintenant en pleine ville moderne. C'est la ville commerçante, agrémentée de sites riants et du

confortable qu'on ne rencontre que dans nos villes françaises. Cafés avec squares, tziganes dissimulés dans la verdure, tramways électriques, magasins splendides, etc.

On ne vient pas à Bergen sans visiter le musée Hanséatique et le marché aux poissons, cité comme une des rares curiosités de la Norvège.

Le musée Hanséatique m'entraîne forcément à parler de la Hanse.

En revenant des croisades, laissant à Carthage les cendres de Saint Louis, des pélerins Allemands ayant frôlé les Associations Génoises et Vénitiennes, furent frappés des avantages que procurait cette sorte de Mutualité et voulurent en profiter à leur tour. Ce fût là l'origine bien simple d'une ligue commerciale dont Lubeck était la capitale.

Cette ligue avait ses archives, son trésor, ses grandes réunions annuelles, une flotte et même des armées. Elle déclara la guerre aux rois, s'implanta au cœur de Londres et s'empara même de villes dont elle avait le projet d'en faire des bases commerciales.

Bergen fût de ce nombre, et la Tour de Rosenkrantz, pieusement conservée en souvenir du siége héroïque qu'elle soutint contre les Hanséates, est une relique parlant encore de cette ligue, pieuvre gigantesque, dont les tentacules s'étendaient de Novgorod en Russie, jusqu'à Séville et Naples en enserrant Anvers, Bruges, Dunkerque, Calais, Rouen, Saint-Malo, Bayonne, Lisbonne et Marseille.

A Bergen, on comptait 3.000 hanséates. Ils vivaient sur le quai des Allemands, dans une réclusion monastique, car leur force était dans le célibat.

Voilà ce que le musée Hanséate rappelle tout en reconstituant la vie, le logement et les us et coutumes de ces sortes de despotes commerçants dont le traité de Westphalie (1642) sanctionna la complète dissolution.

Auprès du musée Hanséate, sur ce quai, près duquel se balancent mollement les lourdes barques spéciales à la Norvège, les Jaeghts, est installé le marché aux poissons.

Sur deux lignes régulières, entre lesquelles circulent les acheteurs, sont installées des cuves spéciales en bois garni de tôle à l'intérieur ; l'eau de mer circule continuellement dans ces cuves et le poisson y est conservé vivant. Le marchand, muni d'une épuisette, s'empare du poisson désiré, et le livre au client après l'avoir saigné. Il paraît que sa chair est ainsi beaucoup plus apppréciée.

Il pleut souvent à Bergen, mais lorsqu'il fait beau, je m'échappe de

la ville pour grimper à Floïen. La ville construite sur plusieurs collines, est entourée de hauteurs, et la promenade à faire, que je n'ai d'ailleurs pas manquée est à Fieldveien, superbe point de vue auquel on accède par des escaliers et une route en zigzags sous de frais ombrages. De là, le regard embrasse toute la ville, les lacs, le port, et les fiords. C'est un coup d'œil superbe qui récompense grandement de la peine qu'on a eu à l'atteindre.

Le retour s'opère plus facilement ; je suis revenu par un autre chemin, en pleine campagne, dans la brousse comme on dit chez nous.

J'ai déniché des coins superbes, flirté avec deux gentilles Norvégiennes, qui cueillaient des églantines dans un buisson au-dessous d'un sentier. Elles ne me voyaient d'ailleurs pas, occupées à leur cueillette ; je pus les photographier juste au moment où l'une d'elles relevait la tête.

Quel joli tableau pour un peintre ! ce cadre de verdure, ces fleurs et, fleurs entre les fleurs, ces jeunes filles au corselet rouge et au tablier blanc brodé, du costume national, me feraient l'effet d'une vision ou d'un rêve si la photographie ne venait me dire : « Non, tu n'as pas rêvé ! »

Longeant le parc de Nygaards, véritable écrin de verdure, j'arrive sans le vouloir au Muséum. Il est unique avec ses collections d'animaux antédiluviens et polaires. Il possède un squelette de baleine, dans lequel un homme de taille ordinaire se démenerait sans peine entre les côtes. J'ai vu tout cela rapidement, et regagnant le bord, j'emporte de Bergen un souvenir des plus agréables.

Il faut que j'ajoute ceci. Pendant notre séjour le Kaiser est venu mouiller sur rade. Il était là-bas sur son yacht blanc « *Hohenzollern* », sur la rive gauche du fiord, détournant l'attention du public Norvégien à son profit. C'était chaque soir en rade, la venue continuelle des embarcations, car en Norvège, tout le monde va sur l'eau. L'enfant, dès qu'il n'est plus surveillé, n'a qu'une joie, sauter dans ces légers esquifs qui font le propre accompagnement de toute famille norvégienne.

Il y a eu des coups de canons. Nous avons passé à la bande, nos hommes ont crié, sept fois *hourra* ! sans entrain, je l'avoue.

L'an dernier, l'Empereur passa près d'une heure et demie à bord du *Lavoisier*. Il eût un mot aimable pour chacun, en passant l'inspection de l'équipage et du bâtiment. A la boulangerie du bord, il s'extasia sur le bon aspect du pain et raconta que dans la Marine allemande, le pain est loin d'être aussi bon, et que certains hommes ne peuvent le supporter.

Cette année, le Kaiser s'est abstenu de rendre visite à notre commandant, et pendant que le *Hohenzollern* repose sous la côte de Laxevaag, nous partons le lundi matin pour le Hardangerfjord.

La consigne était de ne pas faire de bruit ; nous l'avons observée, respectueux du sommeil impérial, troublé peut être par une vision de sang coulant d'Agadir et se répandant à flots sur l'Europe.



IX

Le Hardangerfjord. — Odda et le Buarbræ. — D'Odda à Christiania. — Christiania. — Arendal.

Toujours par le chenal intérieur, le *Lavoisier* glisse rapide entre les îlots ensoleillés.

Tout est gai, tout est beau.

Nous atteignons le Langen Uen, chenal étroit entre la terre ferme et une île toute verte, puis c'est le superbe Hardangerfjord.

Nous suivons pendant quelques heures, le bras principal du fiord, puis par un brusque crochet sur la droite, nous voilà dans le Sorfjord.

Le Sorfjord est à la Norvège ce que la Touraine est à la France. C'est le jardin fruitier et le jardin potager des grandes villes Norvégiennes.

Ses rives me rappellent les environs de Quillebeuf sur la Seine. Au bas des montagnes, sur la pente douce qui mène au rivage, les fermes nombreuses sont disséminées quoique assez rapprochées les unes des autres.

C'est la ferme Normande avec ses gras pâturages et ses superbes vergers.

Du bord, je vois distinctement les fruits dans les arbres et partout, c'est le riant paysage de la vallée d'Auge, avec ses vallons et ses côteaux garnis de pommiers, de poiriers et de cerisiers. Au-dessus, c'est la montagne immense aux crêtes brillantes de lumière, et parfois dans une échancrure, les arêtes blanches de l'immense glacier du Folgefond. Nous le voyons depuis longtemps cet immense champ de glace et jusqu'au fond du fiord nous le verrons toujours.

C'est partout aussi, de charmantes localités au milieu desquelles se dresse le clocher puis, voici sur notre gauche une vallée qui s'ouvre brusquement dans un magique décor : c'est Tyssedal.

Tyssedal doit son nom à la Tysse, torrent qui s'élance écumeux et bouillonnant, dans un fouillis de verdure, au milieu d'un paysage de toute beauté.

Ce charmant village n'existait pas il y a quelques années ; il doit son importance, plus à son but industriel qu'à sa situation pittoresque.

La Société d'Énergie Électrique a capté une chute élevée, dans d'énormes conduits et son usine à turbines ne fonctionne qu'à l'aide de la houille blanche.

Tyssedal n'est pour ainsi dire pour nous, qu'une vision fugitive, car peu de temps après le *Lavoisier* jette l'ancre devant Odda auprès d'un superbe paquebot Allemand de la Hamburg-America, le *Blucher*. Comme tous ses pareils, ce navire possède une musique et celle-ci nous gratifie d'une *Marseillaise* lente et rythmée que nous sommes habitués à entendre sur un air plus entraînant : elle manque d'harmonie, car il y a trop d'instruments de cuivre, c'est presque de la musique de cirque.

Odda vue du mouillage, ne montre pour ainsi dire que ses hôtels et derrière eux, une usine de carbure de calcium empoisonnant le paysage de ses vapeurs et de sa fumée. Il est fâcheux que l'industrie vienne ainsi détruire la beauté de ce joli petit coin ; on ne peut songer à le reprocher aux Norvégiens, tributaires des Anglais pour la houille. Ils emploient leur houille blanche et c'est un hommage à rendre à leur activité.

Odda n'est plus la même cité lorsqu'on la voit à terre. Cité de touristes et cité ouvrière, c'est en même temps un endroit charmant qui rappelle les petits trous pas chers du Midi de la France.

En débarquant auprès des hôtels, la route conduit à travers les villas entourées de jardinets fleuris où la rose est reine partout.

Odda est une rose garnie de roses quand on est au milieu des villas ; plus loin, l'horrible usine enlève cette illusion.

Il y a un choix considérable de promenades.

Une route contourne le fiord, puis longeant la rive gauche en bordure, elle conduit par un chemin en lacets à l'un des bras du Folgefond.

Je trouve inutile de voir une chose aperçue du fiord ; ce serait je crois lâcher la proie pour l'ombre et une ascension comme celles que je pratique couramment en Islande ne me tente nullement.

Quelques camarades et moi, nous suivons la route poudreuse qui longe le torrent. Une caravane de touristes nous aveugle pour ainsi dire de poussière en arrivant à grand train, pour prendre le *Blucher* qui les attend en rade. Quelques Gretchen, nous dévisagent avec leurs yeux de faïence et j'ai conservé l'impression grotesque d'un couple entrevu. Il est vrai que les attelages Norvégiens se prêtent à rendre plus grotesques les gens qui le paraissent à l'avance Ce sont des carrioles à deux places, dont le siège forme une sorte de plan incliné, en dessous duquel est ramassée la provende du cheval. L'attelage est des plus simples, et le conducteur s'assied sur un petit siège placé derrière les voyageurs.

Ici, il fait très chaud, pas un souffle ne nous rafraîchit. Après avoir suivi un instant le torrent, nous arrivons au pont que traverse la route. Cette route conduit aux célèbres chutes de Laatefos. J'estime que nous avons vu assez de chutes d'eau en Islande et en Norvège pour nous passer de la vue de celles-ci et mes compagnons se rangent à mon avis.

Nous préférons escalader un sentier de chèvres et nous voilà entrés dans une propriété privée, garnie de pruniers et de cerisiers chargés de fruits.

Les gens nous regardent passer sans rien dire. Après des détours, des montées, des descentes, nous atteignons une route nouvellement construite ou refaite.

Elle borde le lac et sous le soleil, nous jouissons d'un paysage riant. Puis, nous arrivons au petit village de Jordal.

D'un pont jeté sur un torrent, la Jordal, nous apercevons le glacier du Buarbraë ; il semble tout près. Allons-y et en route ! C'est maintenant un sentier à travers les foins et les fleurs ; il longe d'abord la rive droite de la rivière qui s'élance en mugissant sur les rocs entassés et encombrant son cours.

Nous croisons une fermière Norvégienne venant de traire ses vaches ; pour 25 ores, nous buvons à nous cinq la moitié de la jarre qu'elle tient à la main. Nous avons vu l'étable, propre, nette et luisante comme un appartement. Les vaches n'ont pas ces croûtes immondes que l'on voit collées à leurs flancs dans certaines de nos fermes et voici pourquoi : l'étable est élevée au-dessus de terre par un mur de soutènement en pierres sèches et construite de telle façon, que le bétail puisse y entrer par un sentier en glacis ; le purin s'écoule au-dessous par des fentes spéciales ; chaque jour la litière est précipitée sous la maison par

une trappe et l'étable nettoyée. Voilà pourquoi le Norvégien a de si belles bêtes.

Nous reprenons notre chemin, car on se méfie des distances maintenant. Traversant un pont rustique, nous voyons en grand devant nous, la Jordal, superbe et toute blanche. Au fond, le glacier semble une immense peinture ayant pour cadre la vallée, les montagnes et le ciel.

A gauche, deux cascades séparées par un bloc font des effets superbes. Celle-ci s'étend comme une draperie légère sur les parois du rocher dont elle épouse les formes ; celle-là descend par bonds successifs et toutes deux s'unissent avant de se jeter dans la Jordal, sur une masse de granit où elles semblent s'écraser.

Bientôt notre route s'engage au milieu d'éboulis énormes où cependant croissent nombreux, les bouleaux dont le feuillage forme une voûte au-dessus de nos têtes.

S'échappant de la voussure du glacier, le torrent mugit, se choque contre des blocs immenses, s'échappe en bouillonnant pour se creuser un passage à travers ce chaos titanesque.

A droite, à gauche, c'est la montagne dentelée aux blocs énormes prêts à se détacher et dans le fond, derrière nous, la vallée semble s'être rétrécie et fermée par le rideau des montagnes de la rive droite du lac.

Ce paysage tranquille et grandiose, ces bois mystérieux dont le mystère n'est même pas troublé par les mugissements du torrent, me rappellent le Romsdal qui fût si longtemps une sorte d'Olympe Scandinave, et, évoquant le culte mystérieux d'Odin, qui sait si, au sortir de de cette voûte de verdure nous n'allons pas trouver les génies malfaisants, défendant l'accès de ces lieux que je considère désormais comme sacrés.

Mais non, la vallée au contraire s'élargit. Les parois des montagnes s'éloignent, les arbres disparaissent et c'est maintenant une prairie émaillée de boutons d'or. Il me semble que l'on respire plus librement, sorti de ce chemin et un vent frais, presque froid, nous force à remettre nos vestons retirés jusque là.

Des fraises sauvages émaillent de leur rouge velouté, l'herbe que nous foulons et pour ainsi dire au pied du glacier. Ce dernier est en partie caché par une petite éminence, sur laquelle s'élève le chalet-station du Buarbraë.

Une femme nous suit, et sans doute, elle est la gardienne de ce chalet ? En effet, elle parle anglais et nous invite à nous rafraîchir.

Nous entrons au chalet. Une grande salle où la nappe éternelle, sans doute (car elle est maculée de taches), est sur la table ; une autre table est couverte de ces petits souvenirs norvégiens plutôt de fabrication allemande. On les paie très cher ; un de mes amis achète une canne, vulgaire branche recourbée à l'eau bouillante, prix deux krônes, c'est pour rien n'est-ce pas ?

Nous dégustons chacun un immense bock, bonne bière de Stavanger, très fraîche, je la recommande aux touristes. Mais la lumière s'en va et j'ai peur de ne pouvoir photographier le glacier ; partons bien vite !

Nous avons insensiblement monté jusqu'ici, et maintenant, il nous faut encore gravir une éminence garnie à son sommet d'un garde-fou. C'est pour l'atteindre, un raidillon en casse-cou garni d'églantiers.

Pourquoi l'ingénieur moderne n'est-il pas passé là ? A mon avis il a bien fait ; la route tracée eût enlevé au paysage, son caractère de sauvage beauté.

Et maintenant, loin du garde-fou que nous dédaignons, nous dévalons la pente, pour nous heurter aux blocs de granit, remonter encore et arriver enfin, sur ce que j'appellerai l'épine dorsale du Buarbraë.

Ah ! Pourquoi, au lieu de passer un fastidieux dimanche à Bergen, à côté du Kaiser, ne sommes-nous pas venus le passer à Odda ?

Voilà mes compagnons sur le bord de la glace, ils grimpent sur les parois d'une fissure aux reflets d'azur. A leur droite, une grotte d'un bleu foncé superbe de pureté s'ouvre béante.

C'est le gouffre mystérieux duquel j'aimerais voir sortir les nymphes voilées de gaz, les génies bienfaisants nous faisant aimer encore plus l'Œuvre du Créateur ! A voir aussi mes compagnons si petits sur cette immense bloc azuré, je me rappelle et applique cette phrase si vraie du *Voyage de Monsieur Perrichon :*

« Que l'homme est petit quand on le contemple du haut de la mer de glace ! »

Oui, il est petit, surtout devant l'œuvre immense du glacier et devant le Guide intelligent qui l'a conçu.

C'est là, le soc du Maître de l'Univers ; il est en plein travail ! Œuvre formidable, il creuse son sillon, refoulant sur ses bords, la moraine latérale formée de blocs énormes, tandis que la moraine frontale, écrasée, pulvérisée, va courir des milliers de mètres, entraînée par les eaux fougueuses de la Jordal, jusqu'au lac où elle forme déja un îlot verdoyant.

Le travail se fait lentement, mais sûrement, où s'arrêtera-t-il ?

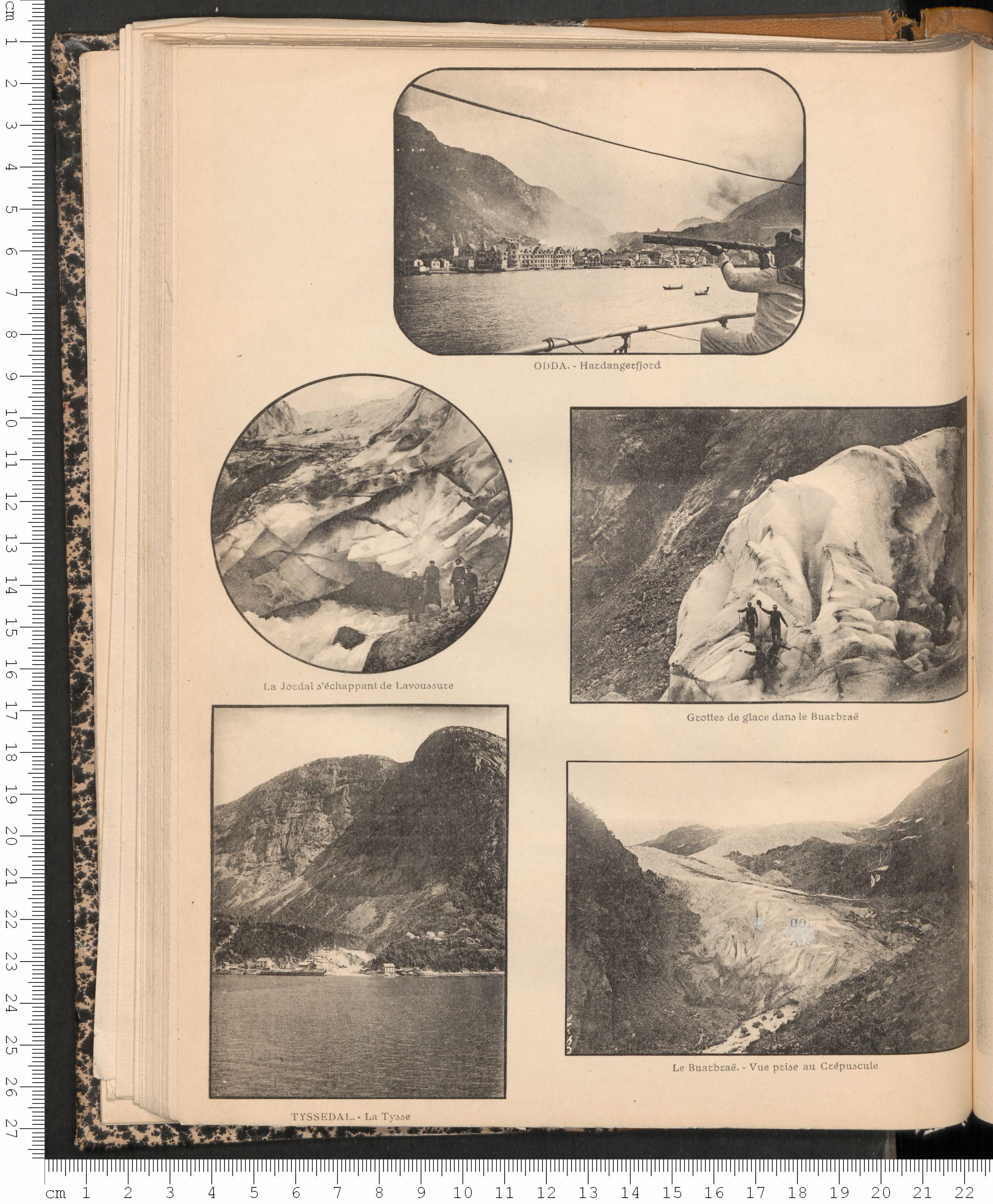

Fermière de Jordal

Dans les Eglantiers à Bergen

L'Empereur d'Allemagne à bord du "Lavoisier" en 1910

BERGEN. - Vue prise de la Rade

Le "Hohenzollern" à Laxevaag



ODDA. - Hardangerfjord

La Jordal s'échappant de Lavoussure

Grottes de glace dans le Buarbraë

TYSSEDAL. - La Tysse

Le Buarbraë. - Vue prise au Crépuscule

Voilà mes compagnons de route descendus de la grotte, debout sur la moraine frontale ; ils regardent la Jordal sortir mystérieusement de sa voûte de glace. Ils se taisent ! Ils admirent l'œuvre superbe de la Nature, ils admirent la charrue de Dieu.

A chaque instant il me semble, en choisissant une place pour les photographier, que je vais les entendre entonner le chant sublime du *Credo du Paysan* et tout en pesant sur le déclic, inquiet du succès de mon opération — car il est dix heures du soir — je fredonne :

Je crois en toi, Maître de la nature ! etc.

Nous voici descendant à nouveau le chemin de chèvres que nous avons déjà parcouru ; nous repassons sous les voûtes de bouleau, admirant toujours. Je songe malgré moi, je dois le dire pour mon chauvinisme, qu'on ne transportera jamais à Majic City, les glaciers immenses de la Folgefond, même pas le Buarbraë, et mes pauvres photos ne rendront jamais la millième partie de ce que j'ai vu.

Je n'entreprendrai pas le récit d'une descente du Hardangerfjord ; enfermé en chambre noire, j'ai développé pendant ce temps-là.

Nous avons franchi le détroit de Haugesund et vu la jolie petite cité de Haugesund, avec son clocher gothique et ses maisons en brique rouge.

Nous avons vu les cinq vierges folles, pierres hautes de deux mètres cinquante à cinq mètres et plantées comme des cierges. Puis passant devant Kobbervik et l'entrée de Stavanger, c'est la nuit à la mer, dans le Skagerrak, tout au long de la côte Sud de Norvège. Désormais c'est fini, le *Lavoisier* a quitté la région des Fiords.

A midi, le lendemain, nous sommes dans le Christiania Fjorden.

L'équipage passe à la bande devant Drobak, pour répondre à la même cérémonie de la forteresse de Kvaholmen ; puis le fiord devient intéressant avec ses petites îles, ses hôtels et ses chalets enfouis dans la verdure. C'est pour ainsi dire la banlieue de Christiania.

Le *Lavoisier* défile rapidement le long des rives, salué par les pavillons des villas, des yachts que nous croisons, et par les jeunes filles qui prennent leurs ébats dans les eaux du fiord.

C'est étonnant avec quelle facilité le Norvégien prend possession de l'humide élément. C'est sa vie ! Comme nous l'avons constaté depuis Trondhiem, chacun se baigne dès que l'envie lui prend, et cette passion

pour la natation est prise si naturellement, que, hommes et femmes ne s'embarrassent pas d'un costume inutile. On se baigne nu, personne ne s'en occupe, et en pleine capitale, toute la journée, nous aurons désormais ce spectacle.

En mouillant en rade, le *Lavoisier* salue la terre de vingt-un coups de canon. Ce sont ensuite les questions multiples des matelots : « Maître Pilote, qu'est-ce que ce monument, ?... Où est le Palais Royal ? dit un autre, etc., etc... » et me voilà émule de l'agence Cook, ce que je fais d'ailleurs avec la meilleure grâce depuis notre arrivée en Norvège, le commandant m'ayant autorisé à afficher notre itinéraire avec un historique et une description résumée des pays que nous traversons.

Que dire de Christiania ? Pas grand chose ! Son aspect est fort ordinaire, avec ses édifices d'un style plutôt sévère. On s'attend à y voir un superbe palais royal et c'est tout au plus un vaste édifice rectangulaire sans aucune architecture ; les marins du *Lavoisier* disent que c'est une caisse à savon. Je noterai simplement la statue équestre de Bernadotte placée devant le palais, les superbes jardins qui entourent ce dernier et le théâtre, le Storthing ou chambre des Députés, l'Université etc.

C'est là, le centre principal de la capitale.

Sillonné en tous sens par les cars électriques, il est le rendez-vous des promeneurs.

Les allées bordées de tilleuls, sont toutes garnies de banquettes et, jusqu'à une heure du matin, on peut dire qu'elles sont bien employées ; de gracieux couples y flirtent sans souci de l'heure matinale et du jour qui se lève déjà. Mais il y fait si bon et l'amour aime le parfum des tilleuls en fleurs.

Si Christiania est d'aspect fort ordinaire, les environs sont merveilleux.

Ce ne sont que fiords, îlots, rochers pittoresques, forêts et chalets, collines aux contours harmonieux et verdoyants s'harmonisant avec un ciel et une eau d'un bleu Méditerranéen.

Pendant notre séjour, nous jouissons d'un temps superbe.

C'est d'abord la Fête Nationale qui sans doute, nous vaut cela.

Nous sommes encombrés, chaque jour, par les visiteurs et tous les soirs les Norvégiens se donnent rendez-vous autour du *Lavoisier*. Motorboats, légers esquifs à l'aviron, yachts aux voiles blanches essaiment la rade et la rendent encore plus jolie.

Je m'en voudrais de passer sous silence un fait qui a eu d'ailleurs bien des précédents dans d'autres villes, lors de notre passage.

Un petit vapeur, pavoisé aux couleurs françaises, est venu faire le tour du bord ; il était chargé d'enfants, filles et garçons ; le plus âgé n'avait certainement pas douze ans. Tous ces enfants, avec un ensemble parfait et sans faux accord, ont chanté trois fois la « Marseillaise ».

L'équipage du *Lavoisier* ne leur a pas ménagé les applaudissements et les petits chanteurs les méritaient bien.

A terre, si les hommes sont habillés d'un costume cérémonieux, terne et sombre, en revanche les femmes ont adopté les couleurs claires et voyantes, et les robes blanches, bleues et roses émaillent agréablement les trottoirs et les squares.

Quand on a vu les fiords et les glaciers, on a assez vu de la Norvège et Christiania, à mon avis, n'est pas fait pour inspirer une plume.

Nous avons mieux en France.

Je suis heureux, quand je vois un beau matin, le *Lavoisier* descendre rapidement le Christianiafjorden.

Nous voici au large tanguant un peu, le cap sur Arendal.

Le jour même, vers quatre heures du soir, nous rentrons par la passe de l'Est, petit fiord en miniature. Ici, c'est un paysage qu'il eût été dommage de ne pas voir. Une heure dans ce canal étroit, c'est une heure dans les champs, les bois et les fleurs.

Voici Arendal, véritable bijou, Venise de la Norvège.

Je n'ai pas le talent nécessaire pour pouvoir faire une description vraie de cette jolie petite ville ; il me faudrait des pages complètes et à chaque page un cliché spécial, car à chaque coin de la ville, c'est un aspect complètement nouveau.

Arendal, ville de 10.500 habitants, est justement renommée comme la plus jolie ville de la Norvège. C'est le bijou ensoleillé, avec ses petits détroits, ses nombreux îlots, son île centrale supportant une moderne église d'un style gothique des plus gais. C'est une Venise villageoise enfouie dans les merisiers et les groseillers.

La ville est bâtie en plusieurs parties étagées. Des routes et des rues bien entretenues sillonnent ces diverses parties. Il n'est pas une habitation qui ne soit un nid, nid de fleurs et de fruits, nid enfoui dans un fouilli de verdure.

La disposition particulière d'Arendal force les habitants à communiquer beaucoup par la voie liquide et le canal principal, sur les bords duquel s'étagent les différentes parties de la ville, est sillonné de petits steam boats d'un aspect bizarre.

Il faut voir Arendal de grand matin, pour en apprécier toute la beauté. Des hauteurs boisées qui la couronnent, on jouit d'un panorama superbe et unique, non seulement sur la ville, mais aussi sur le fiord, le détroit de Stromo et l'entrée essaimée de riants îlots.

J'ai vu Arendal à l'heure où la nature assoupie ressent les premiers frissons du réveil. A cette heure, le soleil levant dore de ses feux cette Venise verdoyante, et ses flots de lumière pénètrent peu à peu dans le fiord, flamboient sur les toits rouges des maisons, tandis que les eaux reflètent les îlots couverts de sapins aux teintes sombres.

Au loin, la mer s'étend unie comme un lac ; l'horizon est cependant bien distant de moi mais l'air est si pur, l'atmosphère si calme, qu'il semble se rapprocher pour le plaisir des yeux.

A bord, lorsque la table nous réunit tous, je ne pus m'empêcher de faire part de mes impressions aux camarades. Le soir, ils m'accompagnaient et nous eûmes au couchant un spectacle aussi beau que le matin.

Arendal est malheureusement une ville morte. Il faut croire que les habitants aiment leur *Home*, car on rencontre peu ou point de personnes dans les rues. A part quelques excursionnistes, l'équipage du *Lavoisier* peu attiré par cette solitude préféra contempler la ville du bord.

Sur les hauteurs, profitant d'une large percée dans la verdure, nous dominions ce jour là notre vieux croiseur. C'était après le branlebas du soir, l'équipage réuni sur le gaillard d'avant semblait se délecter au calme grandiose et aux parfums émanant de la Venise Norvégienne, lorsque soudain leurs chants montèrent jusqu'à nous. Ils chantaient en chœur la *Chanson du Pâtour*, de Théodore Botrel :

> Celle que j'adore en cachette,
> A les yeux bleus, etc.

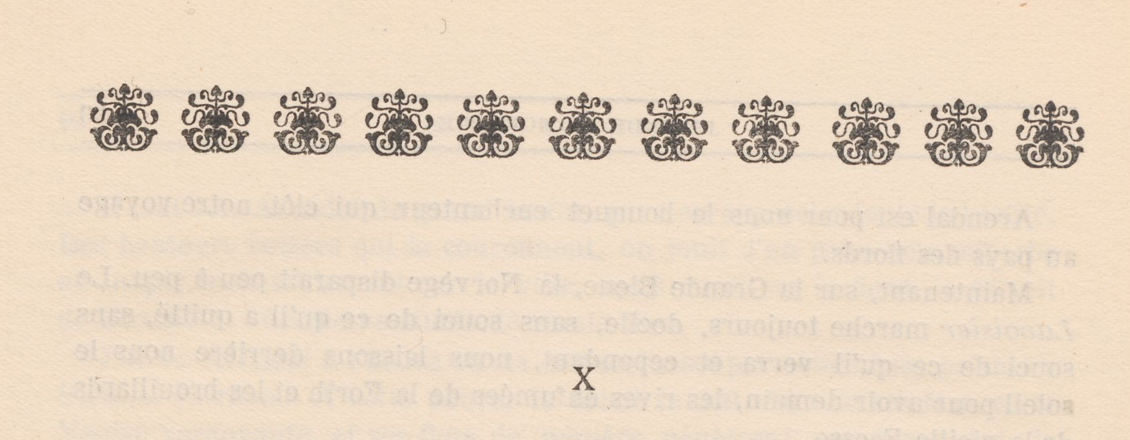
Rien ne saurait décrire l'effet de ce chant dans le silence de ce paysage grandiose. J'en conserverai intact le souvenir.

Il faudrait avoir une âme douée d'instincts bas et vulgaires, pour ne pas se laisser toucher par ces sublimes tableaux, dans lesquels le souvenir de la Patrie française vient avec celui du Poëte breton, éclore sur la terre étrangère avec les chants de nos matelots.

Tout feu d'artifice a son bouquet ; la foule émerveillée pousse à sa vue des clameurs d'admiration.

Arendal est pour nous le bouquet enchanteur qui clôt notre voyage au pays des fiords.

Maintenant, sur la Grande Bleue, la Norvège disparait peu à peu. Le *Lavoisier* marche toujours, docile, sans souci de ce qu'il a quitté, sans souci de ce qu'il verra et cependant, nous laissons derrière nous le soleil pour avoir demain, les rives enfumées de la Forth et les brouillards de la vieille Ecosse.



X

La Forth. — Burnt-Island. — En route pour l'Islande. — Séjour à Faskrudfjord. — Eskefjord. — Une baleinerie. — Séjour à Nordfjord et Seydisfjord. — Akureyri. — La Côte Nord de l'Islande. — Séjour à Reykiavik. — En route pour France.

C'est après une belle traversée de 50 heures que le *Lavoisier* entre majestueusement dans la Forth.

Quel changement avec les rives de Norvége ! C'est maintenant la fumée mélangée de brouillard, flottant lourdement sur les rives de l'Ecosse. Un ciel morne et gris a remplacé l'azur bleu que nous avions ce matin avant l'atterrissage, il y a à peine deux heures.

Enfin le *Lavoisier* mouille devant l'entrée du port de Leith. A peine l'ancre est-elle au fond qu'il nous faut appareiller, car une lettre de notre agent consulaire nous apprend que le port de Leith est maintenant interdit aux navires de guerre.

Je m'étais cependant promis de belles excursions à Edimbourg ; chacun escomptait les ballades à Princess'Street, l'ascension de Calton Hill, une visite au château d'Holyrood, une excursion au pont de la Forth, mais il nous faut dire adieu à Edimbourg à peine entrevu, à travers ce brouillard qui glace et donne presque des nausées.

C'est dans le petit port de Burntisland, sur la rive opposée, que le *Lavoisier* s'est réfugié.

Port et ville sont noirs de charbon. On ne voit que charbon et poussière de charbon. Des trains complets s'engouffrent dans les cales des navires charbonniers avec une rapidité effrayante ; un ascenseur s'empare de chaque wagon, l'élève à la hauteur voulue et le bascule dans les cales

de chargement. A peine le wagon est-il vidé, qu'il est aussitôt remplacé par un autre.

Nous restons six jours dans ce petit port et malgré le peu *d'agreeableness* du pays je finis par m'y plaire. Les gens étaient affables. Chaque jour ils nous envahissaient à bord ; tous ont été aimables et ont pris à tâche de nous faire sentir leur intérêt, car les bruits de guerre étaient à ce moment à l'ordre du jour.

Chaque soir j'allais me promener sur la plage couverte de baigneurs et d'enfants.

Ici, pas de particulier s'emparant de ce qui est à tout le monde.

Un petit théâtre en plein air, voisine avec l'armée du Salut.

Cette dernière plus grotesque que jamais, accompagnait ses chants du bruit de la grosse caisse, de l'accordéon et des tambours de basques ; de véritables saltimbanques !

Nous partons le samedi après-midi sous une pluie battante. Les quais sont garnis de monde et jusqu'au bout des jetées ce sont des mouchoirs qui s'agitent et même des larmes qui coulent.

Nous nous étions créés des amis à Burntisland ; on nous aimait dans ce petit pays et j'entend presque tout l'équipage dire, qu'il regrette cette cité si hospitalière.

Longeant les côtes d'Ecosse pendant toute la nuit, le *Lavoisier* est aux Orcades le dimanche matin. Nous traversons leur partie Nord entre huit et dix heures, c'est ensuite l'Océan dans toute son immensité et comme presque toujours, la brume.

Enfin, la traversée est bonne, et malgré un très mauvais atterrissage, nous mouillons à Faskrudfjord, le 31 juillet, à neuf heures du soir.

L'abbé Sylvent, toujours le premier, vient dans sa petite embarcation nous souhaiter la bienvenue ; tous, nous sommes heureux de l'avoir comme avant notre départ. Puis c'est la visite de l'équipage d'un dundee de Gravelines fort heureux de nous voir, car il compte sur nous pour sortir.

L'Islande n'a pas beaucoup changé en tant que climat. C'est toujours de la brume ou de la pluie ; la neige a cependant disparu et les rives sont plus vertes.

Les exercices recommencent et la vie militaire reprend ses droits. L'équipe de sport s'est reformée, car la vie de tourisme que nous avons menée en Norvège, avait fait laisser de côté toutes les occupations sérieuses.

Nous restons deux jours entiers à Faskrud. Après une tentative de sortie infructueuse, à cause de la brume, nous faisons route pour l'Eskefjord, après avoir remorqué le dundee que nous lâchons au Sud de Skruden.

L'Eskefjord est immédiatement au Nord du Faskrudfjord ; nous mettons deux heures et demie pour venir mouiller devant la station de commerce.

Entreprendre de décrire l'Eskefjord serait renouveller la description des fiords visités car il n'offre rien de particulier en tant que paysage. Il était autrefois renommé par sa carrière de spath, dont l'exploitation fut abandonnée pendant de longues années. A notre grande surprise aujourd'hui, l'exploitation de la carrière semble être reprise par des Français, car en longeant la rive, le pavillon français fut hissé près de la mine pour nous saluer au passage.

La station d'Eskefjord est une agglomération de maisons dans le genre de Faskrudfjord. Le travail de la morue y est très important et quand il fait beau, tous les endroits aménagés à cet effet sont complètement couverts.

Beaucoup de marins sont allés visiter la baleinerie, située à une demi heure de marche de la station.

Il n'y avait malheureusement pas de baleines, et comme un fait exprès lors du départ du *Lavoisier* pour Nordfjord, le lundi suivant, le navire baleinier venait d'arriver avec deux superbes spécimens. L'un était déjà à moitié monté sur la cale et il m'a été donné de le voir, malheureusement de trop loin, pour que mon appareil puisse m'en conserver l'image.

Je parlerai néanmoins de cette industrie appelée à disparaître tôt ou tard, car on constate de plus en plus la disparition du mammifère qui en est l'objet.

Le navire baleinier n'est plus le navire d'autrefois. C'est maintenant un petit navire en fer muni, à l'avant, d'un canon porte harpon et d'une sorte de tonne à mi-hauteur du mât dans laquelle s'installe le veilleur. Celui-ci signale la baleine d'aussi loin qu'il l'aperçoit ; le navire se met alors à sa poursuite et ne la quitte plus. L'animal signale son chemin malgré lui, soit en venant respirer, soit par les colonnes que rejettent ses évents ; lorsqu'enfin fatigué, il ralentit sa course, le pointeur fait feu dès qu'il le juge à portée de sa pièce. Le harpon s'élance comme une flèche, entraînant avec lui une corde longue et solide. Si l'engin a pénétré dans l'animal, les branches dont il est muni, s'écartent brusquement comme

un parapluie qu'on ouvre. Alors commence la lutte entre le géant des mers et le chasseur ; mais la baleine épuisée ne tarde pas à remonter à la surface pour mourir. Le baleinier la remorque à l'usine où elle est dépecée et sciée.

On en extrait le fameux blanc de baleine, les fanons, de l'huile et on en fait de l'engrais. On ne peut se faire une idée de l'odeur nauséabonde qui s'échappe de l'usine, et nos marins se demandent comment elle ne marche pas seule avec les milliers d'asticots qui grouillent à l'entour.

En sortant d'Eskefjord, nous devions faire des tirs mais la brume menace de revenir et nous rentrons à Nordfjord. Nous y trouvons deux Gravelinois, petits dundees retardataires sur les lieux de pêche.

Le navire ambulance *France*, arrive sur rade quelques instants après nous.

Il part pour France, la nuit suivante, et sort avec un des dundees à la remorque. Comme toujours, nous allons être les derniers en Islande.

Mais les journées passent vite, heureusement ! Il nous faut aller charbonner à Seydisfjord et, profitant d'une éclaircie, nous partons pour ce mouillage le mercredi matin.

En route, nous rencontrons un des baleiniers du Mjofjord, ayant le long de lui une énorme baleine, certainement plus grosse que le bateau lui-même.

A notre arrivée à Seydis, nous constatons la présence d'un dundee de Gravelines. C'est à se demander ce que fait là ce petit bâtiment de pêche lorsque tous les autres sont partis depuis près de dix jours. On procède à sa visite ; il fut démontré qu'elle était nécessaire puisque ce petit bateau n'avait plus de vivres à bord : le *Lavoisier* lui délivre plusieurs boîtes de conserve et le soir même il fait voile pour France.

Le lendemain, nous procédons à l'embarquement du charbon ; nos soutes étaient presque vides et, pendant deux grandes journées, nous accumulons à bord une sorte de terre noire qui fera beaucoup de fumée, comme tous les charbons de terre qu'on nous fournit. L'île désolée n'en produisant pas elle-même, l'Angleterre lui passe ses rebuts à des prix relativements élevés.

La poussière infecte de ce mauvais produit pénètre partout, on ne sait où se cacher pour y échapper.

Enfin le samedi arrive et je puis m'échapper du bord. Je me suis

dirigé avec un compagnon de route, mon inséparable Provençal, vers le petit village de Vestdalseyri sur la rive gauche du fiord.

La route cesse d'être belle dès qu'on à quitté les maisons de Seydis, c'est un chemin raviné, parsemé de cailloux, défoncé par endroits et très fatigant à la marche.

Vestdalseyri est un ravin très pittoresque égayé de quelques maisons et d'une église rustique. Un torrent traverse le village, dévalant rapide après une chute très belle. Cette chute sort d'une crevasse très large, évasée comme un cirque, et par une échancrure très étroite elle va s'écraser dans une succession de vasques formées par un lit de cailloux énormes.

A droite de cette chute, une autre chute plus petite, tombe du plateau comme un voile léger. Un ravin sauvage sépare les deux cascades.

Formées de roches schisteuses, les murailles s'élèvent presque à pic de part et d'autre du ravin ; on dirait que la nature s'est plue à établir un contraste en construisant de petites montagnes qui représentent les grandes en miniature. Je me suis enfoncé dans ce ravin, seul, j'ai escaladé les rocs et les murailles et, à mon retour, j'ai retrouvé ma canne de pêche occupée par des marins en excursion. Leurs cols bleus animent d'une façon parfaite ces rudes paysages, qu'un peu de verdure rendrait si beaux.

Heureux de figurer dans ma collection, les pêcheurs se sont prêtés de bonne grâce aux exigences du photographe.

La pêche fut peu fructueuse. On s'attendait à mieux ; et nous retournons d'un pas léger par la route déjà parcourue.

En passant à Seydisfjord, nous avons vu comment les Islandais tuent une « Créature ». En Islande la créature est le nom donné aux animaux constituant le bétail.

Le procédé est trop curieux pour que je ne le rapporte pas ; une exécution de ce genre est d'ailleurs très rare car les Islandais, comme je l'ai déjà dit, mangent peu ou point de viande.

L'animal est conduit sur la plage en ayant bien soin de ne pas le molester : c'est dans les mœurs. Lorsque la bête est à l'endroit choisi, le plus courageux de la bande lui introduit bien doucement le canon d'un vieux fusil dans l'oreille et lâche la détente. La bête tombée et se débattant encore, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, on lui tranche la tête.

Le dimanche suivant, beaucoup d'excursions sont organisées. Les uns vont à Vestdalseyri, les autres restent au village, gravissent les montagnes pour aller cueillir les fruits de l'airelle.

Comme toujours la pêche est mon but et je vais seul cette fois-ci aux grandes cascades.

Les eaux sont noires de truites, des pièces énormes sont pour ainsi dire stationnées au déversoir de la vasque dans le plus fort du courant. Heureusement que quelques matelots du *Lavoisier* viennent d'arriver, car je ne sais comment j'aurais pu arriver seul, à me rendre maître d'une superbe pièce que je viens de ferrer.

Encouragé par cette belle prise, je rejetai ma ligne aussitôt et chose curieuse, je pris une autre truite aussi grosse, ferrée par les nageoires.

Remontant ensuite aux cascades supérieures je continuai, à ma grande stupéfaction, à prendre des truites d'environ 250 à 500 grammes.

Je me demande comment ce poisson, peut arriver à grimper des chutes, où l'eau est devenue plutôt écume, tant elle y arrive rapide pour tomber d'une hauteur qui atteint jusqu'à 20 mètres sans tenir compte des obstacles.

Nous quittons Seydis le lundi matin 14 août.

La journée se passe en tirs à la mer. Le temps est superbe et, pendant que nous faisons nos écoles à feu sur un immense but dérivant, la côte d'Islande montre au loin les puissantes dentelures qui couronnent les sommets des Hagandr. Ceux-ci paraissent s'estomper de plus en plus dans les vapeurs d'une brise solaire.

A sept heures du soir nous doublons le cap Langanes, promontoire régulier ressemblant à une immense digue sombre. Puis, c'est la nuit à la mer, la nuit calme et tranquille, avec un superbe clair de lune. On se croirait en Méditerranée.

A quatre heures du matin, le 15 août, nous sommes à l'entrée de l'Eyjafjord. Un magnifique lever de soleil teinte les monts d'une couleur violette indécise ; et, c'est pendant deux heures et demie la navigation dans un fiord bien différent de tous les autres.

C'est un peu l'aspect des fiords dénudés du Nord de la Norvège.

Parfois, dans une échancrure, un glacier réfléchit à flots les premiers feux du matin. Puis le fiord se resserre. On aperçoit des traces de culture.

Nous passons devant une petite station de commerce n'ayant rien de la morne tristesse des stations visitées jusqu'ici.

Puis, dans le fond, apparaissent peu à peu les hauteurs d'Akureyri et les maisons du faubourg d'Oddeyri.

A six heures trente du matin, le *Lavoisier* jette l'ancre dans une eau verte et limpide, unie comme les eaux d'un lac et par cette belle matinée il me semble qu'elle nous invite à nous y plonger. Akureyri me parait à première vue être la deuxième ville de l'Islande ; elle est beaucoup plus importante qu'Isafjord.

C'est l'ancienne capitale du nord de l'Islande ; elle compte environ 500 habitants.

La ville est formée de deux groupes distincts : Akureyri proprement dit, groupé autour de sa vieille église et plus au nord, le faubourg d'Oddeyri, construit sur une ancienne lagune complètement desséchée.

Une route large et bien entretenue fait communiquer la ville et son faubourg. Elle est bordée de très jolies maisons parmi lesquelles l'hôtel de la Tempérance, immense édifice en bois avec clochetons. Au-dessus, la grande construction du Collège est isolée des habitations et placée en plein air au milieu des champs.

Akureyri passe pour être le seul endroit de l'Islande possédant un arbre. C'est une erreur, car à Langar Fiot, à une trentaine de kilomètres de Seydisfjord, il existe un petit bois de bouleaux où chaque année une caravane d'excursionnistes du *Lavoisier* se rend à dos de poneys.

Il est vrai qu'Akureyri possède un sorbier assez grand ; l'Eglise est entourée de fleurs et la maison de l'Evêque possède un bosquet d'arbustes et de fleurs qui étonne le regard. Cette partie de la côte d'Islande est très bien abritée des vents du large et la chaleur du Gulf Stream s'y emmagasine aussitôt que les glaces ont disparu.

Ce qui caractérise particulièrement Oddeyri, c'est la grande fabrication d'huile de poisson. Le docteur Labonne dans son intéressant voyage sur l'Islande, dit que la principale industrie de l'Eyjafjord est l'huile de foie de requin ; il ajoute que ce poisson abonde le long de la côte Nord de l'Islande où on le pêche au moyen de lignes et d'hameçons. Je ne sais de quel poisson a voulu parler le savant docteur, mais ce n'est certainement pas du requin que nous connaissons trop bien ; on ne peut le rencontrer sur les côtes d'Islande.

Pendant notre séjour à Akureyri, nous jouissons d'un temps superbe et plus que chaud. Nous devons certainement ressentir les effets de cette vague de chaleur qui règne sur l'Europe et dont parle chaque jour le Télégraphe sans fils.

Comme le 15 août est jour férié, je fuis la chaleur torride de la coque du *Lavoisier*. Les permissionnaires sont nombreux et vont chercher à terre distraction et air frais.

Aussitôt débarqué, on est frappé de la gaité qu'offre Akureyri ; les habitants semblent plus gais que dans les autres parties de l'Ultima Thulé ; ils sont plus causeurs et plus confiants avec l'étranger.

Autour du Collège, nous avons admiré d'immenses champs de pommes de terre en pleine floraison, puis quelques champs d'orge. La culture est donc possible et ici, le terrain semble admirablement bien préparé pour recevoir des arbres, qui étendraient sur ce pays leur œuvre bienfaisante.

Mais, comme tout le reste de l'Islande, le poisson est la seule industrie qui attire les gens et leur fait négliger l'agriculture.

Il fait encore plus chaud à terre qu'à bord où, peu avant notre départ, on a fait les tentes pour abriter des rayons solaires.

Pas un souffle sur cette route poudreuse ; un soleil implacable darde ses rayons brûlants. Mes compagnons, suivant mon exemple, retirent leurs vestons et nous nous mettons en route pour la pêche.

Après avoir pataugé dans une herbe touffue recouvrant un terrain humide, nous arrivons à l'embouchure du torrent. Sous l'effet de cette chaleur peu ordinaire, les eaux ont tellement grossi qu'elles charrient de la boue. Leurs flots jaunes et limoneux ne recellent certainement pas de truites.

Remontant la rive, nous traversons une passerelle en planches que le torrent démolira sûrement dans la soirée, car ses eaux gonflent toujours. Nous contournons un champ d'orge par un sentier à peine tracé et, dévalant une petite côte, nous voilà en pleine tourbière. Partout, ce sont des tas de tourbe sèche coupée en briques et prêts à être livrée. Nous avons vu des huttes bizarres, servant d'étable et de grenier à fourrage ; elles sont entièrement construites en tourbe et couvertes de grandes bandes de terre découpées comme une carpette.

Plus loin, un paysan fauche un champ d'orge mélangé d'avoine et, c'est ensuite l'aridité d'un désert, sur un plateau immense où le soleil continue à nous griller.

Je souffre de la soif et je suis heureux de rencontrer des myrtilles ; il y en a des quantités et elles sont bien mûres.

Dans le lointain, nous voyons venir quelques camarades au galop de leurs petits chevaux. La route est là ; pour sortir de ce terrain fatigant nous nous hâtons de l'atteindre. Assis sur les rebords, nous démontons nos engins de pêche, tout en nous reposant. Sous le souffle d'une brise plus fraîche, nous reprenons le chemin d'Akureyri. Ah ! que la route semble bonne !

Elle est réellement bien entretenue. Il faut dire qu'ici, tout s'y prête. A l'encontre des autres fiords, elle n'est pas construite sur les flancs rocailleux d'une montagne. La bande côtière est large ; c'est un plateau élevé, formé d'une terre végétale éloignée des sommets et des éboulis. Doucement, sans nous presser, nous arrivons à la rivière, que nous traversons sur un très beau pont en bois, le seul de cette grandeur en Islande.

Les routes sont couvertes de promeneurs, fuyant sans doute la chaleur de leurs intérieurs ; nous avons rencontré une Islandaise avec une ombrelle. *Pâr... faitement !* comme dit un de nos camarades.

Plus loin, un joli groupe attire mon attention. Ils sont là, une jeune fille et trois enfants dans ces champs d'herbe d'Oddeyri, sans ombre aucune, en plein soleil, et ils ne semblent pas être gênés. Pourquoi, mon camarade qui manie assez bien le pinceau, ne nous croque-t-il pas ce joli tableau, au lieu d'aller si vite ? J'en suis réduit à mon appareil et encore je croque mal, dans ma hâte d'opérer ; je le fais de trop loin et je photographie mal. Quand l'ami Hamonic, si bien baptisé, l' « Imagier de la Bretagne » verra cela, que dira-t-il ?

Enfin, c'est un petit souvenir, d'Akureyri.

Au débarcadère, en attendant notre embarcation, nous voyons manipuler le hareng à pleines pelles. Il abonde en ce moment ; les insulaires ne savent où le mettre et toutes les femmes sont employées à ce travail.

Un peu de brume lorsque nous sortons du fiord, le jeudi 17 août.

Au large le temps est merveilleux.

De Siglunès nous faisons route pour le cap Nord, laissant bien loin dans le Sud, les grandes baies de Skaga et d'Hunafloï.

On dit que cette partie de l'Islande est non seulement la plus fertile, mais aussi la plus belle ; nous ne la voyons jamais.

A partir de sept heures du soir, nous passons à ranger la rive de cette presqu'île, qui forme pour ainsi dire la crète de l'Islande. Il est vrai que la Terre de Glace a un peu la forme d'un oiseau sans queue ni pattes. Cette partie de côte est d'une aridité sans nom.

Le cap Nord, gigantesque muraille sombre et à pic, s'élève haut et déchiqueté dans ses sommets. La côte continue ainsi, morne, noire, aride, formée de dentelures et d'éboulis. Nous la longeons tout près, et nous l'aurions longée ainsi jusqu'au Breidefjord, si une brume intense n'était venue tout à coup nous envelopper. Toute la nuit il en fut ainsi et la sirène hurla toute les deux minutes.

Le lendemain matin, nous avons enfin une petite éclaircie ; elle nous permet d'apercevoir le Snefel, et faisant route aussitôt pour Reykiavik, nous mouillons en rade le 18 août, à 11 heures du matin.

C'est notre dernière étape.

Nous allons faire nos préparatifs de départ, mais il y a le samedi et le dimanche, deux jours de terre sur lesquels je saute à pieds joints. Il fait si beau, que muni de mon appareil, je veux aller voir Reykiavik et, le samedi après midi, je profite de la vedette remorquant la chaloupe des permissionnaires. Ces derniers animent aujourd'hui la cale, maintenant déserte, car les pêcheurs, à part trois ou quatre chalutiers qui ne pêchent plus rien, sont tous partis.

Dans les rues chacun va de son côté. On y a maintenant des amis. Nous allons déguster de la bière danoise, qu'on nous vend en cachette chez Sigrid, petite Islandaise très blonde et peu farouche.

Nous nous sommes promenés un peu partout. Le quartier des Consulats a eu notre visite. Nous avons vu le Vice-Consulat de France nouvellement installé et peint des couleurs les plus gaies. Puis de là, tournant autour du lac, nous avons vu les jolies maisons particulières, entourées de fleurs, parmi lesquelles embaument la giroflée et la Reine des Prés que chez nous nous méprisons presque. Et dire qu'à notre départ il n'y avait rien de tout cela. Quel changement !

Nous allons au Cimetière. Là aussi c'est un changement, et sur les tombes françaises où il n'y avait pas une herbe, c'est aujourd'hui des gerbes touffues de Reine des Prés ; viennent-elles de France ? Oui, je veux le croire. C'est curieux comme la végétation est rapide ; il est vrai que tout est relatif et qu'elle doit s'en aller bien vite.

Des hauteurs de Landakot, près de la Mission catholique, nous découvrons un Reykiavik gai, ensoleillé ; une rade faisant oublier celle du début, avec ses jours de froid et notre *Lavoisier* couvert de glace.

Les sommets de l'Esja et d'Akrafjall ne sont plus du tout les mêmes ; leurs flancs sont presque verts, plus de neige sur leurs sommets.

Tout, autour de nous, est d'un beau vert, l'herbe est grasse et touffue et là-bas dans le Nord-Ouest à 122 kilomètres exactement, le Snefel semble protester dans toute la blancheur limpide de son champ de glace, contre ce réveil de la nature sur cette terre désolée.

Non ce n'est plus le même Reykiavik. Ah ! je connais bien des amis qui, en France à cette heure, seraient fort étonnés de voir l'Islande comme nous la voyons depuis quelques jours. Eux, qui s'imaginent une terre

d'Esquimaux, avec des huttes enfumées aux relents de graisse de phoques, des habitants couverts de peaux de bêtes se trainant sur la glace, quelle stupéfaction pour eux !

Le reste de la soirée, nous l'avons passé en famille avec la maman Simonardson, une de mes vieilles amies. Parlant couramment l'Anglais, elle nous charme par sa conservation agréable. Pour nous, le salon de famille est grand ouvert ; le phonographe nous joue ses plus jolis morceaux, mais il est Allemand. Je tapote sur l'harmonium, il me semble qu'il crie *Werdah !* c'est aussi un instrument Allemand.

Mais, on nous sert le thé ; Madame Simonardson nous a fabriqué de délicieuse pâtisserie. Ah ! la cordiale hospitalité !

Le lendemain, attendu avec impatience, s'annonce plus beau encore que la veille. Deux des nôtres partent à la pêche dès le matin. Ayant projeté une partie de cheval avec un camarade, nous leur donnons rendez-vous pour l'après-midi. Deux matelots nous accompagnent. J'en suis heureux, car leurs cols bleus me font toujours plaisir à voir et ce sont deux aimables compagnons, polis et dévoués.

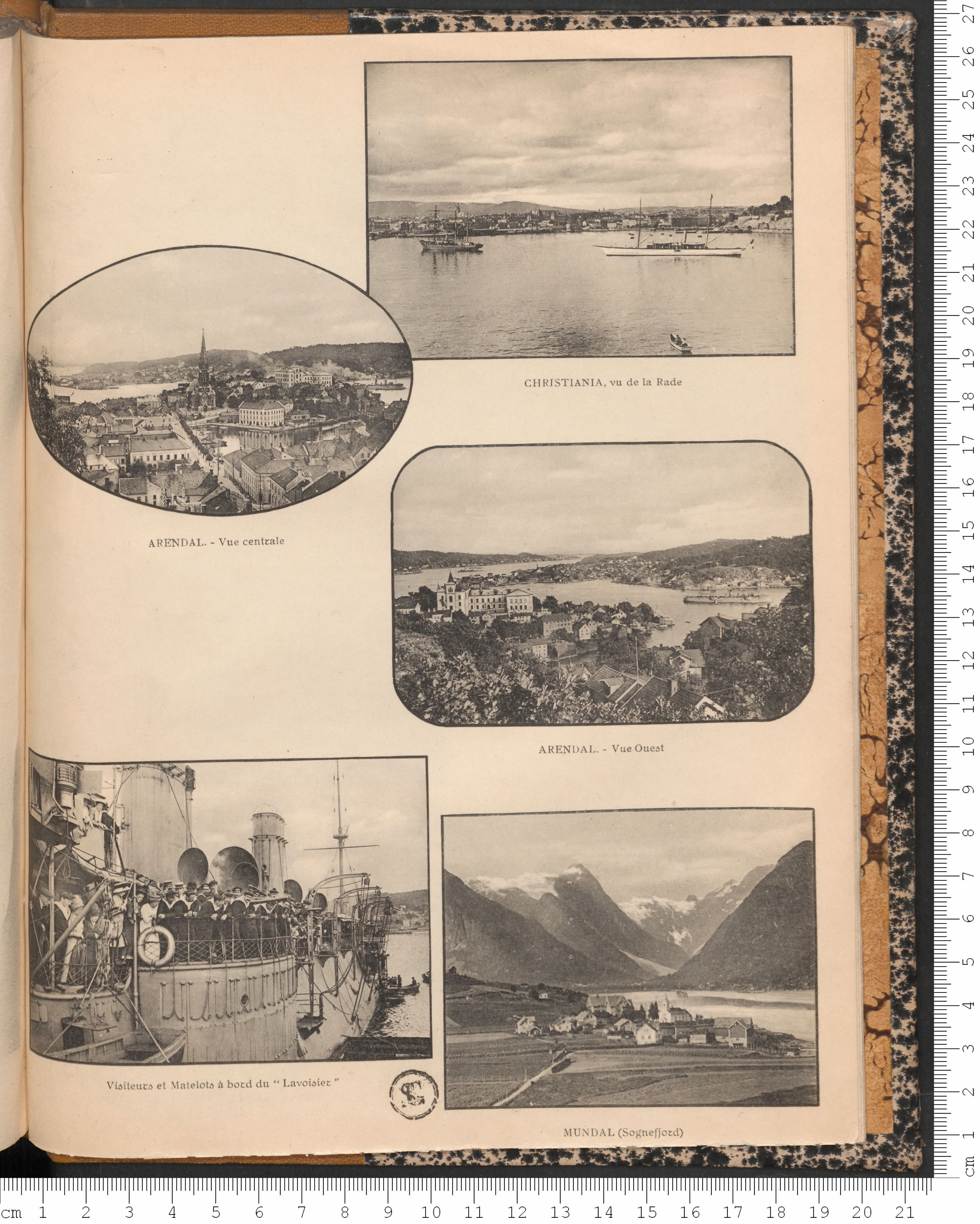
Nous avons eu une difficulté inouie pour avoir des chevaux et ceux-ci enfin obtenus il nous a fallu louer leurs selles ailleurs. Enfin, à deux heures de l'après-midi, au trot de nos petits poneys, nous grimpons les hauteurs de Skola Varda. Puis, c'est à nouveau le ruban de route poudreuse que j'ai parcouru déjà à pied, avec mes compagnons de pêche.

Aujourd'hui c'est plus gai.

Beaucoup de gens de la ville vont faire la partie de campagne. Ici on ne vient pas pour cueillir des fleurs des champs, il n'y en a pas, ni déjeuner sur l'herbe, non ! On vient sur les mamelons rocheux, chercher ces petits fruits noirs pas plus gros que des grains de cassis et qui poussent à moitié dissimulés dans l'herbe ; les Islandais les nomment *Baires*. Les grands en emplissent des paniers pour en faire une sorte de limonade ; les petits les mangent à mesure et nous rencontrons plus d'une jeune fille en ayant les lèvres toutes noires.

Je m'en voudrais de quitter l'Islande sans dire un mot de ces petits chevaux qui rendent tant de services aux habitants de l'Ultima Thulé, puisqu'ils sont les seuls moyens de locomotion qu'ils puissent employer.

Le poney est à peine haut de 1m 50. Sa robe est chatain ou café au lait ; solidement bâti, il a les os très gros et je l'ai vu à l'époque de la fenaison porter des charges énormes, pendant une journée entière, par des chemins impossibles et à peine praticables. Son pied est tellement



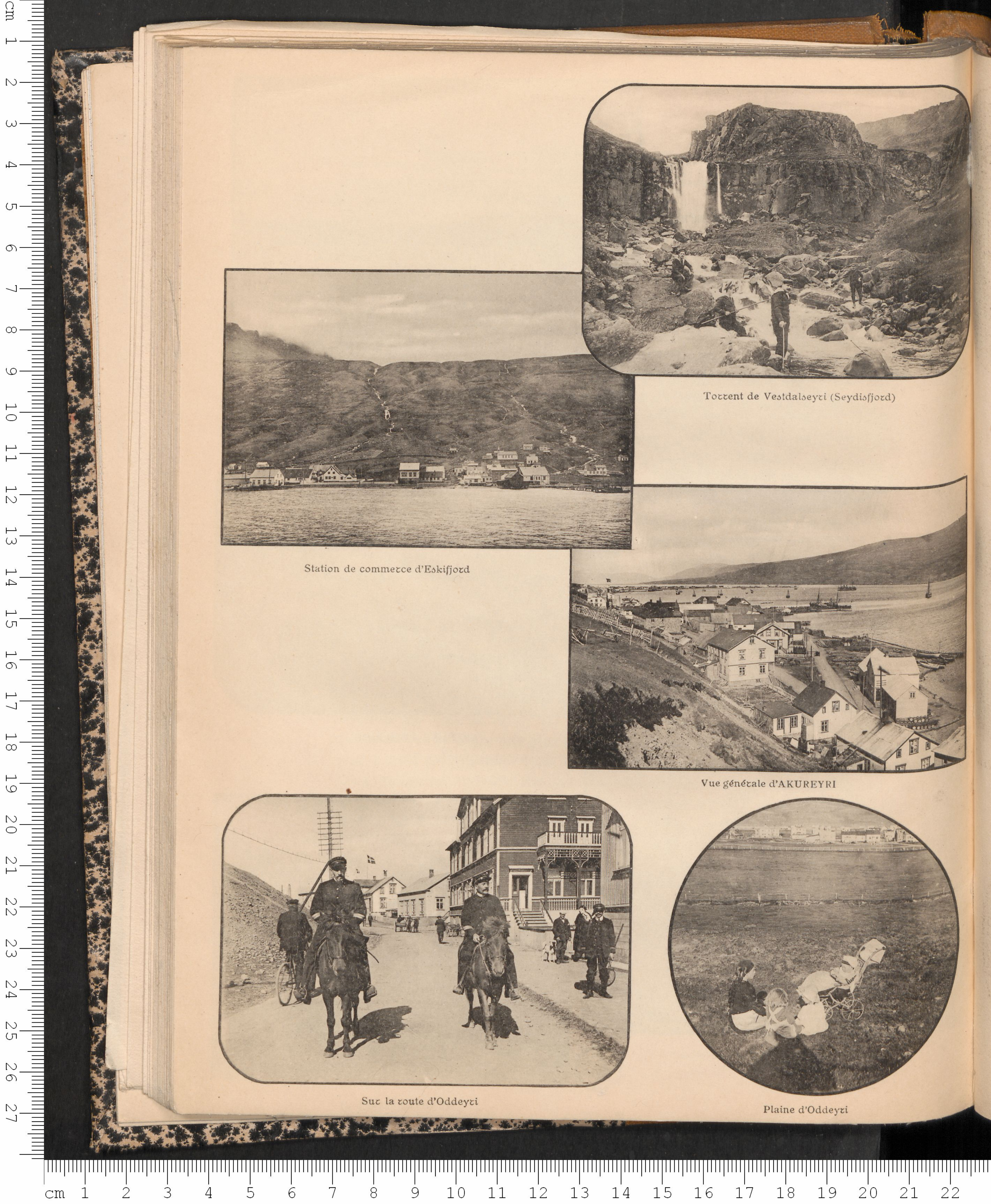
CHRISTIANIA, vu de la Rade

ARENDAL. - Vue centrale

ARENDAL. - Vue Ouest

Visiteurs et Matelots à bord du " Lavoisier "

MUNDAL (Sognefjord)



Torrent de Vestdalseyri (Seydisfjord)

Station de commerce d'Eskifjord

Vue générale d'AKUREYRI

Sur la route d'Oddeyri

Plaine d'Oddeyri

sûr qu'il ne fait même pas un faux pas ; il semble faire corps avec la montagne.

Il se contente de peu de nourriture, broute l'herbe là où il s'arrête, repart dès qu'on le remet en marche et peut ainsi faire des étapes considérables sans se reposer.

Lorsqu'on chevauche sur un poney islandais, il faut laisser libre la bride tout en le dirigeant vers le but à atteindre. Il flaire le terrain, connait les endroits dangereux, pressent les fondrières qu'il n'a jamais vues ; il ne passera pas un gué ou un sentier qu'il jugera dangereux et les coups ne le forceront jamais à y entrer. Si l'on s'égare, il sent de loin l'isba hospitalière, qu'on lui lâche la bride il y conduit directement.

Un trait entre tous. L'an dernier, le Commandant du *Lavoisier* me fit le plaisir de m'emmener avec lui assez loin dans l'intérieur à Nordfjord. En revenant, l'étrier de ma monture se rompit et je tombai de cheval sans me faire aucun mal ; la brave petite bête s'arrêta aussitôt et se mit à hennir comme pour prévenir mes compagnons de route de l'accident qu'elle croyait arrivé. J'ajouterai que le poney islandais passe aisément à la nage les torrents les plus rapides.

Il me faudrait des pages pour décrire les qualités de cette brave petite bête et les prouesses dont elle est capable.

Il en est de même du chien, sorte de race esquimeau. C'est le compagnon et le gardien obligatoire des fermes. Il rend des services extraordinaires, et c'est lui qui rallie le bétail disséminé dans la montagne.

Un jour, dans une excursion auprès de Nordfjord, j'aperçus, presque sur le sommet d'une montagne, un couple de poneys. Je me demandai, comment ils avaient pu grimper à une telle hauteur et comment ils pourraient descendre sans se rompre les os ; je ne tardai pas à l'apprendre. Un Islandais sortit d'une ferme en faisant tourner une sorte de crécelle ; aussitôt les chiens gravirent la montagne en aboyant et, rendus au sommet, forcèrent les chevaux à descendre, ce qu'ils firent sans aucune difficulté.

Ceci m'a entraîné un peu loin de mon excursion, à laquelle je reviens.

Tout au long de la route, maintenant déserte, nos poneys galopent sans se lasser. Les sommets succèdent aux sommets, et bien loin encore serpente le long ruban qui conduit jusqu'à Torlach. sur la côte Sud de l'île.

Dans quelques années, cette route sera plus gaie, moins déserte, car

un Français entreprenant, va faire de Torlach, un port de commerce très bien abrité, et réunira ce port à Reykiavik, par un chemin de fer sur route.

L'Ile désolée sera bien étonnée ce jour là. Aujourd'hui, c'est l'isolement complet ; c'est le désert immense de cailloux, sur lequel tranche la réalité d'un pont rustique jeté sur un ruisseau. Ce spectacle n'est pas nouveau pour moi, et cependant je m'arrête encore, car j'aime la solitude, et je hais presque ce pont qui semble la peupler. Nous remontons encore, au pas lent de nos montures ; tout à coup la vue s'étend à l'infini, grâce à une atmosphère d'une pureté exceptionnelle. Le panorama est grandiose, il fuit à perte de vue du côté de l'Océan, mais s'arrête brusquement à la muraille gigantesque des volcans de Krisuvik.

Tournant sur la gauche, nous atteignons les abords du Sanatorium construit sur une hauteur. Au bas, bordée d'un côté par les champs de lave, de l'autre par quelques prairies, la petite rivière serpente en un long ruban argenté.

J'aperçois nos pêcheurs trop occupés de leur passion favorite, pour qu'ils se soient inquiétés de notre arrivée ; pour les rejoindre, en cavaliers consommés, chose facile sur ces petits chevaux, nous dévalons le côteau parmi les cailloux et les éboulis.

C'est maintenant le repos au bord du ruisseau. On ne se sent plus le même après cette course, lorsque l'on met pied à terre.

Les poneys paraissent heureux de cette bonne aubaine, ils paissent l'herbe tendre sur laquelle nous nous étendons. Les pêcheurs ne font pas fortune aujourd'hui.

Nous nous sommes engagés dans les coulées de lave. Peut-être rira-t-on de moi, mais, je me suis imaginé un instant être dans la plaine de Thingvalla ; il m'a semblé gravir le Lôgberg, à la suite des Islandais allant édicter leurs Lois, et, dans l'eau verte et limpide du ruisseau j'eus l'illusion des crevasses béantes où l'on précipitait la femme adultère.

Mais les mœurs se sont adoucies, tout cela n'est qu'un rêve maintenant, et je reviens à la réalité en me couchant à plat ventre sur un bloc de lave pour introduire la main dans une crevasse ; j'ai voulu m'assurer d'un phénomène que l'on m'a rapporté. Il paraît qu'on ressent en maints endroits, les effets de la chaleur souterraine accumulée dans ces trous ; j'ai renouvelé plus loin mon expérience, elle est restée sans constatation de ce genre, et pourtant, la lave ne manque pas.

Partout où le regard se pose, ce n'est que pierres calcinées, convulsées,

ayant l'aspect bizarre d'amas d'éponges. Cette lave a coulé comme un fleuve vers la mer, se figeant peu à peu en se refroidissant. Çà et là, des touffes d'herbe jaunâtre ont trouvé place avec quelques grains de terre et leur aspect, rend encore plus désolé, cette partie tourmentée de l'Islande.

Nous avons fait l'ascension d'un de ces pics de pierres spongieuses ; ascension peu périlleuse, ont sans doute dit ceux qui l'ont tentée. Eux seuls le savent, mais à les voir à plat ventre sur la lave, s'aider de la moindre aspérité pour s'accrocher, chercher la moindre cavité pour y poser le pied, je me disais : « Où va l'amour du tourisme ? » pour pouvoir raconter plus tard : *« J'ai fait l'ascension d'un volcan Islandais »*.

Après ce repos bien gagné, nous nous remettons en selle.

Les pêcheurs regardent d'un air d'envie nos montures.

Ah ! Il va falloir faire la route à pied. Voilà un des inconvénients de la pêche, car il y a toujours un peu de fatigue au bout. On ne sent pas cette fatigue, lorsque l'on revient heureux et fier d'étaler sur un plat, plusieurs douzaines de truites superbes ; mais lorsque l'on revient bredouille, on trouve la route bien longue.

Sur la route, nos chevaux prennent le grand galop. Nous soulevons des nuages de poussière, c'est une véritable course à laquelle je me grise.

Nous avons marché mieux qu'on ne le croirait. Avec ces petites monture, le galop n'est pas excessif ni dangereux ; il est de beaucoup préférable au trot fatigant, qui meurtrit par ses soubresauts continuels. Nous avons vu la route fuir, c'est le cas de le dire ; les poneys sentaient le repos ou l'écurie et ne se faisaient pas prier.

En rien de temps, nous atteignons les hauteurs de Schola Varda, puis, traversant toute la ville, nous avons prolongé notre promenade autour de Landakot avant de remettre nos chevaux. Ceux-ci ne voulaient plus rien savoir et il me fut impossible de faire galoper le mien dans cette promenade supplémentaire.

Ce fut une bonne journée et le dimanche le plus agréable que j'ai passé dans cette capitale de la morue. C'est aussi le dernier !

La semaine qui suit, voit la rade se vider peu à peu. Le dernier courrier va partir et nous faisons aussi nos préparatifs de départ.

Le lundi et le mardi, c'est le plein des soutes à combustible et l'embarquement du matériel encombrant déposé à terre à l'arrivée.

Chaque jour, nous avons les nouvelles de France par la T. S. F. Elles sont pessimistes. On cause beaucoup de cette affaire du Maroc qui ne

semble pas vouloir s'arranger. Quel en sera le dernier mot ? Que nous réserve l'avenir ? Mystère ? mais notre cœur bondit à cette pensée, et je ne le cache pas, nul ne s'en effraie. On chante presque :

Si l'on débarque faudra voir
Je saurai faire mon devoir
Comme les autres !...

Le temps se maintient superbe. Pourvu que cela dure !

Enfin, nous voici au jour du départ, samedi 26 août.

Pendant la nuit les feux ont été allumés.

A cinq heures du matin, les clairons font entendre les notes joyeuses d'un réveil, ou plutôt d'un « branlebas » plus long que d'ordinaire.

« C'est un branlebas retaillé ! » disent les matelots, et c'est après un rapide déjeuner, les dernières dispositions d'appareillage. La dernière embarcation, le *youyou*, est rentrée ; tout est saisi pour la mer. Puis, c'est un commandement qui fait tressaillir le *Lavoisier* de la quille à la tête des mâts ;

« Chacun a son poste pour l'appareillage ! »

Le clairon sonne encore plus joyeux ! On vire la chaîne ; elle grince à son passage à l'écubier et le *Lavoisier* lève l'ancre pour la France.

Peu à peu, derrière lui, la côte d'Islande s'estompe de plus en plus et lorsqu'enfin elle disparait, j'évoque la grande île enfouie dans les brumes de l'hiver.

Chaque soir, j'ai vu s'étendre plus grand que la veille, le suaire qui va la couvrir entièrement ; je l'ai vue alors se faire plus triste. Maintenant qu'elle n'est plus en vue, ma pensée flotte entre elle et la douce Patrie, entre la Nuit et la Lumière où plane désormais le Souvenir.

C'est par ce mot que je terminerai ces pages.

Souvenir ! que de choses contenues dans ce mot ! Que de grandes choses tu nous aides à accomplir, puisque tu nous aides à vivre !

Avec toi je revivrai mes vieux compagnons du *Lavoisier*, nos escapades en Islande, en Norvège ! Je revivrai cette atmosphère familiale de notre vieux croiseur ; tous ces petits cols bleus avec lesquels j'ai vécu, ces grands enfants si doux de notre Bretagne, ce mélange si gai de Parisiens et de Provençaux ! Tous ces gâs n'ayant qu'un seul cœur battant sous un même tricot, petits matelots de cette grande Patrie, la seule que nous puissions trouver belle, car son nom seul est tout un poëme de beauté :

La France !





TABLE



Imprimerie Moderne (Association coopérative ouvrière) Saint-Brieuc.

EN VENTE : MAISON E. HAMONIC, ÉDITIONS ARTISTIQUES, S.-BRIEUC

G. Gagnier, de la Société d'Anthropologie de Lyon. — *Survivance du Culte solaire dans les coiffures féminines en Bretagne, Auvergne, Savoie, etc* 1.50

Sous presse : *Maïna*, nouvelle pièce de **Th. Botrel**, 3 personnages : 1 femme, 2 hommes

Au Pays des Moulins, Chez Botrel, par l'**Abbé Millon**, jolie plaquette illustrée par E. H................. 0.75



Édition de Cartes postales Bretonnes

Série des Saints de Bretagne, Clochers, Calvaires, Châteaux
Monuments mégalithiques, Paysages
Rochers étranges
Coiffes et Costumes : hommes, femmes et enfants

CHANSONS DE BOTREL

Le cent : en noir, 4 f., *en couleur*, 8 f.
Frais de poste en plus

Hélène, ou l'éternel Progrès, roman poétique, par **E. Drallag**, suivi d'une Notice sur l'Ermite des Rosaires, le philosophe Lécuyer 3.50

ÉDITIONS CHAMPION, PARIS

Ch. Le Goffic. — *L'Ame Bretonne*, in-12 illustré, 1re, 2e et 3e séries...................... Le vol. 3.50
Sous presse : 4e série.......................... 3.50

Anatole Le Braz. — *La Légende de la mort chez les Bretons Armoricains*, 3e édit., 2 forts vol. in-12. 10 fr.
Vieilles Histoires du Pays Breton, in-18............. 3.50
Au Pays d'exil de Châteaubriand, in-12............. 3.50

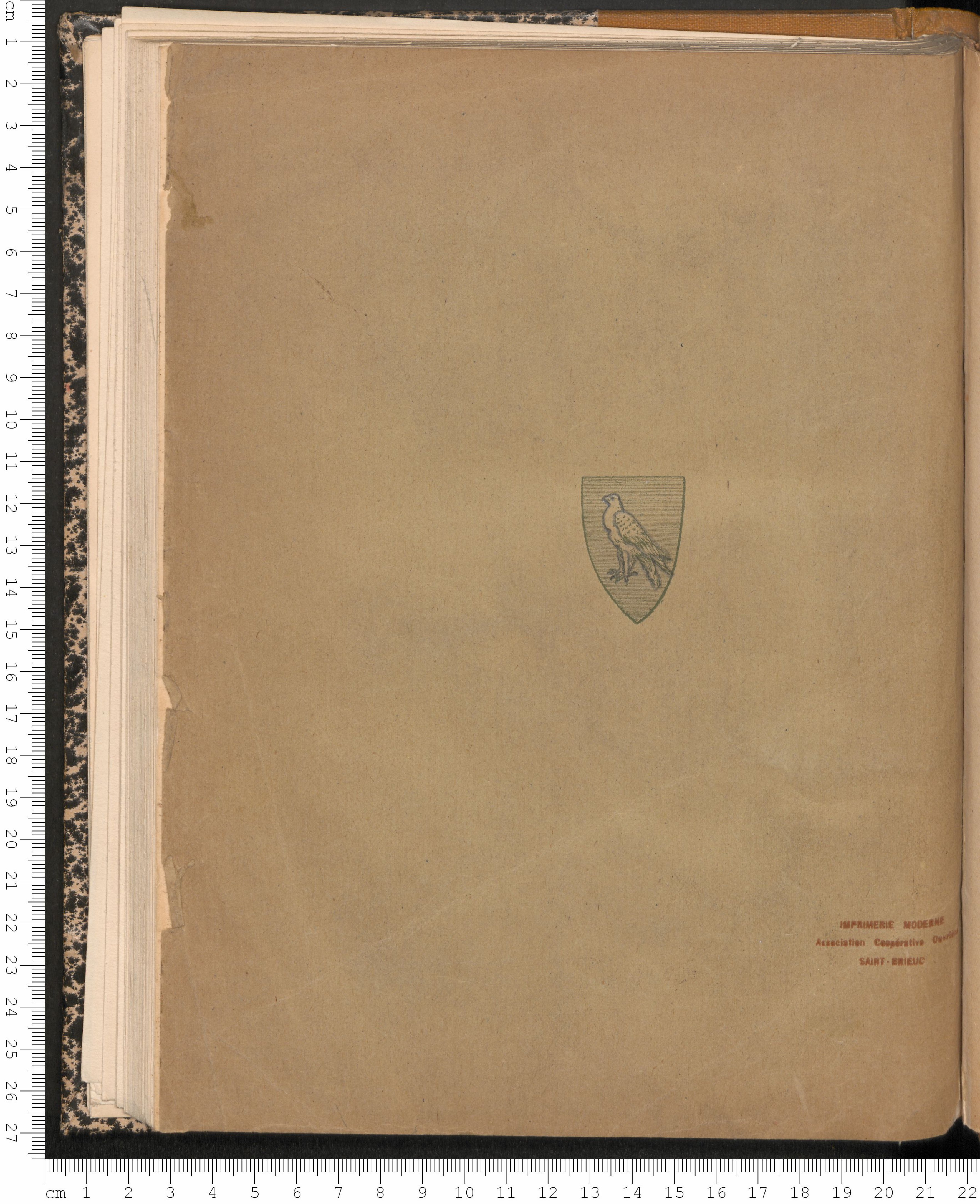
L. Tiercelin. — *Bretons de Lettres*, in-12......... 3.50

L. Dubreuil. — *La Révolution dans les Côtes-du-Nord*, in-12.................................. 3.50

MARQUE DE FABRIQUE

Une Innovation

Depuis longtemps, la masse des acheteurs réclamait une peinture prête à employer, de bonne qualité. Elle reçoit aujourd'hui satisfaction, car un de nos compatriotes, M. ALBERT BOURCY, à Saint-Brieuc, partisan absolu du maintien des qualités, a décidé de la lui donner. Il suffira, dans le coin le plus reculé de notre Bretagne, de demander la PEINTURE-BOURCY *(nom déposé)*, pour être sûr d'avoir un produit résistant **plusieurs années aux intempéries,** tout en payant un prix modeste. Le quincaillier sera, en général, détenteur du produit.


IMPRIMERIE MODERNE
Association Coopérative Ouvrièr
SAINT - BRIEUC





